

03/09/2013

Programme des leçons portant sur les Mémoires de guerre de Charles de Gaulle.  
Volume III, Le Salut, 1944-1946, 1959, pp. 7-345, Pocket.

Conseils pour la préparation de l'étude de l'œuvre.

- Lire l'œuvre en identifiant des **thèmes** (réaliser un index thématique).

**Thèmes de prédilection**

- Le temps
- L'espace / La géographie
- L'histoire
- La France
- La guerre
- La politique
- Les mémoires
- Religion
- Le salut
- Le corps
- Ordre
- Désordre
- L'écriture / l'écrivain
- La littérature
- La narration / le récit / la construction du récit (prolepses, analepses)
- L'argumentation
- L'épopée
- Les discours rapportés
- Les portraits
- La parole
- Le style / les figures de style (comparaisons, métaphores, allégories, énumérations...)

- **Lectures analytiques (les passages clefs de l'œuvre).**

1. L'incipit
2. L'excipit
3. New-York
4. La rencontre avec Staline
5. Les « portraits » dans l'œuvre.

- Veiller à accorder une importance particulière à l'analyse des **éléments structurants** de l'œuvre (Etude de la structure des Mémoires).

## I. Le contexte historique de l'histoire racontée... : La France de 1944-1946.

### 1. De Gaulle descend les Champs Elysées...

#### a) Étude du document n°1 : Mystères d'Archives - S1E05 - 1944, Général de Gaulle dans Paris Libéré.

Le 26 août 1944 à Paris, le Général de Gaulle descend glorieusement les Champs-Élysées. Arrivé devant la cathédrale Notre Dame, une fusillade éclate. Un cameraman filme cette fusillade. Ses images ont longtemps été égarées. Égarées ou volontairement oubliées ?

- Depuis le début jusqu'à 6'50 : Contexte du film qui va être commenté : Présentation du cameraman Madru (célèbre journaliste travaillant pour la Paramount). La fusillade : pourquoi n'a-t-elle pas été filmée ?

- Depuis 6'50 à 13'20 : ne pas diffuser le document, mais le résumer : les Américains souhaitent manipuler l'information : mise en valeur des militaires américains qui ont libéré Paris : Propagande américaine (les baisers des parisiennes) et inquiétudes que nourrit DG à l'égard des USA qui cherchent à remettre en cause son autorité. **P. 255 ; p. 251.**

- Depuis 13'20 jusqu'à la fin : le contexte de la libération de Paris : les inquiétudes de DG : 1) Menace de la guerre civile 2) La menace que représentent les Alliés (Eisenhower veut s'emparer de la France). **P. 239 !!! (Intentions de Roosevelt) p. 251** « Défilé à hauts risques ». et « à pied »

#### CCL :

□ Une manière d'imposer sa force et sa puissance : se montrer à la foule, alors même que les services de sécurité jugent l'exercice délicat et imprudent.

□ Importance des tensions qui menacent l'équilibre politique de la France.

□ Préserver la victoire de DG, restaurer son autorité, minimiser l'événement afin de renforcer son pouvoir (= menaces intérieures).

□ Les menaces extérieures : l'influence que cherche à exercer l'Amérique sur la France.

#### b) Étude du document complémentaire n°2 : Charles de Gaulle, Mémoires de guerre, T.2, L'Unité, Plon, 1956.

– France : importance de l'espace / géographie : symbole que représentent les Champs Elysées.

– Métaphore de la foule : « *Ah ! C'est la mer ! Une foule immense est massée de part et d'autre de la chaussée. Peut être deux millions d'âmes.* » : Image importante qui figure dans l'œuvre.

– Le recours à la 3e personne du singulier : « *Puisque chacun de ceux qui sont là a, dans son cœur, choisi Charles de Gaulle comme recours de sa peine et symbole de son espérance, il s'agit qu'il le voie, familier et fraternel, et qu'à cette vue resplendisse l'unité nationale* ». Importance du bain de foule : DG souhaite faire corps avec le peuple français. DG offre son corps au peuple français. Figure du double : phénomène de dédoublement. Équivalent d'une épiphanie : manifestation du divin sur terre. DG comme figure christique ? Il lui suffit de se montrer pour que les foules soient disciplinées : « *Il est vrai que le service d'ordre craint de ne pouvoir contenir la poussée de la multitude. Mais je pense, au contraire, que celle-ci se disciplinera.* ».

– Conduite froide / distance respectueuse : respect et dignité de la France : « *Je vais donc, ému et tranquille, au milieu de l'exultation indicible de la foule* ».

– Le geste et l'histoire : importance de l'acte qui fait date : « *Il se passe, en ce moment, un de ces miracles de la conscience nationale, un de ces gestes de la France, qui parfois, au long des siècles, viennent illuminer notre Histoire.* ».

– Recherche de l'unité : « *Dans cette communauté, qui n'est qu'une seule pensée, un seul élan, un seul cri, les différences s'effacent, les individus disparaissent.* »

03/09/2013

- DG se met en scène, devient un acteur de l'Histoire de France : allusion à une transcendance, force supérieure qui le dépasse : DG, comme élu ? « *Et moi, au centre de ce déchaînement, je me sens remplir une fonction qui dépasse de très haut ma personne, servir d'instrument au destin.* »
- Dénonciation de la collaboration de l'Église : « *Mais l'autorité nouvelle l'a prié de s'abstenir. En effet, Mgr Suhard a cru devoir, il y a quatre mois, recevoir solennellement ici le maréchal Pétain lors de son passage dans Paris occupé par les Allemands.* ». Importance des symboles.
- La présence d'hommes politiques souhaitant remettre en cause l'unité que peine DG à établir : « *Pour ma part, j'ai le sentiment qu'il s'est agi d'une affaire montée par une politique qui voudrait, grâce à l'émoi des foules, justifier le maintien d'un pouvoir révolutionnaire et d'une force d'exception.* » : le pouvoir menacé.

c) **Etude du document n°3 : Libération de Paris : Discours du général de Gaulle, le 25 août 1944 à l'Hôtel de Ville.**

2. Les **défis du gouvernement provisoire : 1944 : Restaurer l'état.**

a) QUI ?

Il est un point qui ne souffre guère contestation en 1944, que De Gaulle soit chef de l'exécutif, mais cela ne nous dit pas comment, ni avec qui et pour quoi faire ?

Autour de Charles De Gaulle s'est construite une sorte d'unanimité au sein de la Résistance (p. 15). Cela a son importance car le général dut se défaire de la défiance américaine (p. 43-58-160). Pour tous les territoires libérés par ses troupes, le gouvernement américain a prévu la mise en place d'une administration militaire, l'AMGOT (p. 13/p.22 : menaces anglaises puis expulsion p. 23/p. 33). Pour eux, le seul gouvernement légitime français était celui de Vichy (p. 102-103-104- p. 57-58-59-82 et les méfiances de Staline), qui avait collaboré avec l'Allemagne nazie et était en passe d'être vaincu. Roosevelt se méfiait de De Gaulle en qui il voyait un dictateur potentiel ; déjà en 1943 les Américains avait imposé à celui-là qu'il partage le pouvoir au Comité Français de Libération Nationale avec Giraud. Au moment de la « Bataille de France », c'est-à-dire du débarquement allié en Normandie, le différend n'est toujours pas réglé et l'hypothèque pèse toujours sur De Gaulle et la résistance française. C'est donc une course de vitesse à laquelle se livre le général pour devancer les Américains et imposer son autorité (Les USA se résignent : p. 205 ; New York : p. 257) et rendre la victoire légitime. P. 60- p. 184. C'est pourquoi, à peine quelques localités normandes libérées, il débarque dès le 14 juin 1944 à Bayeux pour incarner la France, sa légalité et son autorité. Les Américains sont mis devant le fait accompli et doivent s'incliner ; les Français reconnaissent De Gaulle comme leur chef. Dès septembre 1944, les Etats-Unis reconnaissent le Gouvernement Provisoire français, donc De Gaulle.

La popularité du général (p. 15) à la Libération n'est pas un vain mot. Comme il le rappelle justement dans ses « Mémoires de guerre », c'est une marée humaine qui déferle et l'accueille à Paris sur les Champs-Élysées le 26 août 1944. Le ralliement populaire lui est acquis. De Gaulle s'identifie à la France et joue sur les symboles (p. 157, Oradour sur Glane) La veille, Paris est libéré et le premier lieu où se rend le général n'est pas l'Hôtel de Ville mais le ministère de la guerre (p. 64 ; p. 157), manière de rappeler la continuité entre son secrétariat d'Etat à la guerre jusqu'au 16 juin 1940 et août 1944. Pour lui, il n'y a pas eu de rupture dans la légalité républicaine ; lui seul a continué de l'incarner à partir du 17 (refus de l'armistice) et surtout du 18 juin 1940 (appel). C'est pourquoi quand il arrive à l'Hôtel de Ville de Paris, il se refuse à proclamer la restauration de la République comme on le pressait de le faire.

De Gaulle ne semble pas avoir de programme politique spécifique ; il reprend celui du GNR. A sa fonction et à la légitimité qu'il se donne, il associe une intransigeante préservation des intérêts nationaux, ainsi se résume sa tâche, ce qui en 1944-1945 est très ambitieux. P. 63

Si De Gaulle s'est imposé si aisément, c'est que la Résistance avait minutieusement préparé un pouvoir de substitution à Vichy. Par une série d'ordonnances, elle se dote d'instruments légaux (p. 153 : les conseils du gouvernement : fonctionnement de l'état à l'œuvre : les débats à Matignon) pour agir :

- en septembre 1943 est créée une Assemblée consultative provisoire ; p. 73-127-128.

03/09/2013

- en janvier 1944, c'est au tour des commissaires de la République ;
- en mars 1944, une ordonnance précise l'organisation des délégations de pouvoir ; p.17
- dès avril 1944, surtout, l'organisation des pouvoirs civils après la Libération est réglée ;
- le 2 juin 1944, le CFLN (Comité Français de Libération Nationale) est transformé en GPRF (Gouvernement Provisoire de la République française).
- Le système électoral : p. 319.

Un **Gouvernement Provisoire**, voilà qui peut surprendre tant il y a urgence à agir. La guerre n'est pas finie, une épuration sauvage a déjà commencé. Pourtant, ce choix est logique et profondément démocratique : il faut poursuivre le combat, les prisonniers de guerre, les déportés, les requis du STO ne sont toujours pas rentrés ; pour sortir du provisoire, il faut une consultation du corps électoral, ce qui est impossible dès la Libération. p.30. p. 47-58-71.

**De Gaulle entend restaurer l'Etat**, comprenez **imposer le GPRF, et surtout son autorité pour éviter toute vacance du pouvoir** (p. 17-p. 23-p. 24-). Pour cela, un gouvernement d'unanimité nationale est installé le 9 septembre 1944. Tous les grands courants politiques non compromis avec Vichy sont représentés : 2 communistes (PCF), 4 socialistes (SFIO), 3 démocrates chrétiens (MRP), 3 radicaux, un modéré plus 9 « non-inscrits ». Ainsi Jules Jeanneney est-il ministre de la réorganisation des pouvoirs publics, Georges Bidault (MRP, président du CNR) aux affaires étrangères, Charles Tillon (PCF) ministre de l'air...

La composition du gouvernement a de quoi étonner, en effet un courant politique est sous-représenté : le communisme français. Au sortir de la guerre, c'est le 1er parti de France, un parti de masse. En janvier 1945, il compte près de 400 000 adhérents (800 000 en 1946 !). Mieux, en simplifiant un peu il est vrai, c'est le parti des FTP, le parti des « héros » de la Résistance. Il y a de quoi créer des frustrations. Longtemps a circulé l'idée que le parti communiste, par le relais des comités locaux ou départementaux de Libération, aurait voulu tenter une insurrection contre le GPRF pour éventuellement établir une « démocratie populaire ». On sait que cela est faux, aujourd'hui ; quelques indices allaient en ce sens comme le noyautage de différentes organisations de résistance, du **COMAC (Comité d'Action Militaire)**, d'organisation de masse comme l'Union des Femmes françaises. A s'en tenir aux faits, les communistes ont été, en tout cas le parti, d'une irréprochable loyauté à De Gaulle (p. 124). Quand De Gaulle **exige la dissolution des « milices patriotiques »** (p. 51-52) il est obéi sans grande difficulté. Les « *maquisards* » sont intégrés à l'armée : p. 41.

En somme, De Gaulle et le GPRF disposent d'une solide assise : acclamation populaire, concorde des partis. Cet unanimité n'est pas sans malentendus cependant.

DG veut laver l'honneur de **la France souillée** : p. 214 – p. 298. **P. 326.**

## b) COMMENT ?

En arrivant en France, le général et le GPRF n'ont pas eu à négocier avec les autorités de Vichy ; Elles avaient fui avec les armées allemandes dans leur retraite ; symbole de cette déroute, l'enlèvement du maréchal Pétain, installé outre-Rhin à Sigmaringen avec un gouvernement fantôme. Pétain avait donné mandat à l'amiral Auphan de prendre contact avec De Gaulle pour lui transmettre la légitimité des pouvoirs. De Gaulle évidemment refuse !

Le vide est aussitôt comblé ; toute **vacance du pouvoir** aurait signifié le risque d'anarchie généralisée dans un pays exsangue (p. 19-p. 22). Pour faire **reconnaître localement leur autorité**, De Gaulle et le GPRF installent des **commissaires de la République** (prévus depuis l'ordonnance de janvier 1944) : p. 18-19-21-25-p.30). Partout, dès que des régions sont libérées, sont installés des **commissaires de la République** ; ils se substituent aux préfets régionaux de Vichy. Ils sont aux ordres du GPRF. De Gaulle leur donne la consigne à suivre : « *je vous recommande de parler très haut et très net au nom de l'Etat. Les formes et les actions multiples de notre admirable Résistance intérieure sont des moyens par lesquels*

03/09/2013

*la nation lutte pour son salut, l'Etat est au-dessus de toutes ces formes et de toutes ces actions* ». Leur mission est d'installer et représenter l'Etat de droit, le Pouvoir face à tous les pouvoirs autoproclamés. Le Commissaire négocie localement, a sous son autorité l'appareil administratif (préfets, sous-préfets...) et la police, autrement dit une autorité sur tous et des prérogatives très étendues. Une nouvelle génération, issue de la Résistance, s'installe dans les rouages de l'Etat.

Localement, ces nouvelles autorités sont parfois contestées. En effet, à la base les résistants ont parfois eux-mêmes libéré leur région, comme dans le Sud-Ouest, par exemple. Ils ont contribué à détrôner une administration restée fidèle à Vichy, ils ont créé des Comités départementaux ou locaux de Libération (les CDL ou CLL) or pour nombre d'entre eux, la plupart communistes, ces comités devraient être la source du nouveau pouvoir. De fait, ils ont tendance à outrepasser leurs pouvoirs et faire doublon avec l'administration mise en place par De Gaulle ; des préfets ont du mal à s'imposer, parfois même les chefs locaux des FFI comme à Lyon s'arrogent les fonctions de préfets.

L'attitude de **De Gaulle** est restée **inflexible** ; toutes les organisations issues de la Résistance doivent désormais s'effacer. En effet, chacune des organisations issues de la Résistance s'efface. Les Milices patriotiques créées par le CNR en mars 1944 comme police des CDL et CLL sont dissoutes en octobre ; ces milices menaçaient les représentants du pouvoir central, le GPRF. Quant aux CDL et CLL, ce sont des comités de plus en plus détachés de l'opinion, qui vivent pour ne plus représenter qu'une fraction protestataire de l'ancienne Résistance, les Communistes. **P. 53.**

De Gaulle assoit son autorité par une pédagogie de la présence ; il multiplie les visites et sa popularité ne se dément pas. **P. 55. P. 156. P. 275.**

### c) OU ? Retrouver la complète souveraineté.

Le terme « Libération » est trompeur. Il ne s'agit pas comme le 22 juin 1940 d'un **armistice**, c'est-à-dire d'un arrêt net des combats ; en fait, la Libération s'étale sur presque une année...

Rappelons tout d'abord que la Libération de la France n'est qu'une étape pour les Alliés vers la capitulation du Reich. Ce sont les débarquements qui inaugurent la Libération : le 6 juin 1944 en Normandie et le 15 août en Provence. Dans chacun des cas, la progression qui suit est très rapide.

Au Nord, une fois la percée d'Avranches réalisée le 31 juillet, la Libération s'accélère : les FFL libèrent seuls l'essentiel de la Bretagne, Brest est reprise dès septembre 1944 après avoir été noyée sous une pluie de bombes alliées. Les troupes anglo-américaines et les FFL libèrent le Nord de la Loire en à peine 2 mois : Paris le 25 août, Lille le 4 septembre... Au sud, les villes tombent une à une : Toulon le 27 août, Marseille le 28, Lyon le 3 septembre. De leur côté, les FFI libèrent tout le sud ouest (les Allemands sont partis) ainsi que les confins savoyards et jurassiens. En septembre 1944, la jonction peut être faite en Bourgogne entre les deux corps d'armée débarqués ; l'essentiel du territoire est libéré sauf les Vosges et l'Alsace et surtout les « poches » intérieures de l'Atlantique où les Allemands se sont repliés et résistent obstinément (Dunkerque, Lorient, St-Nazaire, Rochefort-La Rochelle). Force est de constater le rôle déterminant de la Résistance, FLL comme FFI : les prévisions les plus optimistes de l'état-major américain sont largement dépassées. Ce n'est pas pour autant que ce rôle est décisif !

Pourtant, la victoire semble patiner ; la logistique ne suit pas (p. 42-43) ; le front est trop étiré, les approvisionnements en carburants insuffisants. Les **armées de De Lattre** passent enfin les Vosges (p. 164) et libèrent Mulhouse le 21 novembre 1944, la 2e DB de Leclerc fait de même en nord Alsace et libère Strasbourg le 23 novembre (p. 166) : Portrait flatteur de De Lattre : pp. 44-45.

Les Allemands réagissent en lançant une contre-offensive en décembre-janvier 1945 (p. 173) ; celle-ci échoue ; la « poche » de Colmar tombe début février, en mars la frontière est libre. Dès le 30, les armées de De Lattre accompagnent les Alliés en Allemagne et passent le Rhin (p. 176-188). **Valeur symbolique de la libération de l'Alsace** (p. 173-174-179).

03/09/2013

Ce n'est que le 8 mai 1945, jour de la signature de la capitulation allemande que tout le territoire est réellement libéré ; les « poches » de la façade atlantique se rendent enfin (p. 303). Comme on le voit, le rôle des Français dans la Libération (p. 212) et même au-delà, dans la guerre en Allemagne même, est important ; c'est **ce qui explique la reconnaissance de la France en 1945** (p. 47-60-71) parmi les vainqueurs du Reich au même titre que le Royaume-Uni, l'URSS ou les USA. Cela tient pour partie à **l'obstination gaullienne** (p. 201 !!!!). C'est le général qui a **ordonné fin mars 1945 à De Lattre de passer le Rhin**. (p. 37-38-p. 177-Les USA se résignent : p. 205) En effet depuis avril 1944, comme président du Gouvernement Provisoire, De Gaulle est officiellement chef des armées. La performance n'est pas mince car les **handicaps ne manquent pas** :

- les forces françaises sont sous-équipées, notamment en armes, et dépendent du bon vouloir des Américains qui rechignent à accorder toute aide supplémentaire. P. 43
- Les désaccords entre la stratégie alliée et les objectifs du GPRF peuvent être majeurs ainsi au sujet de Strasbourg. Eisenhower voulait abandonner la ville lors de la contre-offensive allemande ; De Gaulle a ordonné à De Lattre de ne pas céder. p. 201 !!!!.
- Il faut intégrer les unités des FFI aux armées régulières, 120 000 d'entre eux le furent (p. 65-67). Ces hommes ne sont pas des militaires professionnels, ils n'en ont ni la mentalité, ni l'obéissance stricte. En mai 1945, l'armée française est truffée de petits-chefs avec des contingents pléthoriques qu'il va falloir démobiliser. Le 8 mai 1945, l'armée française, c'est 1 300 000 hommes répartis dans 18 divisions.
- Il faut concilier l'engagement aux côtés des Alliés tout en acceptant la nécessité des impératifs de guerre c'est-à-dire concrètement accepter les bombardements alliés sur les villes, notamment les « poches » portuaires. Ainsi 67 000 français sont morts sous les bombardements alliés. Combattre à leur côté n'allait pas sans amertume. p. 279



03/09/2013

Deux débarquements et l'aide de la Résistance pour libérer la France La libération du territoire français est une étape importante pour le reflux de l'armée nazie. Le mur de l'Atlantique fortifie les côtes du pays. Malgré les réticences de Churchill, un débarquement en Normandie est décidé. [L'opération Overlord](#) connaît des débuts très difficiles mais les Alliés progressent vite. La Résistance a un rôle non négligeable en harcelant les Allemands : ceux-ci doivent y consacrer plusieurs divisions. En remontant vers le front nord, la division " Das Reich" commet de tristes exactions à Tulle et Oradour-sur-Glane. Ce départ vers le nord facilite d'ailleurs l'action des forces débarquées [le 15 août en Provence](#), dont l'avancée est très rapide.

### 3. Les défis du gouvernement provisoire : Surmonter les meurtrissures de la guerre

#### a) De nombreux et profonds traumatismes.

Près de la [moitié des victimes](#) sont des [civils dont les Juifs de France](#) (83 000 déportés raciaux) et les [victimes des bombardements](#) (notamment des [villes atlantiques](#) comme Le Havre ou Brest) : 67 000. Les pertes militaires sont anciennes et datent de la débâcle : 123 000 en 1939-1940, quelques 43 000 morts des armées de la Libération les rejoignent. Les pertes de la résistance sont minimales : 20 000 FFI et FFL mais beaucoup de fusillés : 25 000 et de résistants morts en déportation : 27 000.

Prenons garde au relativisme qu'induirait ces chiffres : 600 000 morts, c'est deux fois moins que les victimes de la Grande Guerre ; c'est beaucoup moins que les millions de morts soviétiques ou allemands, pourtant à chaque fois ce fut un drame. Le [fait majeur est l'importance des civils dans ces disparitions](#). En 1946, les français sont 40,5 millions, soit 1 million de moins qu'en 1936. Le baby boom qui pointe ne doit pas faire oublier ce coût humain.

Il faut permettre le [retour des déportés et prisonniers](#) (p. 88); p. 114 ils seront jusqu'à 40 000 par jour à être rapatriés. C'est à partir d'avril 1945 qu'ils reviennent. Une [action d'urgence](#) est entreprise pour les accueillir, limitée par les faibles moyens de l'époque : il faut les recenser, avertir les familles, réquisitionner des moyens de transport, les approvisionner, leur donner des papiers et un pécule symbolique. . [P. 291-292](#).

Ces [rapatriés](#) sont bien divers : Il y a le million de prisonniers de guerre détenus pendant 5 ans dans les OFLAG et les STALAG, où les conditions d'internements n'avaient pas la rudesse des camps de concentration, il y a en plus les travailleurs en Allemagne, près de 700 000 essentiellement des requis du STO mais aussi quelques volontaires et ceux de la Relève ; les rares rescapés juifs (2 500 sur 75 000) qui ont échappé à l'extermination, les déportés politiques, près de 63 000 dont 41 000 résistants, plus les détenus de droits communs, environ 50 000.

#### b) Juger les coupables, l'épuration.

L'[exigence de justice](#) est légitime chez tous ceux qui ont souffert des atrocités de l'occupant et de Vichy ; les résistants, de plus en plus relayés par l'opinion attendent que les [traîtres soient châtiés](#) ; De Gaulle l'avait promis. Pour autant, il ne faut pas être dupe : à l'exigence de justice se joignent la [simple vengeance](#), le règlement de comptes individuel, le désir d'éliminer des adversaires politiques... [p. 131](#).

Il y eut [deux formes d'épuration](#) : l'« épuration spontanée » et l'« épuration légale » ; la 2<sup>de</sup> prenant le relais de la précédente.

□ [L'épuration spontanée](#), entendez les [exécution sommaires](#), débute dès avant le débarquement du 6 juin 1944. ([p. 16-21-50-52](#)) On peut l'interpréter comme un [défolement collectif](#) après la peur et la chape de plomb des « années noires ». A coup de dénonciations ou sur renseignements, des groupes résistants capturent miliciens, militants des partis collaborationnistes, trafiquants du marché noir, traîtres... Ils [sont exécutés sous les huées sans jugement](#), surtout dans les régions qui se sont libérées elles-mêmes comme le Sud-Ouest. Les femmes « compromises » (c'est-à-dire ayant eu une aventure amoureuse avec un soldat ennemi) sont tondues puis exhibées. Les enlèvements se multiplient d'où la [décision du GPRF de faire interner les suspects](#). C'est pour éviter les exécutions sommaires que les Commissaires de la République utilisent les internements administratifs.

03/09/2013

□ **L'épuration légale** prend le relais (p. 50-p. 132). On estime qu'environ **9 à 10 000 personnes ont été ainsi exécutées** : 10 882 (p. 50) selon une enquête de gendarmerie de 1952. Dès Alger, le gouvernement avait édicté une **législation pour punir les « crimes d'intelligence avec l'ennemi et de trahison en temps de guerre »** avec 3 degrés juridictionnels :

- au sommet une **Haute Cour pour punir les ministres de Vichy**, p. 134 – p. 297. P. 299.
- puis une **cour de justice** dans chaque **département**
- enfin des **chambres civiques** pour les **fautes légères**.

Entre septembre 1944 et avril 1945, 160 000 personnes sont internées, 36 000 relâchées dans les semaines qui suivent leur arrestation. La justice instruit les dossiers, 73 500 débouchent sur des non-lieux et acquittements, en clair seules **86 000 personnes sont inculpées**. Le mythe d'une France qui accuse l'autre ne tient pas ! Sur ces personnes, la moitié est condamnée à la dégradation nationale (perte des droits civils et politiques), 26 000 à des années de détention, 13 000 aux travaux forcés et 7 037 sont condamnées à mort (dont les 2/3 par contumace, ils étaient en fuite) ; il y eut 767 exécutions effectives ! La **difficulté de l'accusation est patente : qui est responsable ?** Les grands chefs de parti comme Doriot et Déat ou membres du gouvernement : Pierre Laval (p. 299), Darnand ? C'est évident. Les écrivains (pp. 141-142) qui ont mis leur plume au service de l'ennemi comme Brasillach ? Oui, répondra-t-on. Les fonctionnaires (p. 133) ? Ils peuvent rétorquer qu'ils ont obéi aux ordres...

**L'épuration** se voulait plus large que de simples condamnations individuelles, il s'agit de **purger la société** (p. 197) or il faut bien reconnaître **l'échec des épurations collectives**. P. 115 Bien menée dans la police, elle fut molle dans l'armée et faible ailleurs, la plupart des fonctionnaires sont réintégrés dès 1950 (seuls 680 personnes de l'enseignement public ont été sanctionnées !). **L'épuration syndicale** permet à la CGT de basculer sous la tutelle du PCF ; **l'épuration économique** (p. 117) est limitée à quelques symboles : Renault subit une nationalisation-sanction tandis que l'entreprise Berliet est placée sous séquestre.

C'est dans la **presse que l'épuration est la plus méthodiquement conduite** : tous les journaux qui ont paru avec l'accord des autorités allemandes sont interdits, en conséquence une nouvelle presse apparaît à la Libération avec des titres phares comme « Le Parisien Libéré », « Le Monde »... La réorganisation de la presse : pp. 138-140.

Avec le recul, ce qui ressort c'est plutôt la **grande clémence de cette épuration** : en 1948, les 2/3 des condamnés à la prison sont déjà libres ; en 1951 les cours de Justice s'effacent sans remous ; en août 1953 une loi d'amnistie est votée alors que moins de 1% des condamnés sont encore détenus !

On en retient souvent le plus spectaculaire, et à raison, le **jugement des hauts responsables de Vichy** p. 134-137, p. 134 – p. 297. P. 299. ainsi de Laval condamné à mort (p. 80 – p. 299), fusillé après avoir tenté de se suicider ; le procès de Pétain à l'été 1945 (p. 138) qui s'enferme dans le silence. Le 15 août 1945, la Haute Cour donne son verdict et le condamne à mort pour trahison en émettant le vœu que De Gaulle le gracie, ce qu'il fait (il mourra à l'île d'Yeu en 1951).

### c) Un **nouveau projet pour la France, la réorganisation politique et sociale de la nation**

- **Sortir des difficultés d'après-guerre** : En 1945, la **situation est désastreuse** ; à la crise s'ajoutent les séquelles de l'occupation. Tout le territoire est touché (74 départements contre 13 en 1914-1918). On peut recenser 6 grands types de difficultés auxquelles le pays doit faire face :
  - la **désorganisation des transports**. Plus de 6 000 ponts ont été détruits, à Lyon tous ont sauté ! Les sabotages de la « Bataille du rail » plus les bombardements alliés ont rendu la moitié des lignes de chemin de fer inutilisables, 24 gares de triage sur 40 sont anéanties, une locomotive sur 6 fonctionne, 1 wagon marchandise sur 3, un wagon voyageur sur 2. On estime alors que pour réparer toutes les routes endommagées, 20 % du budget de l'année 1945 aurait du être englouti, en clair c'est inenvisageable à court terme. La plupart des lignes téléphoniques sont détruites. En 1945, la France est un territoire morcelé. p. 113-114. 123.

03/09/2013

• Un **champ de ruines**. Des villes entières sont rasées. 460 000 immeubles sont détruits, 2 millions endommagés soit 1/4 du parc immobilier ! 1 million de familles sont sans-abri. P. 18- 28-p. 156 : « *le train de vie* » de l'état limité afin de donner l'exemple ! p. 279.

• Le **manque d'énergie**. La production de charbon chute de 67 millions de tonnes (avant-guerre) à 40 millions de tonnes ; la plupart des lignes électriques sont coupées. P. 61. p. 113 p. 252. P. 282. P. 283-284. P. 304.

• Des **secteurs économiques qui ont du mal à redémarrer**. Mal alimentée en énergie et en matières premières, l'industrie s'effondre : la production chute de l'indice 100 en 1938 à 38 en 1945 ; la plupart des machines modernes ont été emportées par les Allemands pendant l'occupation (p. 281), ne restent qu'un appareil de production vétuste. L'agriculture est insuffisamment productive : les rendements chutent de 40 % sur certaines productions clés comme le blé, la vigne ou les pommes de terre. Cette baisse des rendements peut être attribuée au manque de bras (la plupart des prisonniers de guerre – comme des Français – étaient paysans), de machine, d'engrais (l'industrie chimique est paralysée). P. 26-27- 41- p. 47- 118

• La **pénurie et l'obsession du ravitaillement**. P. 28- p. 113- On manque de tout, non seulement le rationnement se maintient mais s'aggrave avec un système de carte d'alimentation, de tickets pour le textile, le charbon... cela dure jusqu'en 1949 pour certains produits. Se ravitailler occupe toute l'énergie des Français, des citadins surtout, d'où un absentéisme au travail. En août 1944, la ration d'un parisien adulte était de 900 calories par jour, 1 210 calories en septembre 1944, 1 515 en mai 1945. Cela reste insuffisant (les besoins communément admis pour une personne adulte sont de 2000 calories par jour) alors on compense par le marché noir, le système « D » (la débrouillardise) dont bénéficient beaucoup d'agriculteurs (les prix sont plus intéressants). La pénurie alimentaire a de lourdes conséquences sanitaires : la mortalité infantile monte jusqu'à 77 %, un enfant sur trois environ présente des retards de croissance ; on constate même une perte de poids généralisée de la population, hommes comme femmes. En 1944-1945 et encore en 1946, la population française est épuisée, carencée (notamment en protéines).

• Une **inflation galopante et les 1res contestations**. Pp. 144-145-147. En 1945, les prix de détail ont été multipliés par 4 ; pour soulager les ménages, le GPRF décide d'augmenter de 25 % les salaires mais cela relance la course inflationniste entre les salaires et les prix. Satisfaire même les besoins élémentaires est impossible ; la balance commerciale française en serait très lourdement déséquilibrée. Localement des tensions apparaissent (p. 294-p. 330.) face à cette pénurie qui dure ; une agitation larvée est entretenue par la CGT, le PCF, quelques CDL, ce qui commence déjà à empoisonner la vie politique. P. 48 – p. 143.

• Les **pertes humaines** : pp. 281-282.

•

Conclusion : Jugement de DG : p. 283 !!!!

### ■ Remettre l'économie en route :

• **Une nouvelle fondation économique** : La réorganisation économique Par « retour à la nation des grands moyens de production », il faut comprendre les nationalisations p. 118-119- ; on veut casser les « féodalités de l'argent ». Ici, l'on décèle l'influence de la SFIO. C'est prendre acte du fait que l'initiative privée et le capital privés ne peuvent pas seuls entreprendre le relèvement du pays. C'est à l'État d'établir les priorités ce qui suppose d'éviter la reconstitution de puissances financières hostiles. Deux vagues de nationalisations se succèdent. Éloge du travail pour **relancer l'économie** : p. 125 – le plan Marshall : 251-252 ; p. 341. Création de l'impôt de solidarité nationale : p. 296.

• **Créer l'union européenne** : p. 253-254. Pp. 261-264.

• **La réorganisation sociale** : p. 28-116-

■ En 1945, le **syndicalisme** a le vent en poupe, les adhésions se multiplient. La CGT réunifiée compte 5 millions d'adhérents fin 1945. Plus encore que le Front Populaire, la Libération est un instant de réconciliation entre le monde ouvrier et la Nation. Dans les entreprises nationalisées, les syndicats obtiennent 1/3 des représentations.

03/09/2013

- L'État accompagne cette affirmation. Par une ordonnance de février 1945 les comités d'entreprise (qui gèrent les œuvres sociales et dont le budget est proportionnel à la masse salariale) sont créés dans toutes les entreprises de plus de 100 salariés, seuil ramené à 50 dès 1956. Une loi de décembre 1946 rétablit les conventions collectives employeurs-syndicats ; un statut général de la fonction public est défini. Le syndicalisme se réorganise avec la création de la CGC pour les cadres, l'émergence de la FNSEA pour les chefs d'exploitation agricole et une nouvelle organisation patronale, le CNPF (Centre National du Patronat Français, précédent nom de l'actuel MEDEF).
- La grande réforme sociale est bien sûr la création de la Sécurité Sociale. P. 120. Il s'agit d'un système de protection sociale élaboré, inspiré du plan britannique Beveridge, basé sur la solidarité. La Sécurité Sociale se donne pour objectif de couvrir tous les grands risques sociaux : maladies, invalidité, accidents du travail, décès. En 1946, la Sécurité Sociale ne protège qu'une minorité de Français, les salariés (elle ne sera étendue que progressivement), à côté existent encore des régimes particuliers : fonctionnaires, mineurs, cheminots... La Sécurité Sociale est financée par des cotisations salariales et patronales, ses caisses sont gérées par les partenaires sociaux (syndicats salariés ou patronaux). P. 284
- Création de l'ENA : p. 122. P. 330.
- **Vers une nouvelle République :**

S'il ne fallait retenir qu'une mesure, c'est l'ordonnance du 21 avril 1944 qui accorde le droit de vote aux femmes : le suffrage devient enfin et vraiment universel ! p. 321.

On l'a vu, les organisations issues de la Résistance (CNR, CDL, CLL) s'effacent devant la fermeté gaullienne ce qui permet la renaissance des forces et parti politique, autrement dit le retour de la démocratie. 3 courants se distinguent en 1945.

- Le MRP (Mouvement Républicain Populaire) créé le 26 novembre 1944, courant démocrate-chrétien marqué par le progressisme social et le rôle éminent de ses fondateurs, grands résistants comme Schuman, Bidault (président du CNR), Teitgen. En fait, le MRP comble le vide politique laissé par une droite discréditée, compromise avec Vichy. Ce parti se présente comme fidèle à De Gaulle. Il dispose d'un relais syndical : la CFTC (la Confédération française des Travailleurs Chrétiens), forte de ses 100 000 adhérents.
- La SFIO (Section Française de l'Internationale Ouvrière) – les socialistes –, qui apporte son soutien à De Gaulle mais voudrait une accélération du rythme des réformes. La SFIO hésite dans sa stratégie entre Union de la gauche (avec le PCF) et rassemblement des gauches non communistes.
- Le PCF (Parti Communiste Français) : 800 000 adhérents en 1946, un parti puissant qui domine la presse (25 % des tirages nationaux) et dispose d'un relais de choix avec la CGT autrement dit il peut décider de la grève quand il veut. Il rassemble un électeur sur 4. En 1945, c'est un parti de gouvernement.

Restent les Radicaux, qui apparaissent bien isolés. Une époque politique est révolue... Le paysage politique se recompose. Les municipales d'avril 1945 révèle la domination du PCF à gauche et la percée du MRP.

Dès avril 1944, il était prévu qu'une Assemblée Constituante serait élue mais De Gaulle impose un référendum préalable à 2 questions (p. 127 - P. 287 – p. 289 – p. 306 p. 314-315 : remise en cause du referendum par les adversaires de DG.), l'une plébiscitaire et l'autre : « *Voulez-vous que l'Assemblée élue ce jour soit constituante ?* » Les Français répondent en octobre 1945 à 96 % OUI (p. 322) et prennent définitivement congé de la IIIe République, régime désormais indissociable de la Débâcle. Le même jour,

03/09/2013

les députés de la Constituante sont élus pour 7 mois à la proportionnelle à un tour. Les résultats révèlent un net virage à gauche du corps électoral : 26,1 % pour le PCF ; 25,6 % MRP ; 24,6 % SFIO ; 14,4 % Modérés ; 9,3 % radicaux. Comme les communistes sont devant la SFIO, la reconstitution d'un Front Populaire est inconcevable.

La contestation de De Gaulle s'accroît :

- autour des subventions à l'école privée que dénoncent SFIO et PCF ;
- les communistes réclament des postes clés au gouvernement comme les affaires étrangères, l'Armée ou l'Intérieur ;
- surtout, les projets institutionnels de l'Assemblée sont incompatibles avec le projet politique gaullien.

Le **20 janvier 1946, De Gaulle démissionne** (espérant un rapide retour). P. 149-310- 334- 335- **338** Le consensus national autour de sa personne est rompu. La vie politique traditionnelle se reconstitue. Pour autant, le projet d'une Assemblée unique toute puissante est rejeté par les Français en mai 1946. Dès juin 1946, à Bayeux, De Gaulle annonce ses grands projets institutionnels (séparation des pouvoirs, un parlement bicaméral, un exécutif fort qui ne soit pas l'otage des compromis partisans...). Malgré ses incantations prémonitoires, la IVe République est en germe... Le socle de l'histoire politique française du second XXe est posé.

### 3. Les mémoires résistantes.

Ce sont celles qui ont d'abord été écoutées et cela se comprend, les **Résistants** apparaissent comme des **héros**, auxquels on peut s'identifier. Ils mettent en exergue les **valeurs** ou motivations de leurs actes : le **patriotisme**, un **combat pour la dignité humaine, l'héroïsme** d'une jeunesse rebelle prête à l'action clandestine. Pourtant, cette mémoire hégémonique n'est pas reçue sans réserve. Le résistant, par son témoignage, rappelle la division des Français pendant la guerre, renvoie l'opinion à son attitude pendant les années noires : n'oublions pas le succès du **maréchalisme** en 1940-1941.

2 mémoires se distinguent.

#### a) La mémoire gaulliste.

La mémoire gaulliste est dès 1945 une mémoire officielle (de Gaulle est à la tête du gouvernement Provisoire) et le sera surtout après 1958 (avènement de la Ve République). Ses traits marquants :

- une mémoire personnalisée qui se résume dans les actes et la parole de De Gaulle avec le mythe de de Gaulle sauveur, l'homme du 18 juin, l'homme providentiel. Elle a sa référence littéraire, les « Mémoires de guerre » du général publiés entre 1954 et 1957.
- Un jour anniversaire que ses fidèles commémorent : le **18 juin 1940**, jour de l'appel à poursuivre le combat. Ce n'est jamais devenu une fête nationale dans la mesure où la mémoire gaulliste malgré son hégémonie n'a pu créer l'unanimité autour d'elle.
- Une lecture origine de la guerre, non hexagonale ; la 2nde guerre était une guerre mondiale où Vichy était l'autorité de fait illégitime, la seule vraie autorité étant la France Libre puis le GPRF, autrement dit toujours le général de Gaulle. Ne sont à retenir que les aspects militaires. La Victoire de 1945 est assimilable à celle de 1918 ; c'est la restauration de la Nation qui prime ! Il n'y a pas de lecture idéologique du conflit mais uniquement une lecture militaire et patriotique.
- En conséquence, la **Résistance, c'est la France** ; Résistance incarnée par de Gaulle. P. 177- 262- **322- 345**.
- C'est une mémoire qui se veut rassembleuse avec deux caractéristiques majeures :

03/09/2013

□ Il n'y a pas des résistances, mais UNE Résistance unie qui aurait été unanimement soutenue par les Français. De là, le mythe résistancialiste qui la domine : la France aurait été tout entière résistante.

□ Vichy passe à la trappe ; les déchirures franco-françaises sont gommées, ainsi que les crimes de Vichy dont on ne parle plus. Vichy ne serait qu'une parenthèse illégitime. Dans la mémoire gaulliste, tous les faits relatifs à Vichy, à la Collaboration, à l'antisémitisme d'Etat sont gommés et marginalisés, **non pour les minorer mais pour ne pas entretenir une déchirure perpétuelle des consciences françaises**. DG veut laver l'honneur de **la France souillée** : p. 214 – p. 298. **P. 326**.

### b) La **mémoire communiste**.

C'est l'autre grande mémoire issue de la Résistance mais qui n'a pu avoir le statut de mémoire officielle, les communistes n'étant restés que brièvement au pouvoir de 1945 à 1947.

Dans cette mémoire, on fait une **lecture binaire**, une « lecture de classe » de la guerre à savoir que l'on valorise les combats de la résistance intérieure, le rôle du « peuple », de la « classe ouvrière », des « petits » contre les « gros » qui, évidemment, se seraient compromis avec Vichy.

Cette mémoire a aussi ses oublis avec notamment le **gommage de la période 1939-1941** c'est-à-dire la période entre le pacte germano-soviétique (août 1939) et l'invasion de l'URSS par la Wehrmacht (juin 1941) pendant laquelle nombre de communistes français, sont restés attentistes. Dans la mémoire communiste, la 2<sup>de</sup> guerre est un événement fondateur. Est privilégiée l'action glorieuse de la Résistance intérieure, donc du Parti. C'est essentiel pour comprendre l'aura extraordinaire du PCF au sortir de la guerre ; il se définit comme antifasciste, mot d'ordre intégrateur et rassembleur pour les militants.

On sait le **mythe** qui est associé à cette mémoire, celui des « **75 000 fusillés** » (p. 327 !!) ; le PC répétait ce chiffre or c'est assez fâcheux puisque les décomptes des historiens ne recensent que 30 000 français fusillés et tous n'étaient pas des communistes ! Au-delà de cette exagération grossière et volontaire, ce qu'il faut retenir, c'est **l'identification dans les mémoires individuelles et collectives au sortir de la guerre entre parti communiste et Résistance intérieure**. Les 2 vont ensemble.

La mémoire communiste du lutter contre l'hégémonie de la mémoire gaulliste qui s'appropriait toute la Résistance derrière de Gaulle.

### c) Du **devoir de mémoire** : la **mémoire coupable**.

Cette notion a été forgée en outre par Primo Lévi, grand écrivain et survivant d'Auschwitz. Elle est née de la  Crainte de l'oubli face à l'incommensurable et est une conséquence d'un double déni : déni de mémoire et déni de justice. A Nuremberg, même si la notion de crime contre l'humanité est définie, on confond encore camps de concentration et camps d'extermination : la spécificité de la déportation, et surtout de l'extermination des Juifs et Tziganes est gommée. En France, lors du procès de Pétain, les Juifs sont complètement oubliés !

En 1945, au **retour des déportés**, c'est le **choc**, on l'a vu, mais très vite les déportés, quand ils parlent, et ils ont parlé, contrairement à ce que l'on a longtemps écrit, **ont l'impression de déranger**. Il est difficile d'exprimer une expérience indicible, les survivants sont rares : 2 500 juifs sur les 75 000 déportés ! Le message de l'antinazisme, la dénonciation des crimes et de l'horreur a été exprimée mais n'a pu être entendue, de 1948 aux années 70. Le **silence s'est imposé**. **P. 293 – 210-211- 214 – 298**.

**A partir des années 1970**, la **mémoire des déportés devient essentielle** ; c'est tout une « mémoire juive » qui fait irruption à travers de multiples supports :

- la littérature (Elie Wiesel) ;
- le cinéma : en 1985 Claude Lanzmann tourne Shoah, 9 heures de témoignages des survivants, témoins de la destruction des Juifs d'Europe, une oeuvre difficile et majeure ;

03/09/2013

- les travaux d'historiens juifs, comme Serge Klarsfeld avec « Vichy – Auschwitz », qui établit la liste complète des Juifs assassinés.

L'hégémonie de cette mémoire est à la mesure de son déni (p. 326 : « pour guérir la France blessée » ; p. 292 « Adoucir ces amertumes, c'est ce que commande l'intérêt supérieur du pays ») pendant 30 ans ; c'est un retour brutal de balancier. Enfin, sa spécificité est reconnue et clairement définie.

Le **sort des Juifs** pendant les années noires devient le **principal enjeu de mémoire**, d'autant que l'actualité y ramène sans cesse. Les années 1980-1990 voient se multiplier les procès pour crimes contre l'humanité (c'est possible car ils sont imprescriptibles) :

- en 1983, le chef de la Gestapo de Lyon, assassin de Jean Moulin, Klaus Barbie est inculpé et son procès se tient en 1987 ;
- puis c'est l'arrestation et le procès du milicien français Paul Touvier en 1994 ;
- R. Bousquet, chef de la police sous Vichy est à son tour inculpé mais assassiné avant que ne se tienne son procès ;
- la dernière affaire fut le procès Papon en 1997-1998, haut fonctionnaire à la préfecture de Gironde, très impliqué dans la livraison des Juifs de Bordeaux et de Gironde aux nazis et à la mort. C'est l'exemple type de cette « élite » vichyssoise qui a fait une brillante carrière au temps du refoulement : préfet de police de Paris dans les années 60, ministre du budget en 1978 !

C'est un nouveau choc, le **crime** qu'on présentait jusqu'ici comme étranger, allemand, est **également français !** Ce retour sur le passé criminel et antisémite de Vichy pèse lourdement sur la vie politique, ainsi dans les années 1990. La fin du 2nd mandat de F. Mitterrand est plombée par la révélation de son passé.

## II. Le contexte de l'énonciation : La France de 1958.

**Objectif** de cette partie du cours : démontrer que la situation d'énonciation (que gomme dans une certaine mesure DG) détermine de façon importante le contenu de l'œuvre qu'il propose : il publie son œuvre un an après sa reprise en main du pouvoir : ce volume justifie son « œuvre » passée (=justification de ses actes passés et annonce de l'avenir). Mais ne nous y trompons pas ! Il s'agit d'une récréation du passé à la lumière des événements présents ! Il convient, par conséquent, de relire l'œuvre à la lumière des événements de 1958.

**Document complémentaire n°4** : Jean-Paul Sartre, La Nausée, 1938.

Thèse : Tout récit recompose le réel pour lui donner la cohérence d'un destin.

### 1. La IVe République : une république du moindre mal (1947-1958).

#### a) Un régime instable.

La IVe République est l'un des régimes politiques les plus brefs de notre histoire. Elle dure onze ans et demi du 16 janvier 1947 (élection de Vincent Auriol à la présidence de la République) au 28 septembre 1958 (adoption par référendum de la Constitution de la Ve République). Elle souffre encore d'un large discrédit dans la mémoire collective. La crise algérienne l'emporte en quelques semaines.

Aucun parti politique ne disposant à lui seul de la majorité, les gouvernements de la IVe République doivent s'appuyer sur des coalitions fragiles et fluctuantes. A défaut d'autre solution se met en place dès janvier 1946 la première configuration d'entente entre les partis au pouvoir : le tripartisme. C'est un mariage de raison entre les communistes, les socialistes et le MRP (aucun des trois ne souhaite un tête-à-tête) qui dure seulement quinze mois.

#### b) La République enlisée à la recherche de l'homme providentiel (1952-1957).

Le retour de la droite (1952-1954). La droite c'est la combinaison des Modérés, des indépendants, des radicaux, du MRP et de quelques gaullistes lassés de l'intransigeance du général De Gaulle. Les Français observent plus qu'ils ne participent, excepté lors des passages au pouvoir de Pinay et de Mendès France dont les gouvernements suscitent un retour temporaire de confiance dans le régime.

03/09/2013

**Antoine Pinay** appartient au CNIP (Centre national des indépendants et des paysans) fondé en 1951. Peu connu ce petit patron d'une usine de cuir est investi en mars 1952 à la surprise générale. Il suscite très vite une grande popularité, ce qui est rarement le cas des hommes politiques de cette période. Cet habile communicateur s'adresse directement aux Français. Il bénéficie d'une conjoncture économique favorable (deux ans de croissance liés au boom coréen et une inflation qui cesse jusque 1957). La force de Pinay est d'avoir présenté une politique de bon sens, libérale mais défendant les consommateurs.

Il réduit les dépenses publiques et rééquilibre le budget, fait appel à l'épargne, réalise la stabilisation des prix et lance un emprunt indexé sur l'or et exonéré de droits de succession. Cette stabilisation est essentielle car elle renforce la croissance industrielle qui commence à bénéficier à toute la population.

En **décembre 1952 Pinay est renversé** car il bute sur la question de la CED. Cette affaire a profondément divisé la communauté nationale. A partir du début des années 1950, dans le contexte de la construction européenne et de la guerre froide, s'est posée la question du réarmement de l'Allemagne occidentale. Les Etats-Unis l'estiment indispensable pour faire face à la « menace » soviétique. Comme ce sujet risque de ne pas être pas très populaire en France, certains hommes politiques ont l'idée de **créer une Communauté européenne de défense (CED)** c'est-à-dire une armée européenne intégrant l'armée allemande. En mai 1952 la France, l'Allemagne, l'Italie et les pays du Benelux signent le traité de la CED. Reste à le faire ratifier par l'Assemblée nationale. La ratification de ce traité par l'Assemblée provoque une grande bataille d'opinion.

### c) **L'agonie d'un régime sans gloire (mai 1957-mai 1958).**

Un fait marginal donne le signal à l'éclatement de la crise. Tout bascule en mai 1958, quand Pierre Pflimlin est pressenti comme président du Conseil. En Algérie, on craint qu'il ne négocie la paix. Le 13 mai 1958 en fin de journée, à l'heure où le gouvernement Pflimlin se présente devant l'Assemblée pour obtenir sa confiance, une foule composée de quelques milliers de jeunes prend d'assaut le gouvernement général à Alger et impose la formation d'un Comité de salut public dirigé par le **général Massu**. L'épreuve de force s'engage pour le pouvoir : Paris saura-t-il se faire obéir ? Par un réflexe de dignité parlementaire Pflimlin est investi ce jour-là. Il existe désormais deux pouvoirs : l'un légal à Paris, l'autre de fait à Alger. Le 15 mai 1958, en réponse à l'appel du général Salan en poste en Algérie « De Gaulle au pouvoir », de Gaulle se déclare « prêt à assumer les pouvoirs de la République ».

Cette intervention de l'armée française dans la politique française s'avère décisive. Les événements se précipitent : le 24 mai 1958 des parachutistes venus d'Alger s'« emparent » de la Corse. Des rumeurs croissantes circulent autour d'un débarquement en métropole. C'est dans ce contexte trouble que l'on fait appel au général de Gaulle. **Populaire** dans l'armée et dans la population, il incarne le « sauveur ». Des tractations ont lieu entre de Gaulle, le président René Coty, les présidents des deux Assemblées, le gouvernement et des personnalités politiques diverses. Le 29 mai 1958 le président Coty dénoue la crise en faisant appel à de Gaulle pour constituer un gouvernement. Il accepte de revenir à la seule condition qu'il puisse **mettre en place une nouvelle Constitution**. Le 1er juin 1958 il est investi président du Conseil par 329 voix pour et 290 contre. Le lendemain l'Assemblée lui accorde les pleins pouvoirs et la mission de réformer la Constitution. La IVe République a disparu en moins de trois semaines.

### d. **L'arrivée contestée du Général de Gaulle au pouvoir en 1958.**

La fin de la IVe République et le retour brusque du général de Gaulle lui valent des rancœurs tenaces notamment de la part de la gauche qui le présente comme un héritier de Bonaparte et de Boulanger, un fauteur de coup d'Etat, voire un fasciste. Des parlementaires dénoncent les pressions de l'Armée et assimilent son retour à un « coup d'Etat » (thèse de François Mitterrand en 1964). C'est abusif. De Gaulle a su remarquablement utiliser une situation de crise. Il a joué sur l'ambiance du putsch et a habilement pratiqué, notamment grâce à des réseaux gaullistes installés à Paris et Alger, la pratique de

03/09/2013

l'intoxication et du bluff. L'éventualité d'une guerre civile l'a fait apparaître au plus grand nombre comme l'unique solution. Reste qu'il a toujours respecté la légalité républicaine.

Il met en place un **gouvernement de large union nationale (mis à part les communistes)**. La loi constitutionnelle du 3 juin 1958 délimite l'objet de la révision respectant les principes fondamentaux du modèle républicain (suffrage universel, séparation des pouvoirs, responsabilité du gouvernement devant le Parlement, indépendance de l'autorité judiciaire...). Méfions-nous aussi d'une légende noire de la IV<sup>e</sup> République qui aurait disparu dans l'indifférence de la majorité des Français (au cours de ces semaines la vente des postes de radio a été multipliée par quatre).

**Naissance et consolidation de la Ve République (1958- 1962)** : La Ve République, âgée de 46 ans en 2004, traverse au contraire l'épreuve du temps et tranche ainsi sur la précédente. Le nom de la Ve République reste attaché à celui du général de Gaulle. Le nouveau régime lui doit en effet sa naissance, son statut et son style initial. Les cinq premières années s'avèrent à cet égard décisives : le nouveau Président « façonne » les nouvelles institutions.

De 1958 à 1962 la guerre d'Algérie continue d'empoisonner la vie politique française. Mais la poursuite du conflit fait taire les oppositions intérieures et permet au Président de concentrer les pouvoirs. Il utilisera ainsi les pleins pouvoirs entre avril à septembre 1961 dans le cadre du conflit algérien et les référendums pour prendre les grandes décisions en 1961 et 1962. Le chef de l'Etat se constitue un « domaine réservé » (inexistant dans les textes et toujours nié par De Gaulle) qui lui assure la direction de la politique étrangère et de la Défense nationale.

Pour de Gaulle la **question algérienne est secondaire, l'essentiel est de restaurer la grandeur de la France** et pour cela il est nécessaire de régler ce problème. Une chose semble certaine en 1958 : il ne croit pas en la possibilité de l'assimilation que réclament les pieds-noirs (Européens d'Algérie). Selon lui l'Algérie sera bientôt apte à se gouverner elle-même. Mais il sait qu'il doit son retour au pouvoir aux partisans de l'Algérie française et aux officiers de l'armée en Algérie. Les débuts sont hésitants. Il propose d'abord le maintien d'une Algérie nouvelle dans le cadre français mais le FLN et les ultras de l'Algérie « française » font échouer le projet. En septembre 1959 il annonce l'autodétermination : les Algériens choisiront entre la sécession, la francisation ou l'association. Cette date marque un tournant car pour la première fois un gouvernement envisage une Algérie indépendante.

## 2. Etude du document complémentaire n°5. Histoire de comprendre, 1958, Opération Résurrection (Le Retour de De Gaulle), Episode 64 (sur 80). Depuis 0'50 jusqu'à la fin.

1er juin 1958 : au terme d'une longue crise politique et en pleine guerre d'Algérie, le général De Gaulle est investi des pleins pouvoirs.

### → Causes du retour politique :

- guerre d'Algérie ; FLN ;
- 4<sup>e</sup> République compromise (Guerre + instabilité politique : p. 315 !!) : pp. 286-287 ; p. 333-334 ; p. 326. Les partis vs France, d'après DG : p. 312 ; p. 286 ; p. 287 p. 327 ; p. 335.
- armée veut sa revanche après plusieurs échecs (débâcle de 1940 + Diên Biên Phu en 1954) ;

### → Qui veut son retour ? But : rétablir l'autorité. Pp. 284-285 ; p. 333-334 !! ; p. 287 !!! : « *Suivant moi, il est nécessaire que l'Etat ait une tête, c'est-à-dire un chef, en qui la nation puisse voir, au-dessus des fluctuations, l'homme en charge de l'essentiel et le garant de ses destinées* ». p. 150 !!!

### → L'engrenage du Putsch :

#### → Le retour de De Gaulle, un coup d'état ?

- Réflexions sur la **monarchie** dans les mémoires : p. 284.
- Réflexions sur la **dictature** : p. 285 ; p. 314.

#### → Les priorités de De Gaulle :

Moderniser le pays (voir partie I de la leçon n°1) ;

Le doter de l'arme nucléaire : p. 242-251-p. 284 !!!

- Engager le duel avec les Etats-Unis en Europe : 1) Duel avec les USA : P. 255 ; p. 251. P. 239 !!! (Intentions de Roosevelt) 2) Construire l'Europe : p. 261- p. 262 ; p. 263.

03/09/2013

• Terminer le chantier des institutions : p. 322-323 (Justification du recours au référendum et justification de la nécessaire modernisation des Institutions).

- La question de l'Algérie. P. 235 (Exemple de la Syrie et du Liban) ; p. 251 ; pp. 254-255 !! ; p. 259 : Exemple canadien : colonisation et civilisation puis indépendance nécessaire (après l'apport de la civilisation) ; p. 266 !!!! (Intentions claires de DG à l'égard des colonies françaises).

**Vocabulaire** : Sources : Wikipedia, janvier 2011.

- Le **Front de libération nationale** (FLN, arabe : جبهة التحرير الوطني, *Jabhat al-Tahrīr al-Waṭani*) est un parti politique socialiste algérien, présidé par le président de la république Abdelaziz Bouteflika. Il est créé en novembre 1954 pour obtenir de la France l'indépendance de l'Algérie. Le FLN et sa branche armée, l'ALN (Armée de libération nationale), commence alors la lutte armée. Par la suite, le mouvement s'organise et, en 1958, le FLN forme un gouvernement provisoire, le GPRA. C'est avec le FLN que la France négocie en 1962 les accords d'Évian.
- L'OAS : L'**Organisation armée secrète** (OAS), également appelée **Organisation de l'armée secrète**, était une organisation française politico-militaire clandestine partisane du maintien du statu quo de l'Algérie française, créée le 11 février 1961 après une rencontre à Madrid entre Jean-Jacques Susini et Pierre Lagailarde. Le sigle OAS apparut sur les murs d'Alger le 16 mars 1961, accompagné du slogan « L'Algérie est française et le restera ». Le nom OAS fait volontairement référence à l'Armée secrète de la Résistance.

## Leçon n°2 : Les Mémoires de Guerre : aux sources d'un genre.

Le titre de l'œuvre l'inscrit dans un genre littéraire dont il convient d'explorer les racines; il s'agira de s'interroger conjointement sur deux points :

- En quoi le genre mémoriel témoigne-t-il d'un dialogue complexe entre Littérature et Histoire?
- En quoi les *Mémoires de Guerres* dialoguent-ils avec les œuvres mémorielles qui les ont précédés ?

La réponse à cette double interrogation s'élaborera à travers un parcours diachronique :

-Il s'agira de construire une définition du genre tout en interrogeant certaines œuvres, afin de voir en quoi *Le Salut* laisse entendre l'écho des Mémoires qui l'ont précédé et qui ont imprégné son auteur.

### VERS UNE DEFINITION DES MEMOIRES:CONSTRUCTION D'UN GENRE

#### EN QUOI DE GAULLE LAISSE-T-IL ENTENDRE DANS *LE SALUT* L'ECHO DES MEMORIALISTES QUI L'ONT PRECEDE ?

##### I/ Observation du tableau : pour une approche « naïve »

###### A/ Constat : les Mémoires sont nés « tardivement».

Comparaison entre l'entrée lexicale et l'entrée littéraire .

On note que les mémoires ne désignent un genre littéraire qu'à partir du XVe siècle (définir précisément ce genre demeure toutefois difficile). Mais la démarche mémorielle existait avant les mémoires .

###### B/ En quoi les différentes acceptions du mot permettent-elles de construire une première définition du genre ?

Observation de l'évolution lexicale du terme rend compte des multiples dimensions du genre :

- Action de se souvenir , de rapporter le souvenir, et souvenir lui-même
- acte d'écriture
- dimension juridique
- dimension administrative : trace laissée pour la communauté
- relevé de compte > régler ses comptes ?
- irruption ensuite de l'individu et de la fonction testimoniale
- volonté de servir à l'Histoire
- ouverture sur une dimension plus subjective.

##### II/ Les Mémoires...avant les Mémoires

###### A / Dans l'Antiquité : foisonnement d'œuvres d'historiens.

Prolifération d'ouvrages assimilables aux mémoires : les **historiens** sont souvent en même temps les **témoins** de la période qu'ils transcrivent.

Etymologiquement, histoire = **enquête**.

Se distinguait de la litt par l'utilisation de la **prose**, la recherche des **causes**, une visée **utilitaire** (servir à guider l'action politique des hommes).

Par sa formation , De Gaulle est imprégné de la lecture des historiens de l'antiquité.

##### 1/ La Grèce

a) **Hérodote** (485-425 av.JC), « père de l'Histoire », pose deux des fonctions principales de l'Histoire, la fonction **explicative** et la fonction **mémorielle**. S'efforce à **l'impartialité**.

b) **Thucydide** (460-400 av.JC.): a vécu à Athènes au temps de Périclès et

03/09/2013

s'intéresse à la guerre du Péloponnèse dont il fut un des acteurs : chronologie des faits, **causes apparentes et causes profondes** . Reconstitution des discours des principaux hommes politiques de sont temps.

c) **Xénophon**(430-355 av.J.C.) : ce militaire fut l'élève de Socrate. Son œuvre la plus marquante est l'Anabase qui narre le retour de 10000 mercenaires grecs dans leur patrie sous son énergique conduite. Cet aspect apologétique se retrouvera dans la plupart des Mémoires de guerre ultérieurs.

## 2/ Rome

### Mémoires chez les romains

Les mémoires étaient très répandus chez les Romains qui les appelaient **commentaires**. Les plus illustres citoyens consignaient les souvenirs de leur vie publique ou militaire.

**Cicéron** contribua à poser l'Histoire comme **genre littéraire** à part entière.

#### a) **Influence de César (101-44 av.J.-C.)**

Les *Commentaires de César sur la guerre gauloise* ( *Caesaris Commentarii de Bello Gallico*) peuvent être considérés comme le **prototype** même du genre des **mémoires de guerre**.

On sait que César avait constitué, au sein de son état-major, un service chargé de la **rédaction de notes** portant sur les opérations en cours.

Pendant la campagne en Gaule (58-51 av.J.C.), ces comptes rendus servaient également de relations (rapports) au Sénat : ils devaient être **rendus publics** à Rome dans le but précis de **convaincre** les sénateurs, mais aussi l'opinion publique de la **nécessité de poursuivre une longue guerre**.

Ils sont rédigés dès la fin de la campagne en 52 av. J.-C. **en réponse aux attaques et aux intrigues de ses adversaires**[6]. C'est une œuvre de **propagande**, bien que le **dictateur** n'ait pas trahi la vérité. Le style clair et concis a été loué par les grands orateurs romains **Cicéron** et **Quintilien**.

Les **Commentaires sur la Guerre civile**, également de la main du futur **Imperator**, rapportent les événements des années **49 – 48 av. J.-C.** lors de la guerre civile qui opposa **Jules César** et ses partisans à **Pompée**[7].

Pour raconter sa campagne militaire (de 58 à 51 av. J.C.), le général-écrivain César parle de lui à la **troisième personne** , comme il arrive aussi au général De Gaulle (Larcen évoque l'usage césarien du narrateur citant De Gaulle ». Le style de César constituera une référence **d'objectivité et de sobriété** : ne pas voiler les événements à décrire par des **ornements** quelconques qui pourraient en déformer la **vérité**.

*Après avoir terminé la guerre contre les Germains, César se détermina, par beaucoup de motifs, à passer le Rhin. Il voulait principalement, voyant les Germains toujours prêts à venir dans la Gaule, leur inspirer des craintes pour leur propre pays, en leur montrant qu'une armée romaine pouvait et osait traverser le Rhin.*

*César, déterminé par les motifs dont j'ai parlé, avait résolu de passer le Rhin ; mais le traverser sur des bateaux ne lui semblait ni assez sûr ni assez convenable à sa dignité et à celle du peuple romain. Aussi, malgré l'extrême difficulté qu'offrait la construction d'un pont, à cause de la largeur, de la rapidité et de la profondeur du fleuve, il crut cependant devoir le tenter ; autrement il fallait renoncer à faire passer l'armée.*

César, *Guerre des Gaules*, Livre IV, 16-17

L'art de César réside dans un équilibre rhétorique subtil qui présente les événements à son avantage sans perdre pour autant sa crédibilité par des distorsions excessives de la réalité : les descriptions mettent toujours en avant **les qualités du général** , tandis que **le rôle de ses officiers est minoré et la vaillance de ses adversaires valorisée pour mieux faire ressortir la « grandeur » de ses victoires**.

> L'effacement de l'histoire personnelle chez DG : la petite histoire n'a pas d'importance face à la prééminence de la grande (seules touches personnelles en fin du Salut, p. 344). DG se pensant comme un

03/09/2013

homme-nation, incarnant la France, il ne peut y avoir de place pour l'homme du commun. Ce qui préoccupe DG, c'est de retracer l'épopée d'une reconquête dont il a été le principal instigateur mais aussi de livrer un enseignement fondamental. *Mémoires de Guerre* = long memento : aident à se souvenir. Compilation de faits.

**b)Tite-Live** : prétend surtout faire œuvre **morale**. Exaltation de la **vertu** des Romains des origines pour critiquer la **dépravation** de ses contemporains et leur redonner le sens de la **grandeur nationale**. Texte émaillé de **portraits, de discours**.

**c)Influence de Tacite (v.54 >v.120 av.J.-C.)**

*Histoires et Annales*. Evoque les Empereurs, de Domitien (le pire des tyrans), à Trajan (le meilleur des Césars). Objectif **moral**. Exaltation de la vertu et critique du vice.

La lecture de Tacite imprègne le style même des *Mémoires*.

De Tacite, De Gaulle connaît le fameux « **appel à la résistance** » du chef calédonien (=écossais) Calgacus contre l'envahisseur romain qui représente l'esclavage.

• « Parmi les chefs, Calgacus se distinguait par sa bravoure et son lignage. Devant la foule qui s'agglutinait et réclamait le combat, il prit la parole. Voici les propos qu'on lui prête : "Chaque fois que je pense à nos raisons de faire la guerre et à l'état d'urgence où nous sommes réduits, j'ai vraiment l'espoir que cette journée, qui scelle aujourd'hui notre entente, marquera pour toute la Bretagne le début de sa liberté. Car c'est tous ensemble que vous êtes ici réunis, vous qui n'avez jamais connu l'esclavage. Au-delà de notre terre, il n'y a plus rien. La mer ne nous protège même plus : la flotte romaine nous y attend. Alors, prendre les armes pour combattre – un honneur que revendiquent les braves – c'est le choix le plus sûr, même pour les pleutres !" »

(Tacite, *Vie d'Agricola*, chapitres XXIX-XXX, traduction Danielle De Clercq-Douillet)

> cf Appel à la résistance du 18 juin. (Tome I des *Mémoires de Guerre*, in Documents).

De la lecture assidue de Tacite, De Gaulle a également retiré des leçons en ce qui concerne l'**art du portrait**, un élément capital dans la technique des mémoires.

03/09/2013

• « Telle fut la fin de Servius Galba ; pendant soixante-treize ans, il avait traversé cinq principats, toujours favorisé de la fortune et plus heureux sous le règne d'autrui que sous le sien. Dans sa famille, la noblesse était antique, et la fortune considérable ; pour lui, son génie était médiocre, exempt de vices plutôt qu'orné de vertus ; il n'était point indifférent à la gloire, mais n'en faisait point étalage ; ne désirant pas le bien d'autrui, il était ménager du sien et avare des deniers publics ; avec ses amis et ses affranchis d'une faiblesse irrépréhensible, quand il avait affaire à de braves gens ; d'un aveuglement qui allait jusqu'au crime, quand ils étaient pervers. Quoi qu'il en soit, l'éclat de sa naissance et le malheur des temps pallièrent ses défauts et firent que ce qui était chez lui inertie passa pour de la sagesse. Tandis qu'il était dans la force de l'âge, il se distingua en Germanie et connut la gloire militaire. Proconsul il gouverna l'Afrique avec modération ; déjà vieux, il montra le même esprit de justice à tenir en bride l'Espagne Citérieure ; supérieur en apparence à la condition privée tant qu'il fut homme privé, et de l'aveu de tous digne de l'empire, s'il n'avait pas été empereur. »

(Tacite,

*Histoires*, I, 49, traduction Henri Goelzer)

NB : Galba fut empereur de Rome de 68 à 69 apr.J.-C.

> cf portraits élaborés par DG dans *Mémoires de Guerre* :

- Staline p.77-99
- Mussolini p.208
- Hitler p. 208-210

Nb : ces portraits seront fréquemment évoqués comme résultant de l'influence des mémorialistes précédant DG.

### B/ Le Moyen-Age

Officiellement, le Moyen-Age se termine avec le début de l'Epoque Moderne appelée aussi Ancien Régime, c'est-à-dire avec l'arrivée de François I<sup>er</sup> au pouvoir en 1515. Mais d'aucuns font finir le Moyen-Age en 1492 avec la découverte de l'Amérique par Colomb.

Aux côtés d'une **littérature épique** florissante, l'Histoire a quelques difficultés à affirmer son autonomie. Une gde partie est écrite en latin. Quelques ouvrages écrits en langue vulgaire :

- a) Geoffroy de Villehardouin, XIIe siècle. ( 4<sup>ème</sup> croisade )
- b) Jean de Joinville, XIIIe siècle (portrait contrasté de Louis IX et de son époque)
- c) Jean Froissart, XIVE siècle ( guerre de 100 ans , « série de beaux faits d'armes »)
- d) Philippe de Comynes ( XVe siècle).

Comynes servit le duc de Bourgogne Charles le Téméraire (1464-1472), puis passa en 1472 à son adversaire le roi de France Louis XI, qui lui confia des missions d'Etat et diverses ambassades. Après la mort de ce dernier en 1483, il accompagna le roi Charles VIII dans sa campagne d'Italie (1494-1495). Ses *Mémoires*, chronique des années 1464-1483 et 1494-1498, constituent une source importante pour le début des relations franco-suisses, les guerres de Bourgogne et les campagnes d'Italie. Remarquable ouvrage contemporain des événements, ce premier exemple d'historiographie moderne passe également pour une sorte de **guide du comportement politique**.

03/09/2013

Les *Mémoires de Philippe de Comynes* ont été rédigés en deux temps :

les livres I à VI entre [1489](#) et [1491](#),

les livres VII et VIII (consacrés à l'expédition italienne) entre [1497](#) et [1498](#),

Les *Mémoires* n'ont pas été écrits d'une seule tenue : on relève des traces de retouches, dans la dernière partie surtout.

Les premières éditions des *Mémoires* datent de [1524](#) (livres I-VI) et de [1528](#) (livres VII-VIII).

#### Début du portrait de Louis XI :

Je me suis mis en ce propos, parce que j'ay vu beaucoup de tromperies en ce monde, et de beaucoup de serviteurs envers leurs maistres, et plus souvent tromper les princes et seigneurs orgueilleux, qui peu veulent ouyr parler les gens, que les humbles qui volontiers les escoutent. Et entre tous ceux que j'ay jamais connu, le plus sage pour soy tirer d'un mauvais pas en temps d'adversité, c'estoit le roy Louis XI, nostre maistre, le plus humble en paroles et en habits, et qui plus travailloit à gagner un homme qui le pouvoit servir, ou qui luy pouvoit nuire. Et ne s'ennuyoit point d'estre refusé une fois d'un homme qu'il prétendoit gagner; mais y continuoit, en lui promettant largement, et donnant par effect argent et estats qu'il connoissoit luy plaire. Et quant à ceux qu'il avoit chassés et déboutés en temps de paix et de prospérité, il les rachetoit bien cher, quand il en avoit besoin, et s'en servoit, et ne les avoit en nulle hayne pour les choses passées. Il estoit naturellement amy des gens de moyen estat, et ennemy de tous grands qui se pouvoient passer de luy. Nul homme ne presta jamais tant l'oreille aux gens, ni ne s'enquist de tant de choses, comme il faisoit, ni qui voulust jamais connoistre tant de gens; car aussi véritablement il connoissoit toutes gens d'auctorité et de valeur qui estoient en Angleterre, en Espagne, en Portugal, en Italie, et ès seigneuries du duc de Bourgogne, et en Bretagne, comme il faisoit ses sujets. Et ces termes et façons qu'il tenoit, dont j'ay parlé cy-dessus, luy ont sauvé la couronne, vu les ennemis qu'il s'estoit luy-mesme acquis à son advènement au royaume.

> cf portraits élaborés par DG dans *Mémoires de Guerre* :

- Staline p.77-99
- Mussolini p.208
- Hitler p. 208-210

### III / L'époque moderne (l'Ancien Régime)

Remarque : si les écrits des mémorialistes de l'Ancien Régime annoncent par certaines de leurs caractéristiques la conception gaullienne de ce genre, on notera toutefois que ceux-ci s'ouvrent presque systématiquement sur une préface, parfois sous forme de lettre, qui constitue à la fois un **programme d'écriture et un pacte de lecture, où la thématique de la sincérité est récurrente**. Cet aspect n'est pas présent dans les *Mémoires de Guerre* de de Gaulle( Tome 1 commence par célèbre texte sur « une certaine idée de la France »).

#### A / La Renaissance

##### Blaise de Montluc (Mémoires d'Épée)

Narre avec précision et pittoresque **son rôle ds guerres d'Italie et ds guerres de religion** où il défendit avec force et parfois férocité la foi catholique.

Les *Commentaires* de [Blaise de Montluc](#) sont les [Mémoires](#) du chef des armées catholiques pour le sud-ouest de la France, depuis le début de sa carrière militaire dans les campagnes d'Italie jusqu'aux [guerres de religion](#). Ces mémoires couvrent donc une vaste période, de l'année 1521 jusqu'en 1576. Le titre complet de l'œuvre est : *Commentaires de messire Blaise de Monluc, maréchal de France, où sont décrits tous les combats, rencontres, escarmouches, batailles, sièges, assauts, escalades, prises ou surprises de villes places fortes : défenses des assaillies assiégées* ...; texte publié en [1592](#), après la mort de l'auteur

03/09/2013

(1502?-1577).

On admet comme point de départ à la démarche de [Blaise de Montluc](#) la longue lettre écrite en novembre 1570 à [Charles IX](#) dans laquelle le lieutenant du roi **justifie son action** en [Guyenne](#) au temps des guerres de religion. Un autre texte de 1573, "Discours au roi sur le fait de la paix" qui **défend une ligne de tolérance religieuse**, montre également les préoccupations de l'homme de guerre fortement impliqué dans le contexte de son époque.

Dans ces *Mémoires*, [Blaise de Montluc](#) associe **récit et commentaires**.

La partie « récit » se cantonne à sa **vie de soldat** en donnant des précisions sur les préparatifs militaires, les stratégies et les combats.

Avec ses *Remontrance aux capitaines de gens de pied* qui ouvrent le Livre Premier, Montluc expose les raisons qui ont conduit à la rédaction de ces *Commentaires* et il y reviendra régulièrement tout au long de l'œuvre.

- Il insiste sur sa raison principale : **instruire les chefs de guerre** par son exemple et par ses commentaires de technicien de la chose militaire, en précisant (par humilité ou prudence) que « ce n'est pas un livre pour les gens de savoir, ils ont assez d'historiens ».

- Son second désir est de « **faire connaître son nom** » car il est **fier** de son « honneur et de sa réputation »

- Une autre motivation, moins explicite mais souvent présente, est la **justification de ses actes face à certains reproches**, principalement lors des guerres de religion. Son axe de défense est qu'il a servi son roi et Dieu.

### Je ne sçay quelles histoires anciennes apportent

ce profit à aucuns, qui en firent soigneusement la lecture, de les rendre en peu de temps tres-sages et tres-advisez conducteurs d'armées. S'il est ainsi, celle-cy sur toutes autres pourra aisément obtenir cet avantage, et vous instruire [ô genereuse noblesse!] de tous les bons et mauvais evenemens qui suivent l'heur et le mal-heur, la valeur ou lascheté, prudence ou inconsideration de celuy qui est chef ou general d'une guerre, ou qui est prince et maitre d'un grand Estat. Vous avez icy de quoy contenter vostre esprit, assagir vostre valeur, aguerrir vostre prudence, et former le vray honneur d'une escole militaire. Les Commentaires de cet autre Cesar vous en apprendront la maistrise; ils vous y serviront de modele, de mirouer et d'exemplaire. Ils n'ont point de polissure qui soit fardée, d'arti-

fice qui soit exquis, d'ornement qui soit estranger, de beauté qui soit empruntée; c'est la simple verité qui vous y est nuement representée.

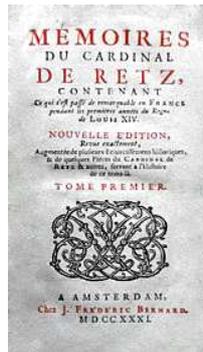
Ce sont icy les conceptions d'un fort, sain et pur estomach, qui ressentent leur origine et leur terroir; conceptions hardies et vigoureuses, retenant encores l'haleine, la vigueur et la fierté de l'auteur. C'est luy le premier, qui, estant parvenu au feste de tous les degrez et dignitez de la guerre, a grandement exalté vostre patrie, et par ses armes et par ses escrits; qui feront que le nom des MONTLUC vivra glorieux dans la memoire longue et bienheureuse de la posterité, tesmoignant sans envie aux siecles à venir que vostre capitaine et historien n'a sçeu moins sagement entreprendre, hardiment ex-cuter, que veritablement et judicieusement escrire.

(Préface des *Commentaires* de Montluc : Épître à la Noblesse).

### B / Le siècle de Louis XIV

- Le lien particulier entre mémoires et littérature s'affirme à l'âge classique. C'est l'œuvre littéraire qui assure la reconnaissance aux grands qui, comme Retz, Saint Simon ou Chateaubriand, ont raté leur vie politique.

03/09/2013



## 1 / Cardinal de Retz (XVIIe s)

Les *Mémoires* de l'ambitieux [cardinal de Retz \(1613-1679\)](#), entrepris peut-être à la demande de [Madame de Sévigné](#), paraissent après sa mort en [1717](#). Ces *Mémoires*, dont le projet initial était une simple [autobiographie](#), font alterner **portraits, études psychologiques, récit d'évènements, analyses politiques**.

Plutôt que d'expliquer les ressorts de l'histoire, la volonté de Retz a été de tâcher de **comprendre pourquoi il a échoué si complètement**. Les contrevérités sont nombreuses mais l'ouvrage continue de jouir d'une grande réputation pour ses **qualités littéraires** et la plume assassine de l'auteur.

Le cardinal de Retz prit part à la **fronde** (1648-1652), inspira une faction minoritaire, conspira, trahit et faussa la vérité historique; on est sur ces plans-là bien éloigné des *Mémoires* du Général, et Chateaubriand lui-même le décrit comme « **l'idole des mauvais sujets** ». Cependant, Retz place au centre de son œuvre la politique: les **portraits** qu'il peint au fil de son ouvrage sont d'une précision et d'une subtilité profondes. Il sait extraire d'un geste, d'une intonation, d'un regard la quintessence de l'individu, et on retrouve dans le portrait en mouvement de Staline, la même acuité. Retz connaît les h et se montre impitoyable avec eux, en découvrant les ressorts inavouables et méprisables.

*Madame, quelque répugnance que je puisse avoir à vous donner l'histoire de ma vie, qui a été agitée de tant d'aventures différentes, néanmoins, comme vous me l'avez commandé, je vous obéis, même aux dépens de ma réputation. Le caprice de la fortune m'a fait honneur de beaucoup de fautes ; et je doute qu'il soit judicieux de lever le voile qui en cache une partie. Je vais cependant vous instruire nuement et sans détour des plus petites particularités, depuis le moment que j'ai commencé à connaître mon état ; et **je ne vous cèlerai aucunes** des démarches que j'ai faites en tous les temps de ma vie. Je vous supplie très humblement de ne pas être surprise de trouver si peu d'art et au contraire tant de désordre en toute ma narration, et de considérer que si, en récitant les diverses parties qui la composent, j'interromps quelquefois le fil de l'histoire, néanmoins je ne vous dirai rien qu'avec toute la **sincérité** que demande l'estime que je sens pour vous. Je mets mon nom à la tête de cet ouvrage, pour m'obliger davantage moi-même à **ne diminuer et à ne grossir en rien la vérité. La fausse gloire et la fausse modestie sont les deux écueils que la plupart de ceux qui ont écrit leur propre vie n'ont pu éviter.** Le président de Thou l'a fait avec succès dans le dernier siècle, et dans l'antiquité César n'y a pas échoué. Vous me faites, sans doute, la justice d'être persuadée que je n'alléguerais pas ces grands noms sur un sujet qui me regarde, si **la sincérité n'était une vertu dans laquelle il est permis et même commandé de s'égalier aux héros.***

*Je sors d'une maison illustre en France et ancienne en Italie. Le jour de ma naissance, on prit un esturgeon monstrueux dans une petite rivière qui passe sur la terre de Montmirail, en Brie, où ma mère accoucha de moi. Comme je ne m'estime pas assez pour me croire un homme à augure, je ne rapporterai pas cette circonstance, **si les libelles qui ont depuis été faits contre moi, et qui en ont parlé comme d'un prétendu présage de l'agitation dont ils ont voulu me faire l'auteur, ne me donnaient lieu de craindre qu'il n'y eût de l'affectation à l'omettre.***

03/09/2013

- Comme le cardinal de Retz, DG doit s'**opposer** sans cesse non plus au Parlement, mais à l'Assemblée, **aux divisions et aux combines des « partis »**.

Les républicains populaires laissaient voir qu'ils n'approuvaient pas l'agression déclenchée contre moi sur un pareil terrain, tandis que la droite exprimait son inquiétude, mais ces fractions de l'Assemblée se **gardaient de condamner explicitement les opposants**. Cf MG p.332-333

> Comme lui, il a de **grands ennemis** (La Rochefoucauld, Mazarin, Richelieu, la reine pour **Retz**; Staline, Truman, Churchill, Thorez pour **De Gaulle**). Comme lui, il en fait le **portrait à charge**.

Cf Portrait de Churchill p. 244-245

Cf Portrait rapide de Truman, p. 256 (« j'emportais du président Truman l'image d'un chef d'état bien à sa place.... ») > peu flatteur (!).

## 2 / Saint Simon (mémoires de Cour)

Saint-Simon (1675-1755) a fréquenté la Cour du roi Soleil sans jouer de rôle politique majeur, à son grand regret et **malgré plusieurs tentatives ratées pour occuper des postes**. Réduit à l'observation, Saint-Simon enregistre tout et restitue en un grand « miroir historique » les dernières décennies du temps de Louis XIV, la Régence et l'histoire de sa vie.

**Si St Simon se livre à une peinture acerbe du monde de la cour sous Louis XIV**, dénonçant les vices dans une perspective religieuse et chrétienne, il n'en prend pas moins ses distances avec l'Histoire et se révèle davantage **comme un être cherchant le Salut, peignant les vices pour mieux les confondre**, à la recherche permanente de **la vérité**. Mais Saint-Simon demeure très discret, s'effaçant devant le monde qu'il peint avec pessimisme, jouant simplement le rôle de **témoin** de son temps.

*Écrire l'histoire de son pays et de son temps, c'est repasser dans son esprit avec beaucoup de réflexion tout ce qu'on a vu, manié, ou su d'original, sans reproche, qui s'est passé **sur le théâtre du monde**, et les diverses machines, souvent les riens apparents, **qui ont mû les ressorts des événements** qui ont eu le plus de suite et qui en ont enfanté d'autres; c'est **se montrer à soi-même pied à pied le néant du monde**, de ses craintes, de ses désirs, de ses espérances, de ses disgrâces, de ses fortunes, de ses travaux; c'est se convaincre du rien de tout par la courte et rapide durée de toutes ces choses et de la vie des hommes; c'est se rappeler un vif souvenir que nul des heureux du monde ne l'a été, et que la félicité, ni même la tranquillité, ne peut se trouver ici-bas; c'est mettre en évidence que, s'il était possible que cette multitude de gens de qui on fait une nécessaire mention avait pu lire dans l'avenir le succès de leurs peines, de leurs sueurs, de leurs soins, de leurs intrigues, tous, à une douzaine près tout au plus, se seraient arrêtés tout court dès l'entrée de leur vie, et auraient abandonné leurs vœux et leurs plus chères prétentions; et que de cette douzaine encore, leur mort, qui termine le bonheur qu'ils s'étaient proposé, n'a fait qu'augmenter leurs regrets par le redoublement de leurs attaches, et rend pour eux comme non venu tout ce à quoi ils étaient parvenus.*

> Saint-Simon se livre à la peinture de la cour de Louis XIV, relevant l'étalage insolent des vices, repoussoir pour être profondément chrétien. De même, la cour des « grands » Etats, comme l'Assemblée, pour De Gaulle, deviennent des lieux où se retrouvent les plus basses ambitions, les compromissions et les calculs intéressés qui visent à écarter ceux qui pourraient s'opposer à ses desseins.

La « cour » des grands états :

En effet, dès le début de janvier, sans qu'aucune communication diplomatique nous ait été faite, la presse

03/09/2013

anglo-saxonne annonça qu'une conférence réunirait incessamment MM. Roosevelt, Staline et Churchill. Ces « Trois » décideraient de ce qu'on ferait en Allemagne quand le Reich se serait rendu « sans conditions ». Ils arrêteraient leur conduite à l'égard des peuples de l'Europe centrale et balkanique. Ils prépareraient, enfin, la convocation d'une assemblée en vue d'organiser les Nations Unies. Qu'on s'abstint de nous inviter me désobligeait, sans nul doute, mais ne m'étonnait aucunement. P.101

De Gaulle et l'assemblée:

Ce qui me frappait surtout, dans les partis qui se reformaient, c'était leur désir passionné de s'attribuer en propre, dès qu'ils en auraient l'occasion, tous les pouvoirs de la République et **leur incapacité , qu'ils étalaient par avance, de l'exercer efficacement.** MG p. 126

Mais s'il était entendu qu'on applaudissait de Gaulle, on ne se faisait pas faute de s'en prendre à son gouvernement. A travers les observations qui s'adressaient au pouvoir, l'aigreur coulait à flots pressés. MG P.128

### C/ Les Mémoires d'Ancien Régime , à l'origine des Mémoires démocratiques

Référence : *Les Mémoires d'Etat: de Commyne à De Gaulle*, Pierre Nora, dans *Les lieux de mémoire*, Paris, Gallimard, 1983, tome 2.

P. Nora porte un regard d'historien sur les mémoires, œuvres dont les auteurs entretiennent **un rapport privilégié au pouvoir et à la mémoire nationale.**

Selon lui, la tradition moderne des mémoires **naît du processus de sédimentation des mémoires d'épée, des mémoires de cour et d'une veine plus récente, « démocratique ».**

1 / Les mémoires d'Etat : l'individu entretient un rapport « de filiation et d'identification » à l'histoire. Le lien infrangible entre l'histoire particulière du mémorialiste et l'« histoire générale de la collectivité nationale », est un invariant du genre, depuis l'œuvre de Guibert de Nogent au XIe siècle, jusqu'à Guizot et Chateaubriand au XIXe, en dépit de ce qui sépare les deux auteurs.

2/ De Commyne à Retz se développe le genre des mémoires d'épée. Leurs auteurs sont de grands féodaux que la monarchie a rejetés après avoir souvent utilisé leurs services.

Ces œuvres, qui allient justification et réquisitoire, présentent deux traits essentiels intimement liés :

\* l'écriture naît du désir de **faire triompher la justice et la vérité**, en exposant une version **personnelle, non officielle**, des faits.

\* ces œuvres sont « l'aspect symbolique d'une **lutte pour le pouvoir**, pour le **monopole du passé** et la **reconquête devant la postérité** de ce qui a été perdu dans la réalité ».

Ainsi, dit Pierre Nora, les plus belles illustrations du genre viennent-elles de « nobles blessés au plus profond de leur orgueil de caste, l'un par l'échec de la Fronde (Retz), l'autre par l'abaissement où l'a séduit l'absolutisme monarchique (Saint Simon).

Les mémoires d'épée condensent plusieurs traditions antérieures: celle des **mémoires aristocratiques**, célébration des actions des grands hommes; celle des **récits de vie**, religieux ou profanes; celle de la **chronique**.

3 / Dans la continuité chronologique des mémoires d'épée apparaissent les mémoires de cour. Mais leur point de vue est à l'opposé de celui des mémoires d'épée. Loin de s'opposer au pouvoir et à l'Etat, les mémoires de cour en sont l'**émanation**. Elles sont le **miroir de la cour**, inscrites dans le présent, célébrations et non plus réquisitoires. Mais le monde de la cour n'a rien de

03/09/2013

paisible. C'est un « monde du théâtre et du paraître », qui suppose donc les coulisses, l'écart, le quant-à-soi, la surenchère, la stratégie, et qui en appelle du comportement visible aux mobiles cachés, dans une interrogation permanente sur la nature de l'être ». Dans ce contexte se développent l'art de la scène et du portrait comme chez **Retz** ou **Saint-Simon**.

4/ **Le lien particulier entre mémoires et littérature s'affirme à l'âge classique.** C'est l'œuvre littéraire qui assure la reconnaissance aux grands qui, comme Retz, Saint Simon (ou Chateaubriand plus tard), ont raté leur vie politique.

Issus des genres historiques du commentaire et de la chronique, les mémoires s'en détachent en se donnant pour témoignage direct ou justification d'une action politique ou militaire personnelle, nous l'avons vu.

Le récit à la première personne induit une diversification des modes d'énonciation et les mémoires **se constituent en objet littéraire, objet de langage autonome par rapport au réel dont il prétend toujours émaner.**

#### IV/ L'époque contemporaine : naissance d'un genre , les Mémoires « démocratiques » .

##### A / l'après-révolution

Un grand nombre de mémoires sont issus du XVIIIe siècle. Si beaucoup sont des témoignages intéressants et présentent un intérêt historique, aucun ne peut prétendre au rang de chef-d'œuvre littéraire. C'est l'époque des salons et nombre de ces ouvrages sont des reflets de la vie littéraire.

NB: naissance de l'autobiographie moderne avec les *Confessions* de Rousseau.

A la fin du XVIIIe siècle, trois facteurs contribuent à la formation des mémoires démocratiques:

-l'avènement de l'individu,

-l'effondrement du pouvoir monarchique de droit divin,

-la valorisation démocratique du témoignage des gens du commun qui accompagne la mobilité sociale.

Si les mémoires d'épée manifestaient « une réaction contre l'Etat »; les mémoires de cour, « la dépendance par rapport au foyer de l'Etat »; **la tradition démocratique « est liée à la dispersion du pouvoir d'Etat et à sa détention passagère. »**

Foisonnement de Mémoires. Quelques exemples permettant de repérer les thèmes et le statut des auteurs:

- **La révolutionnaire Madame Roland (1754-1793)**, victime de la purge de 93, a composé ses mémoires dans l'urgence. Les *Mémoires de Madame la duchesse de Tourzel, gouvernante des enfants de France de 1789 à 1795* relatent **la fuite de Varenne et la détention à la Tour du Temple**.

- **Rivarol (1753-1801)**, esprit fin et mordant, a le goût de la polémique. Il prend la **défense de la monarchie** dans ses *Mémoires contre-révolutionnaires*, recueil de ses articles du *Journal politique et national*.

- **La marquise de La Rochejaquelein (1772-1857)** est l'auteur des mémoires les plus célèbres consacrés à **la guerre de Vendée**. Ils inspireront **Balzac** pour ses **Chouans** et **Barbey d'Aurevilly** pour son *Chevalier Des Touches*.

##### B/ Le directoire

- **Les guerres napoléoniennes et la vie militaire** sont documentées par le colonel **Marcellin de Marbot**, le

03/09/2013

général Hugo (*Mémoires sur la guerre d'Espagne*).

- **La vie intime du Corse** est racontée dans les mémoires de Bourrienne, intime de Napoléon et dans ceux de Louis Constant Wairy son valet de chambre.

- **L'impératrice Joséphine** est le sujet des *Mémoires* de Georgette Ducrest et des *Mémoires* de Mademoiselle Avrillion, sa première femme de chambre.

- **La reine Hortense, belle-fille de Napoléon**, a pris la plume pour ses propres *Mémoires*.

### V/ Chateaubriand...ou rien ? L'apogée des Mémoires

#### A/ Qui était Chateaubriand ?

Chateaubriand (1768-1848) : fut homme d'Etat (ministre des Affaires étrangères) mais peu de temps. Se situe à une époque charnière (fin Ancien-Régime, bouleversements suivants). Double influence des *Confessions* de Rousseau (évocation vie privée chaotique, moi tourmenté) et Saint Simon (regard distant et critique sur événements). S'élève parfois à la méditation et au lyrisme. Le discours **autobiographique** influence l'écriture **mémorialiste**. Chateaubriand, continuateur de Rousseau, rend encore plus perceptible **l'hybridité des Mémoires** dans son œuvre, poussant à un tel degré l'art mémorialiste que ce type d'écrits aura du mal à lui survivre.

#### B/ Contexte d'élaboration des Mémoires d'Outre-Tombe

Il construit le début de ses Mémoires comme une **autobiographie**.

L'Œuvre essentielle à laquelle se rattachent les *Mémoires*, ce sont les *Mémoires d'Outre-Tombe*. Ceux-ci vont de la Rév. de 1789 à la Rév de 1830. Les convulsions majeures de l'Histoire y apparaissent; le tumulte des époques se lit sous la plume de Chateaubriand comme de DG.

Je me suis rencontré entre deux siècles, comme au confluent de deux fleuves; j'ai plongé dans leurs eaux troublées, m'éloignant à regret du vieux rivage où j'étais né, nageant avec espérance vers une rive inconnue.

*Mémoires d'Outre-Tombe.*

De retour d'Angleterre, Chateaubriand décrit le paysage d'après-Révolution :

À droite et à gauche du chemin, se montraient des châteaux abattus; de leurs futaies rasées, il ne restait que quelques troncs équarris, sur lesquels jouaient des enfants. On voyait des murs d'enclos ébréchés, des églises abandonnées, dont les morts avaient été chassés, des clochers sans cloches, des cimetières sans croix, des saints sans tête et lapidés dans leurs niches. Sur les murailles étaient barbouillées ces inscriptions républicaines déjà vieilles: Liberté, Égalité, Fraternité, ou la Mort. Quelquefois on avait essayé d'effacer le mot Mort, mais les lettres noires ou rouges reparaissaient sous une couche de chaux. Cette nation, qui semblait au moment de se dissoudre, recommençait un monde, comme ces peuples sortant de la nuit de la barbarie et de la destruction du moyen âge. *Mémoires d'Outre-Tombe.*

De Gaulle fait à plusieurs reprises le constat des dégâts subis par la France, lors de son parcours.

Le cœur serré à la vue des décombres, je parcourus la ville massacrée.(p.25)

Une semaine plus tard, j'étais en Normandie, province qui battait le record de la dévastation. Les ruines y semblaient d'autant plus lamentables qu'il s'agissait d'une région plein de richesses anciennes et récentes. P.28 MG

> Les deux auteurs se situent donc à une période charnière, où la France doit se reconstruire. L'une des convergences de leur biographie réside donc dans ce traumatisme subi par la nation.

03/09/2013

C/ Une admiration sans faille

DG fera des *Mémoires d'Outre-tombe* son livre de chevet, qu'il lira et relira incessamment dès 1946. Cette « lecture passionnante », cette « œuvre prodigieuse » l'accompagne pdt les 25 dernières années de sa vie et pdt rédaction des M.

« Pour De Gaulle, Chateaubriand avait tout prévu, y compris les bolchéviques, et il restait songeur devant l'actualité de ses propos: « qui l'égalera aujourd'hui? », disait-il; notation qui montre l'intérêt passionné que le Général lui portait: « Son œuvre est prodigieuse, de plus c'est un désespéré ». Il reste donc le grand modèle littéraire et parfois aussi politique. » A. Larcan, *Les Passions Littéraires du Général De Gaulle*, dec 2003.

« Si rudes que fussent les réalités, peut-être pourrais-je les maîtriser, puisqu'il m'était possible, suivant le mot de Chateaubriand, d' « y mener les Français par les songes. » (M.G., I, p.151)

« La liberté civile n'est qu'un songe, un sentiment factice que nous n'avons point, qui n'habite point dans notre sein. » (Chateaubriand, *Essai sur les Révolutions*, 1797)

- « Et puis je me sens comme lui: essentiellement, voyez-vous Chateaubriand est un désespéré...mais (...) jusque dans son désespoir, il fait face. Jusque dans ce désespoir, il se redresse de toute sa taille. » Entretiens avec le Général de Gaulle.

La « gémellité » des âmes se double d'un même héritage intellectuel :

Le 18 juin 1815, vers midi, je sortis de Gand par la porte de Bruxelles; j'allais seul achever ma promenade sur la grande route. J'avais emporté **les Commentaires de César** et je cheminai lentement, plongé dans ma lecture

*Mémoires d'Outre-Tombe*, Tome II, Livre IV.

D / Quelques aspects de l'écriture mémorielle chez Chateaubriand et De Gaulle.1/ La narration factuelle (empreinte d'une tonalité épique)- récits de batailles

Les Français emportèrent d'abord, **à l'aile gauche** de l'ennemi, les hauteurs qui dominent le château d'Hougoumont jusqu'aux fermes de la Haye-Sainte et de Papelotte; **à l'aile droite**, ils attaquèrent le village de Mont-Saint-Jean; la ferme de la Haye-Sainte est enlevée au centre par le prince Jérôme. Mais la réserve prussienne paraît vers Saint-Lambert à six heures du soir: une nouvelle et furieuse attaque est donnée au village de la Haye-Sainte; Blücher survient avec des troupes fraîches et isole du reste de nos troupes déjà rompues les carrés de la garde impériale. Autour de cette phalange immortelle, le débordement des fuyards entraîne tout parmi des flots de poussière, de fumée ardente et de mitraille, dans des ténèbres sillonnées de fusées à la congrève, au milieu des rugissements de trois cents pièces d'artillerie et du galop précipité de vingt-cinq mille chevaux: c'était comme le sommaire de toutes les batailles de l'Empire. Deux fois les Français ont crié: Victoire! deux fois leurs cris sont étouffés sous la pression des colonnes ennemies. Le feu de nos lignes s'éteint; les cartouches sont épuisées; quelques grenadiers blessés, au milieu de **trente mille morts, de cent mille boulets sanglants**, refroidis et conglobés à leurs pieds, restent debout appuyés sur leur mousquet, baïonnette brisée, canon sans charge. Non loin d'eux l'homme des batailles écoutait, l'œil fixe, le dernier coup de canon qu'il devait entendre de sa vie. Dans ces champs de carnage, son frère Jérôme combattait encore avec ses bataillons expirants accablés par le nombre, mais son courage ne peut ramener la victoire.

03/09/2013

*Mémoires d'Outre-Tombe*, Tome II, livre IV

- > cf MG p. 166 (Le 23 novembre, s'achève un des épisodes les plus brillants de notre histoire militaire...)

*Écrire l'histoire de son pays et de son temps, c'est repasser dans son esprit avec beaucoup de réflexion tout ce qu'on a vu, manié, ou su d'original, sans reproche, qui s'est passé **sur le théâtre du monde**, et les diverses machines, souvent les riens apparents, **qui ont mû les ressorts des événements** qui ont eu le plus de suite et qui en ont enfanté d'autres; c'est **se montrer à soi-même pied à pied le néant du monde**, de ses craintes, de ses désirs, de ses espérances, de ses disgrâces, de ses fortunes, de ses travaux; c'est se convaincre du rien de tout par la courte et rapide durée de toutes ces choses et de la vie des hommes; c'est se rappeler un vif souvenir que nul des heureux du monde ne l'a été, et que la félicité, ni même la tranquillité, ne peut se trouver ici-bas; c'est mettre en évidence que, s'il était possible que cette multitude de gens de qui on fait une nécessaire mention avait pu lire dans l'avenir le succès de leurs peines, de leurs sueurs, de leurs soins, de leurs intrigues, tous, à une douzaine près tout au plus, se seraient arrêtés tout court dès l'entrée de leur vie, et auraient abandonné leurs vues et leurs plus chères prétentions; et que de cette douzaine encore, leur mort, qui termine le bonheur qu'ils s'étaient proposé, n'a fait qu'augmenter leurs regrets par le redoublement de leurs attaches, et rend pour eux comme non venu tout ce à quoi ils étaient parvenus.*

## 2/ De l'analyse des faits et des personnes à la dimension didactique

( > maximes et leçons )

**Une grave leçon** est à tirer de la vie de Bonaparte. Deux actions, toutes deux mauvaises, ont commencé et amené sa chute: la mort du duc d'Enghien, la guerre d'Espagne. Il a beau passer dessus avec sa gloire, elles sont demeurées là pour le perdre. Il a péri par le côté même où il s'était cru fort, profond, invincible, lorsqu'il violait les lois de la morale en négligeant et dédaignant sa vraie force, c'est-à-dire ses qualités supérieures dans l'ordre et l'équité. Tant qu'il ne fit qu'attaquer l'anarchie et les étrangers ennemis de la France, il fut victorieux; il se trouva dépouillé de sa vigueur aussitôt qu'il entra dans les voies corrompues: le cheveu coupé par Dalila n'est autre chose que la perte de la vertu. **Tout crime porte en soi une incapacité radicale et un germe de malheur:** (p. 457) **pratiquons donc le bien pour être heureux, et soyons justes pour être habiles.** *Mémoires d'Outre-Tombe*

Cf "Portraits de Churchill p. 244-245

## 3/ Un guide pour la nation

Le gd h se donne en exemple, en se représentant dans le corps même de son texte ; il joue souvent le rôle de **guide de la nation...**

La nation discernait, d'instinct, que dans le trouble où elle était plongée elle serait à la merci de l'anarchie, puis de la dictature, si je ne me trouvais pas là **pour lui servir de guide et de centre de ralliement.** MG P.30

,... **partout présent** lorsqu'il s'agit de prendre des décisions importantes pour l'avenir du pays.

> Le vicomte a défendu ardemment **l'indépendance du pays** à partir du congrès de Vienne qui règle en Europe l'ère post-napoléonienne, déterminée par l'intérêt supérieur de la patrie pour l'un, de la nation, pour l'autre.

Dans chacune de mes trois carrières je m'étais proposé un but important : voyageur j'ai aspiré à la

03/09/2013

découverte du monde polaire; littérateur, j'ai essayé de rétablir le culte sur ses ruines; **homme d'Etat je me suis efforcé de donner aux peuples le système de la monarchie pondérée, de replacer la France à son rang en Europe, de lui rendre la force que les traités de Vienne lui avaient fait perdre**; j'ai du moins aidé à conquérir celle de nos libertés qui les vaut toutes, la liberté de la presse.

*Mémoires d'Outre-Tombe*

Cette nation, que depuis tant de siècles on voyait à la première place, qui hier s'était effondrée dans un désastre invraisemblable, mais pour qui certains de ses fils n'avaient pas cessé de combattre, qui aujourd'hui se déclarait souveraine et belligérante, dans quel état reparaisait-elle, quelle route allait-elle prendre, **à quel rang la reverrait-on ?**

M.G.p.57

Mais alors, le monde constaterait qu'il y avait corrélation entre l'absence de la France et le nouveau déchirement de l'Europe. Enfin, jugeant le moment venu de marquer que la **France n'admettait pas la façon dont elle était traitée**, je voulais saisir, pour le faire, cette exceptionnelle occasion.

M.G.p.101

Il me fallait donc constater que **l'idée que je me faisais du rang** et des droits de la France n'était guère partagée par beaucoup de ceux qui agissaient sur l'opinion.

MG p.112

> DG, exclu de tous les pourparlers internationaux; l'histoire du *Salut* consiste à montrer comment à force de volonté inflexible et d'ambition forte, il parvient à obtenir gain de cause et à faire retrouver à la F. l'« ordre » et le « rang » qu'elle a perdus.

- Pour l'un comme pour l'autre, l'homme politique doit demeurer **indépendant** (à l'image de son pays, la France) : > **l'indépendance** politique vaut aussi pour les individus; l'un et l'autre échappent aux catégories et aux partis: ils sont inclassables, et **refusent le dogmatisme**.

Comment garder l'**indépendance** si nous recourons aux autres ?

MG p.281

Suivant moi, il faut que l'Etat ait une tête, c'est-à-dire un chef, en qui la nation puisse voir, au-dessus des fluctuations, l'homme en charge de l'essentiel et le garant de ses destinées. (...) Ces conditions impliquent que le chef de l'Etat **ne provienne pas d'un parti (...)**. MG p. 287

#### **4/ Départ : se retirer avec grandeur.**

- Pour Chateaubriand, la position de **témoin privilégié** de son temps n'est pas exempte de **lutte** pour se faire entendre, parfois à **contre-courant** de son époque, courant le risque de la disgrâce ou du discrédit. Chateaubriand abandonne l'ambassade de Rome après l'assassinat du Duc d'Enghien:

Ceux qui m'avaient le plus applaudi s'éloignèrent; ma présence leur était un reproche: les gens prudents trouvent de l'imprudence dans **ceux qui cèdent à l'honneur**. Il y a des temps où **l'élévation de l'âme** est une véritable infirmité; personne ne la comprend; elle passe pour une espèce de borne d'esprit, pour un préjugé, une habitude inintelligente d'éducation, une lubie, un travers qui vous empêche de juger les choses; imbécillité honorable peut-être, dit-on, mais ilotisme stupide. Quelle capacité peut-on trouver à n'y voir goutte, à rester étranger à la marche du siècle, au mouvement des idées, à la transformation des mœurs, au progrès de la société? N'est-ce pas une méprise déplorable que d'attacher aux événements une importance qu'ils n'ont pas? Barricadé dans vos étroits principes, l'esprit aussi court que le jugement, vous êtes comme un homme logé sur le derrière d'une maison, (p. 405) n'ayant vue que sur une petite cour, ne se doutant ni de ce qui se passe dans la rue, ni du bruit qu'on entend au dehors. Voilà où vous

03/09/2013

réduit un peu d'indépendance, **objet de pitié que vous êtes pour la médiocrité**: quant aux grands esprits à l'orgueil affectueux et aux yeux sublimes, oculus sublimes, leur dédain miséricordieux vous pardonne, parce qu'ils savent que vous ne pouvez pas entendre. **Je me renfonçai donc humblement** dans ma carrière littéraire; pauvre Pindare destiné à chanter dans ma première olympique l'excellence de l'eau, laissant le vin aux heureux. *Mémoires d'Outre-Tombe Tome II.*

Avant d'accomplir les gestes décisifs, je jugeai bon de me recueillir. Antibes m'offrait le refuge d'Eden-Roc. Pour la première fois depuis plus de sept ans, je pris quelques jours de repos. Ainsi m'assurais-je moi-même et pourrais-je faire voir aux autres que mon départ ne serait pas l'effet d'une colère irréflectie ou d'une dépression causée par la fatigue. En méditant devant la mer, j'arrêtai la façon dont j'allais m'en aller: quitter la barre en silence, sans m'en prendre à personne, ni en public, ni en privé, sans accepter aucune sorte de fonction, de dignité ou de retraite, enfin sans rien annoncer de ce que je ferais ensuite. Plus que jamais, je devais me tenir **au-dessus des contingences**.  
*MG. P. 338.*

Ainsi, ces deux acteurs de l'Histoire doivent **se retirer du pouvoir « avec grandeur »**.

## 5/ Similitude des êtres

> Sentiment fort de **la solitude, dans l'action comme dans le retrait**.

➤ Sentiment fort de **la solitude, dans l'action comme dans le retrait**.

(...)Je me suis assis à la table des rois, pour retomber dans l'indigence. Je me suis mêlé de paix et de guerre; j'ai signé des traités et des protocoles; j'ai assisté à des sièges, des congrès et des conclaves, à la réédification et à la démolition des trônes; j'ai fait de l'histoire, et je la pouvais écrire: et **ma vie solitaire et silencieuse marchait au travers du tumulte et du bruit** avec les filles de mon imagination (...).  
« Je tâche de me retirer du monde avec ma propre estime ; dans la **solitude**, il faut prendre garde au choix que l'on fait de sa **compagne**. »  
*Mémoires d'Outre-Tombe.*

C'est ma demeure. Dans le tumulte des hommes et des événements, **la solitude** était ma tentation. Maintenant, elle est mon amie.  
MG p. 343

## 6/ Le lyrisme

Le style de DG, s'il est sobre et précis lorsqu'il s'agit d'évoquer les batailles, se fait plus lyrique et poétique lorsqu'il convient de peindre ses rapports à l'armée, au peuples ou a ses gds ennemis. C'est aux charnières des chapitres, à leur incipit et à leur desinit, que De Gaulle soigne le plus son style, atteignant le lyrisme d'un Chateaubriand.

- Des métaphores communes :

Je vois les reflets **d'une aurore dont je ne verrai pas se lever le soleil**.  
*Mémoires d'Outre-Tombe, IV, 10.*

03/09/2013

En Europe, en Afrique, en Asie, où la France avait subi un abaissement sans exemple, voici qu'un début étonnant de redressement et un extraordinaire concours de circonstances lui offrent l'occasion d'un rôle conforme à son génie. **Sont-ce les rayons d'une nouvelle aurore ou les derniers feux du couchant ?**  
p.276

- Le sentiment de la nature :

Cf Tome 1 des *Mémoires d'Outre-Tombe*

Après avoir marché à l'aventure, agitant mes mains, embrassant les vents qui m'échappaient ainsi que l'ombre, objet de mes poursuites, je m'appuyais contre (p. 158) le tronc d'un hêtre; je regardais les corbeaux que je faisais envoler d'un arbre pour se poser sur un autre, ou la lune se traînant sur la cime dépouillée de la futaie: j'aurais voulu habiter ce monde mort, qui réfléchissait la pâleur du sépulcre. Je ne sentais ni le froid, ni l'humidité de la nuit; l'haleine glaciale de l'aube ne m'aurait pas même tiré du fond de mes pensées, si à cette heure la cloche du village ne s'était fait entendre.

Cf MG p. 344 ( deux paragraphes, dont « A mesure que l'âge m'envahit, la nature me devient plus proche »).

## 7 / Visions du futur et discours prophétique

( Raconter le passé pour « voir » le futur).

« Quelle sera la société nouvelle ? Je l'ignore. Ses lois me sont inconnues ; je ne la comprends pas plus que les anciens ne comprenaient la société sans esclaves produite par le christianisme. Comment les fortunes se nivelleront-elles, comment le salaire se balancera-t-il avec le travail, comment la femme parviendra-t-elle à l'émancipation légale ? Je n'en sais rien. Jusqu'à présent la société a procédé par *agrégation* et par *famille* ; quel aspect offrira-t-elle lorsqu'elle ne sera plus qu'*individuelle*, ainsi qu'elle tend à le devenir ainsi qu'on la voit déjà se former aux États-Unis ? Vraisemblablement *l'espèce humaine* s'agrandira, mais il est à craindre que *l'homme* ne diminue, que quelques facultés éminentes du génie ne se perdent, que *l'imagination, la poésie, les arts*, ne meurent dans les trous d'une société-ruche où chaque individu ne sera plus qu'une abeille, une roue dans une machine, un atome dans la matière organisée. »

(*Mémoires d'outre-tombe*, « Dans les textes retranchés », *Avenir du monde*, Maintenon, septembre 1836)

➤ « Mais, si le présent se traîne dans les séquelles du malheur, l'avenir est à bâtir. Il y faut une politique. J'en ai une, dont je tâche qu'elle soit à la dimension du sujet. Renouveler les conditions sociales, afin que le travail reprenne et qu'échoue la subversion. [...] À mes yeux, il est clair que l'enjeu du conflit c'est non seulement le sort des nations et des États, mais aussi la condition humaine. [...] Comme tout le monde, je constate que, de nos jours, le machinisme domine l'univers. De là s'élève le grand débat du siècle : la classe ouvrière sera-t-elle victime ou bénéficiaire du progrès mécanique en cours ? [...] Je suis sûr que, sans des changements profonds et rapides dans ce domaine, il n'y aura pas d'ordre qui tienne. » (*M. G.*, III, pp. 115-116)

03/09/2013

• « On touchera sans doute à des stations pénibles ; le monde ne saurait changer de face (et il faut qu'il change) sans qu'il y ait douleur. Mais, encore un coup, ce ne seront points des révolutions à part ; ce sera la grande révolution allant à son terme. Les scènes de demain ne me regardent plus ; elles appellent d'autres peintres : à vous, messieurs. [...] Je vois les reflets d'une aurore dont je ne verrai pas se lever le soleil. »

(*Mémoires d'Outre-Tombe*, 4<sup>e</sup> partie, livre XII, 10)

➤ « De quelle lumière se dore le jour qui va finir ! Mais comme ils sont obscurs les lendemains de la France ! »  
(*M. G.*, III, p. 214)

➤ « Vieille France, accablée d'Histoire, meurtrie de guerres et de révolutions, allant et venant sans relâche de la grandeur au déclin, mais redressée, de siècle en siècle, par le génie du renouveau !

« Vieil homme, recru d'épreuves, détaché des entreprises, sentant venir le froid éternel, mais jamais las de guetter dans l'ombre la lueur de l'espérance ! » (*M. G.*, III, p. 345)

03/09/2013

• « Que d'espérances n'ont point été déçues en talents et en caractères ! Si vous en exceptez une trentaine d'hommes d'un mérite réel, quel troupeau de générations libertines, avortées, sans convictions, sans foi politique et religieuse, se précipitant sur l'argent et les places comme des pauvres sur une distribution gratuite : troupeau qui ne reconnaît point de berger, qui court de la plaine à la montagne et de la montagne à la plaine, dédaignant l'expérience des vieux pâtres durcis au vent et au soleil ! Nous ne sommes que des générations de passage, intermédiaires, obscures, vouées à l'oubli, formant la chaîne pour atteindre les mains qui cueilleront l'avenir.

« Respectant le malheur et me respectant moi-même ; respectant ce que j'ai servi, et ce que je continuerai de servir au prix du repos de mes vieux jours, je craindrais de prononcer vivant un mot qui pût blesser des infortunes ou même détruire des chimères. Mais quand je ne serai plus, mes sacrifices donneront à ma tombe le droit de dire la vérité. Mes devoirs seront changés ; l'intérêt de ma patrie l'emportera sur les engagements de l'honneur dont je serai délié. Aux Bourbons appartient ma vie, à mon pays appartient ma mort. Prophète, en quittant le monde, je trace mes prédictions sur mes heures tombantes ; feuilles séchées et légères que le souffle de l'éternité aura bientôt emportées.

« S'il était vrai que les hautes races des rois refusant de s'éclairer, s'approchassent du terme de leur puissance, ne

serait-il pas mieux dans leur intérêt historique, que par une fin digne de leur grandeur elles se retirassent dans la sainte nuit du passé avec les siècles ? Prolonger sa vie au-delà d'une éclatante illustration ne vaut rien ; le monde se lasse de vous et de votre bruit ; il vous en veut d'être toujours là pour l'entendre. Alexandre, César, Napoléon, ont disparu selon les règles de la gloire. Pour mourir beau, il faut mourir jeune. [...]

« Qu'il est triste de voir le vieux Louis XIV, étranger aux générations nouvelles, ne trouver plus auprès de lui, pour parler de son siècle, que le vieux duc de Villeroi ! [...]

« Hommes qui aimez la gloire, soignez votre tombeau ; couchez-vous-y bien ; tâchez d'y faire bonne figure, car vous y resterez. »

(Chateaubriand, *Mémoires d'outre-tombe*,  
« Dans les textes retranchés », *ibid.*)

» « Je vois la nuit couvrir le paysage. Ensuite, regardant les étoiles, je me pénètre de l'insignifiance des choses. » (*M. G.*, III, p. 344)

## VI / Vers une définition: hybridité des Mémoires

### A/ Un genre au carrefour des genres en prose.

Genre jamais codifié, incorporant les traits d'autres genres, les mémoires sont, ainsi que le dit Marc Fumaroli, « au carrefour des genres en prose ».

Les définitions des mémoires (« relations », « récits ») associent en effet au genre un seul mode d'énonciation littéraire: le **mode narratif**. Mais ce mode n'est pas exclusif: le récit de l'événement est précédé, suivi ou parasité par l'**exposé discursif des mobiles du narrateur- protagoniste**, par l'**analyse du contexte** et des **mobiles** des autres protagonistes, par le **dégagement des lois générales** qui régissent le gouvernement des affaires ou le comportement des hommes.

En raison même de la **dimension personnelle** des mémoires (récits faits par un « témoin oculaire » ou un homme ayant eu « part aux affaires », souvent à la première personne), la forme narrative intègre des éléments hétérogènes: **discours reconstitués ou rapportés, séquences analytiques et didactiques, maximes, portraits.**

03/09/2013

Souvent, le mémorialiste relate ses actes passés, glorieux ou marqués par l'échec, au moment où son action dans le monde est empêchée.

Les mémoires **mettent le monde à distance**, dans une vision déréalisante .

( Le cardinal de Retz raconte les luttes de la Fronde, dont il a été un acteur malchanceux, après avoir été contraint de renoncer à ses ambitions et à l'archevêché de Paris. C'est au lendemain de sa démission que Chateaubriand reprend l'écriture des Mémoires. )

### B / Mémoires et autobiographie

Autobiographie : « récit rétrospectif en prose que quelqu'un fait de sa propre existence lorsqu'il met l'accent principal sur sa vie individuelle, en particulier sur l'histoire de sa personnalité. »

Cf Grand Dictionnaire universel du XIXe siècle (tome I, 1866, article « autobiographie ») : « l'autobiographie entre assurément pour beaucoup dans la composition des mémoires; mais souvent, dans ces sortes d'ouvrages, la part faite aux événements contemporains, à l'histoire même, étant plus considérable que la place accordée à la personnalité de l'auteur, le titre de mémoires leur convient mieux que celui d'autobiographie. »

### C / Aujourd'hui : quelle mode ?

Le genre prospère avec constance depuis lors. Il attire les grands hommes d'état (par exemple Mémoires de Guerre de De Gaulle, 1954-59) , mais aussi des intellectuels ( *Mes Mémoires* de Lionel Groulx, 1970 au Québec), des journalistes, des artistes et des petites gens désireux de laisser trace de leur expérience ( les guides, manuels et cours du type « écrivez vos mémoires » se multiplient , comme se sont souvent multipliés les écrits correspondants, tels les mémoires d'ouvriers et de petits métiers, laissés aux générations à venir en témoignage , en enseignement ou en exemple).

« Force est de constater, à considérer l'ensemble des écrits à la première personne au xx<sup>e</sup> siècle, que les *réécits de vie mémorable* ou *majuscule* en constituent la majeure partie. »

« Aujourd'hui encore, les Français prennent la plume afin de se faire les témoins d'expériences de valeur historique, des maisons d'édition comme Plon, Laffont ou Fayard accordent à ce genre une place importante dans leur catalogue, et il est fréquent que la publication de Mémoires domine l'actualité, qu'il s'agisse d'un succès d'estime ou d'un succès de scandale. » (Jeannelle)

**Cependant, les Mémoires ne se sont pas vus légitimés en tant que genre à part entière, ni par l'Histoire, ni par la Littérature, au cours du XXe siècle.**

« Quelques décennies après avoir connu leur apogée durant la première moitié du xix<sup>e</sup> siècle, les Mémoires n'ont-ils pas été exclus des deux domaines d'exercice auxquels ils appartenaient jusqu'alors de plein droit, l'histoire et la littérature? » « Utilisés à l'occasion comme mines d'informations, mais souvent disqualifiés au profit de documents exempts de visée apologétique, les Mémoires ont ainsi perdu l'une de leurs principales sources de légitimité. De même ont-ils progressivement été écartés du domaine de la littérature: alors qu'ils occupaient jusque-là une place élevée dans le système des genres, les Mémoires ont peu à peu subi la rude concurrence de l'autobiographie, qui a mis bien du temps à s'imposer en France en tant que catégorie générique mais s'est, en revanche, rapidement développée en tant que modèle d'écriture au xx<sup>e</sup> siècle, au point de devenir l'archétype quasi exclusif de tout récit de soi, le quatrième genre, à côté du roman, de la poésie et du théâtre. Les Mémoires, autrefois très prisés, ont alors perdu leur prestige esthétique, victimes de l'évolutionnisme propre à la théorie des genres. » (Jeannelle)

03/09/2013

« Si l'autobiographie est le récit que «quelqu'un fait de sa propre existence, quand il met l'accent principal sur sa vie individuelle», selon la formule de Philippe Lejeune, les Mémoires, quant à eux, sont le *récit d'une vie dans sa condition historique*: un individu y témoigne de son parcours d'homme emporté dans le cours des événements, à la fois acteur et témoin, porteur d'une histoire qui donne sens au passé. L'autobiographie rend compte de ce qui distingue un sujet, c'est-à-dire d'une identité telle qu'elle s'est peu à peu construite dans un contexte familial et social donné; les Mémoires attestent une vie dans sa dimension publique et collective: trajectoire dont on reconstitue la cohérence générale (origines, formation, engagements, tournants), regard porté sur une période historique circonscrite (guerre, crise nationale, génération), peinture d'une action, politique, militante ou professionnelle, ayant conduit son auteur à se tenir au cœur des conflits d'une époque donnée. Les Vies majuscules constituent bien au xx<sup>e</sup> siècle un genre à part entière; elles représentent à la fois un modèle narratif où la mémoire peut prétendre exercer une ambition historiographique et un archétype littéraire qui connaît une évolution distincte de l'autobiographie, mais d'égale importance: celui des récits *égohistoriques*<sup>[5]</sup>.

«Vies majuscules» et «Vies mémorables» serviront de synonymes au terme «Mémoires».

### Leçon n°3 : La structure des Mémoires de guerre (Ordre et désordre).

Etudier la structure d'une œuvre repose sur un présupposé évident : cette œuvre fait l'objet d'une construction. Dans le cas du genre des *Mémoires*, rappeler ce présupposé n'est pas vain. On peut penser que les principes structurants seront en premier lieu l'Histoire, la chronologie, les événements dans leur déroulement. Cependant, ne perdons pas de vue que l'écriture rétrospective, aussi objective soit-elle, revêt forcément une part de reconstruction : ainsi que l'affirme P. Bourdieu au sujet de ce qu'il nomme l'« illusion biographique », « la vie est une histoire (...) », ce qu'elle constitue est un tout, un ensemble cohérent et orienté qui peut être appréhendé comme expression unitaire d'une « intention » subjective et objective, d'un projet ».

S'interroger sur la structure des *Mémoires de Guerre* consiste donc à se demander :

Si cette structure est fondée, de façon inhérente au genre, sur un découpage chronologique et historique, comment cette structure associe-t-elle Histoire et histoire d'un homme, DG ?

- Construire une narration mémorielle, c'est construire en même temps le destin du narrateur, donner un sens à son action.

#### I / Place du *Salut* dans les *Mémoires de Guerre*.

On ne peut s'intéresser à la structure du *Salut* sans prendre en compte le fait que ce tome est la partie d'un tout rigoureusement construit et réfléchi.

Ainsi, chacun des tomes est marqué en sa clôture par un événement-clé :

- Pour le tome 1, l'appel du 18 juin

La révélation héroïque du 18 juin est présentée comme la réponse du Général DG à la F :

« Un appel venu du fond de l'Histoire, ensuite l'instinct du pays, m'ont amené à prendre en compte le trésor en déshérence, à assumer la souveraineté française. C'est moi qui détiens la légitimité. » (MG, II, P. 375).

- Pour le tome 2, le défilé du 26 août sur l'« axe le plus illustre du monde » : rencontre fusionnelle entre les Français et DG, restaurateur de l'identité nationale.

Cf Texte compl. Leçon n°1

- Pour le tome 3, le départ du 20 janvier 46.

- Le départ constitue le dernier temps de l'épopée. Le refus de la compromission avec la politique des « partis » confirme l'exemplarité du héros, qui n'a pas agi par ambition personnelle et n'a jamais brigué le pouvoir. Le départ, condition de l'intégrité morale, préserve aussi l'avenir de l'homme providentiel.

Cf MG III, p. 342.

La composition d'ensemble épouse les trois étapes de l'épopée de la France Libre, en même temps qu'elle souligne l'affirmation héroïque de DG. Ainsi, l'écriture rétrospective autorise une rationalisation a posteriori et place la vie de son auteur sous le signe de la vocation.

Il est à ce titre intéressant de remarquer que le tome central (*L'Unité*) se clôt sur une phrase renvoyant aux deux autres volets de l'œuvre :

« Peu à peu, **l'appel** fut entendu. Lentement, durement, **l'unité** s'est faite. A présent, le peuple et le guide, s'aidant l'un l'autre, commencent l'étape du **salut**. »

Si les *Mémoires* s'attachent à présenter les événements dans leur nudité, ils l'inscrivent aussi dans un enchaînement logique et explicable.

DG applique aux événements une méthode inspirée de

03/09/2013

- Fustel de Coulanges ( « constater les faits, les analyser, les rapprocher, en marquer le lien » ) ,
- L'historien militaire Maillard («l'étude d'un fait de guerre dont on connaît le résultat en détaillant les causes, le développement et les effets et en en tirant des conclusions. »).

Ainsi DG propose une vision logique des faits en donnant l'explication selon une « chaîne causale » ( Larcen, « De Gaulle Historien », communication du 23 mai 2005, in *Travaux de l'Académie des Sciences morales et politiques*).

- Tous les procédés visant à montrer que les *Mémoires* « disent le vrai » sont mis en œuvre
- dates, lieux, chiffres : ce sont là des éléments structurels ( points d'ancrage et de repérage) récurrents dans les trois tomes.
- Autre élément fondamental : chacun des trois tomes s'achève par un recueil de documents et de cartes choisis par le général, « déposés (par ses soins) aux Archives nationales ou figurant au Journal Officiel » (MG III, p.349). Ces éléments témoignent de l'importance que DG attachait à la vérification des faits et plaident en faveur de l'objectivité du texte. La place de ces documents en fin d'ouvrages, évitant d'interrompre la relation continue des faits, permet en outre au Général de se démarquer de Churchill (dont l'ouvrage incorpore des documents en grand nombre).

La composition d'ensemble de l'œuvre est donc soigneusement concertée, et les caractéristiques structurelles de l'ensemble, ainsi que des Tomes I et II, se retrouvent dans le tome III, dans lequel on remarquera toutefois un chapitre de moins.

## **II / Structure du tome III**

### A / Analyse des titres des chapitres

Les titres ont une fonction plus informative qu'incitative. Ils peuvent être centrés sur :

- l'événementiel : La Libération, La Victoire, Le Départ.
- le thématique : Le Rang, L'Ordre, Discordances, Désunion.

Cette composition ne rompt pas l'ordre chronologique d'ensemble des faits : mais elle opère un découpage signifiant dans le temps historique, notamment dans les chapitres thématiques qui envisagent l'action de façon globale et procèdent à des regroupements d'événements. (\*\*\*) > L'événement peut être déplacé pour être interprété. (\*\*).

Chaque chapitre « événementiel » s'achève à un moment-pivot :

- La Libération > 7 novembre, première réunion de l'Assemblée consultative.
- La Victoire > 8 mai 1945
- Le Départ > 20 janvier 1946.

> \*\*\* (interpr)

L'organisation interne du tome III autorise plusieurs lectures. Ainsi, la signification des titres ne peut être comprise sans l'analyse de leur **disposition**.

### **B / Analyse de la disposition des titres des chapitres : une structure pyramidale, une composition « dramatique ».**

- 1) L'évolution des titres : de la reconquête au pouvoir

La succession des titres inscrit la trajectoire de l'existence de DG dans la structure de son œuvre.

Equilibre :

- phase d'ascension et de reconstruction de la F : 147 pages ( Libération, Rang, Ordre)

03/09/2013

- sommet trajectoire = Victoire (55p)
- déclin ( Disc. , Désunion, Départ ) : 127 pages
- reproduit itinéraire de la F meurtrie et envahie par ennemi allemand
- naissance du gd h DG, dt destin se confond ac celui de la F.

Ainsi , naissance = libération qui nécessite une éducation (rang, ordre) pour parvenir enfin à une réussite ( Victoire).

= itinéraire initiatique dont la fin n'est pas heureuse. Le sommet préfigure la chute.

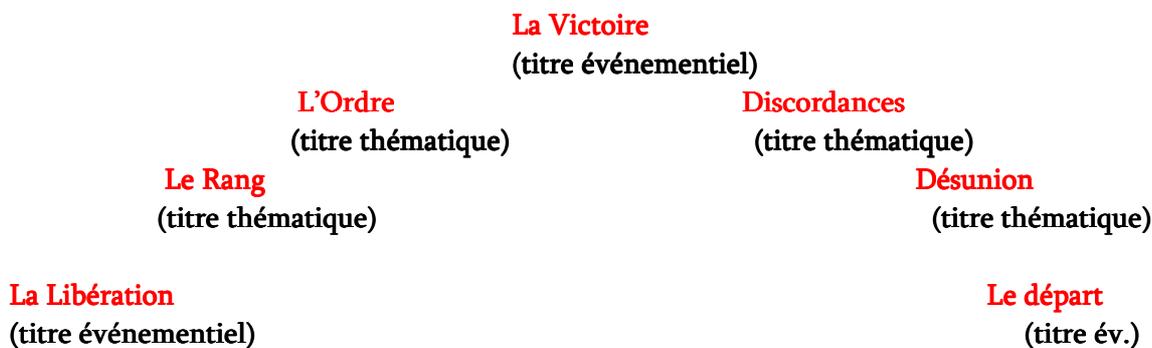
Mvt de déclin dessiné par les 3 derniers chapitres montre comment, par un effet symétrique, ce qui a été construit dans la phase d'apprentissage se trouve désormais déconstruit.

Rang > discordances

Ordre > désunion

Libération (entrée ds voie de la reconstruction et de l'indépendance) > sortie du champ de l'histoire ,  
Départ.

Structure équilibrée + structure en miroir de type pyramidal :



## 2) Le jeu sur le rythme narratif

Mais symétrie quelque peu infléchie en fin d'œuvre : DG montre par la répartition du propos **l'accélération tragique** qui préside aux lendemains de la victoire.

- dernière étape de la trajectoire dessinée par œuvre illustre double sens du mot « salut » :
  - délivrance du pays
  - révérence tirée par le général-pdt , quittant la scène une fois sa « mission » accomplie.

Cette révérence se fait de plus en plus **urgente**, comme en témoigne la répartition décroissante des pages, au fil des chapitres qui constituent la dernière étape, celle du déclin :

- Discordances : 62 pages
- Désunion : 45 pages
- Départ : 20 pages

= les chp se précipitent pour s'anéantir, comme DG qui quitte le pouvoir.

Accélération **tragique** met en relief une certaine **fatalité** contre laquelle l'h d'Etat ne peut lutter, celle du retour au régime des « partis » qu'il dénonce comme rétrograde et inefficace, fait de dissensions stériles et de guerres fratricides ne favorisant pas l'essor du pays qui doit se faire par l'union.

Trajet union > désunion : lien = DG, élément de cohésion du récit et de la F.

Succession des chp révèle **l'ombre édifiatrice** de DG qui construit son destin par l'oe litt en miroir de celui de la F.

- va même jusqu'à inscrire le titre des chp dans matière même de son propos, à des endroits stratégiques.

## **C / Le jeu des reprises structurantes**

03/09/2013

- La reprise du titre de l'œuvre

Le titre du volume apparaît dès premières pages :

« le crédit que m'ouvre la F, j'entends l'engager tout entier pour la conduire au **salut** » (p.10)

□ définition, d'emblée, d'une reconquête.

□ DG donne une assise à sa composition d'ensemble par un jeu subtil de reprises et de variations autour des titres des chp.

Les deux premiers chapitres sont encadrés par la reprise du titre au sein du texte :

- le chp 1 s'ouvre sur reprise explicite du titre (p. 7) et se clôt de la même manière (p.54)

- « Le rang » : cf p. 57 + 112

Ce système d'encadrement ne vaut que pour les 2 premiers chapitres. Cela lui permet de réaffirmer, au début et à la fin, que le propos ne perd pas le fil qu'il entend suivre.

Dans l'Ordre : le mot-clé du chapitre devient plus insistant.

Il est présent 7 fois ( 113, 131, 143, 150, 156, 157). On trouve même une phrase qui suit l'ordre des chp : « c'en serait fait décidément **du rang, de l'ordre**, de l'avenir de la F. » □ « rang » et « ordre » = éléments nécessaires à la « **victoire** ».

Les effets d'annonce d'un chapitre à l'autre :

□ mention du mot « victoire » à la fin du chap précédent ( 157)

□ chap « départ » annoncé par résolution de DG au chp préc. (324)

Un jeu de reprises qui va en se délitant :

□ p.213 : annonce de la victoire à la radio par DG lui-même, mais fait retentir le titre du chap tardivement .

□ de même , pour « Discordances » : s'ouvre sur le mot sans se clore .

□ peu à peu, le syst des reprises s'effrite et devient allusif, comme si le départ de DG s'accompagnait d'un délitement structurel.

□ « Désunion » : allusion au pays « déchiré » (283) , « cris péremptaires et contradictoires » de l'Assemblée.

□ Le « départ » n'est annoncé qu'indirectement, par la volonté de « partir en homme moralement intact » (325) ou plus directement par le souci du pdt de « régler son propre départ » (333), affirmant « mon départ se trouvait formellement décidé dans mon esprit » (334).

□ Effets de reprise marquent l'esprit du lecteur qui suit pas à pas l'avancée d'un itinéraire balisé.

Mais DG va plus loin : à l'orée des chp se dvpent une certaine grandeur de vue, un lyrisme et une poésie qui leur confèrent la dimension de petits poèmes en prose clos sur eux-mêmes.

**D / L'encadrement des chapitres**

La rigueur de la composition, le jeu des ouvertures et des clôtures de chapitres peuvent être mis en perspective avec les règles de la rhétorique, dont il convient de rappeler certaines définitions :

« **La disposition** est une des grandes parties de la rhétorique. Elle consiste en l'organisation du discours, c'est-à-dire savoir en quel lieu on doit dire ce qu'on a à dire ; c'est aussi l'arrangement de tout ce qui entre dans le discours, selon l'ordre le plus parfait ; ou encore une utile distribution des choses ou des parties, assignant à chacune la place et le rang qu'elle doit avoir. La disposition embrasse la division et s'appuie sur des propositions. Il importe de noter que la disposition ne se réduit pas à l'observation de la suite des cinq grandes parties du discours (spécialement judiciaire) : exorde, narration, confirmation,

03/09/2013

réfutation, péroraison. Elle gouverne l'ordre des différentes propositions, des thèmes traités, des indications anecdotiques narrées, des arguments déployés, du recours à tel ou tel lieu, même lors de l'action sur les sentiments de l'auditoire, notamment dans l'exorde et dans la péroraison, et enfin pour l'insertion de l'éventuelle digression. Il faut donc admettre que l'ordre est variable selon la cause, et qu'il est toujours nécessaire d'adapter le progrès de son discours en fonction de la situation concrète, ne serait-ce, par exemple, que pour le choix de mettre d'abord ou ensuite ses arguments les plus forts ou les plus faibles. [Quintilien](#) conseillait, à titre pratique, sa méthode personnelle, en tant que praticien et non en tant que théoricien : se mettre par esprit à la place de l'adversaire pour mieux juger de la stratégie des présentations. »<sup>a</sup>

La disposition (ou *dispositio* ou *taxis*) est la mise en ordre des moyens de persuasion, l'agencement et la répartition des arguments, dont résultera l'organisation interne, la composition générale et le plan du discours. Celui-ci est organisé selon les lois de la logique, de la psychologie et de la sociologie. L'organisation du discours, ainsi que la manière de le construire et de mettre en évidence certains points, sont dilués aujourd'hui dans les techniques de composition et de [dissertation](#). Traditionnellement, la disposition se décompose en quatre parties : l'exorde, la narration, la confirmation, la péroraison.

« **Un exorde** est l'une des parties obligatoires du discours : c'est la première. C'est dans le genre judiciaire qu'on en voit le plus purement les enjeux. Il a pour but de rendre les juges bien intentionnés, attentifs et dociles, à l'égard de l'orateur. »<sup>a</sup>

La fonction de l'exorde est essentiellement phatique : l'exorde comprend un exposé bref et clair de la question que l'on va traiter ou de la thèse que l'on va prouver. L'orateur pourra faire précéder l'exorde d'une présentation de soi. C'est la phase d'ouverture du discours.

« **La narration** est l'une des parties obligées du discours, notamment dans le genre judiciaire. Elle fait l'objet de nombreuses prescriptions dans les traités, aussi diverses qu'en sont les pratiques concrètes. On propose parfois qu'il n'y en ait pas : c'est possible pour les causes très simples, où l'on peut se contenter d'une proposition ; c'est d'ailleurs une vraie question pour les cas où les juges sont déjà au courant : alors, on a toujours intérêt à en faire une malgré tout, ne serait-ce que relativement courte, et fortement sélective par rapport à son propre intérêt. [...] Elle est communément mise après l'exorde ; mais il peut arriver que, pour des raisons de stratégie de variété et de division dans la disposition, on la place plus loin. »<sup>a</sup>

La narration est l'exposé des faits concernant le sujet à traiter. Cet exposé doit paraître objectif : le *logos* y prend le pas sur la *pathos* et l'*ethos*. La narration nécessite la clarté, la brièveté, et la crédibilité.

**La péroraison** est l'une des cinq parties canoniques du discours : c'en est le couronnement. C'est dire l'importance de ce moment ultime, qui est le dernier feu de l'orateur, et doit de ce fait produire l'impression décisive pour emporter la conviction des auditeurs. »<sup>a</sup>

La péroraison met fin au discours. Elle peut être longue et se diviser en parties : l'amplification où l'on insiste sur la gravité, la passion pour susciter passion ou indignation, la récapitulation où l'on résume l'argumentation. Pour [Cicéron](#), dans *De inventione*, la péroraison peut être un résumé (*enumeratio*), un mystère (*enigmatio*) ou un appel à la pitié (*conquestio*).

*Dictionnaire de rhétorique* de G. Molinié (Le Livre de Poche).

<u>Ouvertures des chapitres (exordes)</u>	<u>Clôtures des chapitres (péroraisons)</u>
<p><b><u>I / LA LIBERATION</u></b></p> <p>Le rythme de <b>la libération</b> est d'une extrême rapidité. Six semaines après qu'Alliés et Français ont réussi la percée d'Avranches et débarqué dans le Midi, ils atteignent Anvers, débouchent en Lorraine, pénètrent dans les Vosges. Fin Septembre, sauf l'Alsace et ses avancées, ainsi que les cols des Alpes et les réduits de la côte atlantique, le territoire tout entier est purgé d'invasisseurs. L'armée allemande, brisée par la force mécanique des alliés, assaillie en détail par la résistance française, se voit chassée de notre sol en moins de temps qu'elle n'avait mis, naguère, à s'en emparer. Elle ne se rétablira que sur la frontière du Reich, là où l'insurrection ne paralyse plus ses arrières. <b>La marée, en se retirant, découvre donc soudain, d'un bout à l'autre, le corps bouleversé de la France.</b></p>	<p>“Surtout, la France <b>reprend conscience d'elle-même et regarde vers l'avenir. L'avenir ?</b> Il va se préparer à travers les épreuves qui nous séparent de la <b>victoire</b>, et plus tard du renouveau. Tant que dure la guerre, j'en réponds. Mais ensuite, l'essentiel dépendra de ceux-là mêmes qui sont, aujourd'hui, assemblés autour de moi dans cette salle du Luxembourg. Car, <b>demain</b>, le peuple fera d'eux des mandataires élus et légaux. Qu'ils restent unis pour le redressement, comme ils le sont encore pour le combat, tous les espoirs resteront permis. Qu'ils me quittent et se divisent pour s'arracher les uns aux autres les apparences du pouvoir, le déclin reprendra son cours. Mais nous ne sommes qu'au présent. La France en guerre se retrouve <b>chez elle</b>. Il s'agit, maintenant, qu'elle reparaisse <b>au dehors</b>.” (p.54-55)</p>
<p><i>Accroche rapide et efficace reprenant et illustrant le titre du chapitre au moyen d'un discours factuel. Clôture fondée sur une métaphore introduisant la personnification de la France.</i></p>	<p><i>Reprise de la personnification ( non plus physique, mais morale en première phrase, puis mêlant les deux aspects dans la dernière phrase). Transition vers la suite : utilisation du futur, jeu sur les adverbes temporels. Mise en garde et annonce d'un objectif qui sera détaillé dans le chapitre suivant. Noter l'utilisation du présent (de narration ? d'énonciation ?)</i></p>
<p><b><u>II / LE RANG</u></b></p> <p>“Vers la France <b>libérée</b>, tous les Etats portaient leurs regards. Cette nation, que <b>depuis tant de siècles</b> on voyait à la première place, qui <b>hier</b> s'était effondrée dans un désastre invraisemblable, mais pour qui certains de ses fils n'avaient pas cessé de combattre, qui <b>aujourd'hui</b> se déclarait souveraine et belligérante, dans quel état reparaisait-elle, quelle route allait-elle prendre, <u>à quel rang la reverrait-on ?</u> [...] Or on devait convenir qu'elle tournait bien. Point de guerre civile, de soulèvement social, de désordre</p>	<p>“Au reste, et en dépit des précautions de forme, toutes ces catégories commençaient à s'écarter de moi, à mesure qu'elles voyaient se dessiner au loin le retour aux jeux savoureux des illusions et du dénigrement. Il le fallait donc constater que l'idée que je me faisais <b>du rang</b> et des droits de la France n'était guère partagée par beaucoup de ceux qui agissaient sur l'opinion. Pour soutenir ma politique, celle de l'ambition nationale, je devais de moins en moins compter sur les voix, les plumes, les influences. J'avoue avoir ressenti profondément ce début de dissentiment qui, demain,</p>

<p>militaire, de déroute économique, d'anarchie gouvernementale. Au contraire ! Un pays retrouvant l'équilibre, malgré sa misère, empressé à se reconstruire, développant son effort de guerre, sous la conduite d'un <u>gouvernement incontesté</u>, voilà, en dépit des ombres, le spectacle que <b>nous</b> offrons aux autres." (p.57-58)</p>	<p>à mesure des peines, compromettrait mon effort. Mais ce qui était acquis l'était bien. <b>Au-dehors</b> aucune opposition, <b>au-dedans</b> aucune discordance, ne pourraient, dorénavant, empêcher que la France reprît <b>son rang</b> [...]" (p.112)</p>
<p><i>Retour à un propos au passé ; mise en place de la perspective européenne et internationale : « tous les états », « les autres » . Rappel d'un bilan intérieur positif (lien avec chap 1).</i></p>	<p><i>Réponse à l'interrogation posée en exorde : objectif atteint.</i></p>
<p><b>III/ L'ORDRE</b>      “ S'il n'est de style, suivant Buffon, que par <b>l'ordre</b> et le mouvement, c'est aussi vrai de la politique. Le vent du <b>changement</b> souffle en rafales sur la France libérée. Mais la <b>règle</b> doit s'y imposer, sous peine que rien ne vaille rien. [...] La joie de la libération a pu momentanément dissimuler aux Français le véritable état des choses. A présent, les réalités n'en paraissent que plus amères. <b>Pour moi, quand je regarde au loin</b>, j'aperçois bien l'azur du ciel. <b>Mais de près</b>, voyant bouillir d'affreux éléments de trouble dans le creuset des affaires publiques, je me fais l'effet de Macbeth devant la marmite des sorcières” (p.113)</p>	<p>“[...] Mais qu'elle est grave la question muette que je lis sur certains visages ! “De Gaulle ! Cette grandeur, dont grâce à vous nous sentons le souffle, résistera-t-elle demain au flot montant de la facilité !” Au coeur de la multitude, je me sens pénétré de sa joie et de ses soucis. Combien suis-je près surtout de ceux qui, fêtant <b>le salut</b> de la patrie mais constatant le réveil de ses démons intérieurs, ressentent à son sujet l'inquiétude lucide de l'amour !” (p.158)</p>
<p><b>Changement de perspective : volonté de considérer tous les angles du pb que pose la reconstruction. Lucidité de DG.</b></p>	<p><i>Communion DG / peuple. Mise en scène de soi. Image du guide.</i></p>
<p><b>IV/ LA VICTOIRE</b>      Après les grandes batailles du printemps et de l'été, le front d'Occident s'était fixé près de la frontière du Reich. C'était, de part et d'autre , pour préparer les coups décisifs. Compte tenu de la vaste offensive que les Russes entameraient bientôt, les alliés de l'Ouest se regroupaient, à la mi-automne, en vue d'en finir dans le courant de l'hiver(...) Quant à la France, les chocs prochains <b>allaient lui offrir l'occasion de gagner sa part de victoire et de rendre du lustre à ses armes</b>. Aussi <b>mes intentions</b> étaient-elles nettement fixées. <b>J'entendais</b> que nos forces fussent engagées</p>	<p>“La mission qui me fut inspirée par la détresse de la patrie se trouve, <b>maintenant, accomplie</b>. Par une incroyable fortune, il m'a été donné de conduire la France <b>jusqu'au terme d'un combat</b> où elle risquait tout. La <b>voici vivante, respectée</b>, recouvrant ses terres et son <b>rang</b>, appelée, aux côtés des plus grands, à régler le sort du monde. De quelle lumière se dore le jour qui va finir ! Mais comme ils sont obscurs les lendemains de la France ! Et voici que, déjà, tout s'abaisse et se relâche. Cette flamme d'ambition nationale, ranimée sous la cendre au souffle de la tempête,</p>

<p>à fond avec celles de la coalition. <b>J'espérais que</b> leur gloire nouvelle ferait renaître dans le pays la fierté dont il avait besoin. <b>Je voulais que</b> leur action assurât, sur le terrain, certains résultats précis qui intéressaient directement la France" (p.159)</p>	<p>comment la maintenir ardente quand le vent sera tombé ?" (p.214)</p>
<p><b>Changement de perspective : guerre. Mise en place du contexte militaire (situation initiale) + intentions de DG.</b>  <b>NB : au sein du chapitre, narration par séries réitératives.</b></p>	<p><i>Bilan positif. Elan lyrique (personnification de la F) + expression de l'inquiétude. Ouverture sur l'avenir. Mission implicitement attribuée à DG par le narrateur : maintenir la « flamme ». (= guide)</i></p>
<p><b><u>V/ DISCORDANCES</u></b>    "A peine s'éteint l'écho du canon que <b>le monde change de figure</b>. Les forces et les ardeurs des peuples, mobilisées pour la guerre, perdent <b>soudain</b> leur point d'application. Par contre, on voit l'ambition des Etats apparaître en pleine lumière. Entre coalisés s'effacent les égards et les ménagements qu'on s'accordait, tant bien que mal, face à l'ennemi. C'était, hier, le temps des combats. <b>Voici l'heure des règlements</b>. Ce moment de vérité met en lumière l'état <u>de faiblesse</u> où la France est encore plongée par rapport aux buts qu'elle poursuit et aux calculs intéressés des autres. Ceux-ci vont, tout naturellement, tirer parti de la situation pour essayer de nous contraindre à propos de <b>litiges</b> en suspens, ou bien de nous reléguer à une <u>place secondaire</u> dans le concert qui bâtira la paix. <b>Mais je veux</b> m'efforcer de ne pas les laisser faire" (p.215)</p>	<p>"En Europe, en Afrique, en Asie, où la France avait subi un abaissement sans exemple, <b>voici qu'un début étonnant de redressement et un extraordinaire concours de circonstances lui offrent l'occasion d'un rôle conforme à son génie. Sont-ce les rayons d'une nouvelle aurore ou les derniers feux du couchant ?</b> La volonté des Français en décidera [...] <b>Quant à moi</b>, qui ne connais que trop mes limites et mon infirmité et qui sais bien qu'aucun homme ne peut se substituer à un peuple, comme je voudrais faire entrer dans les âmes la conviction qui m'anime ! <u>Les buts que je proclame</u> sont difficiles, mais dignes de nous. <u>La route que je montre est rude</u>, mais s'élève vers les sommets. Ayant lancé mes appels, je prête l'oreille aux échos. La rumeur de la multitude demeure chaleureuse, mais confuse. Peut-être les voix qui se font entendre sur le forum, à la tribune des assemblées, aux facultés et aux académies, du haut de la chaire des églises, vont-elles soutenir la mienne ? En ce cas, nul doute que le peuple se conforme à l'élan de ses élites. J'écoute ! C'est pour recueillir les réticences de leur circonspection. Mais quels sont <b>ces cris, péremptoires et contradictoires</b>, qui s'élèvent bruyamment au-dessus de la nation ? Hélas ! Rien autre chose que <b>les clameurs</b> des partisans" (p.276-277)</p>
<p><b>Nouvelle épreuve annoncée : les dissensions entre les « grands » et la France. Mise en valeur de la force de la volonté de DG (faiblesse de la F) contre des obstacles.</b></p>	<p><i>Bilan positif. DG comme guide. Cependant, indices d'un désaccord croissant qui annonce le chap suivant.</i></p>
<p><b><u>VI/ DÉSUNION</u></b>    "La route de la grandeur est libre. Mais la France, pour s'y engager, dans quel état a-t-elle été mise ! Tandis que les dépêches venues de tous les</p>	<p>"Il me fallait reconnaître qu'à ce point de mon parcours les appuis que m'offrait la nation devenaient <b>rares et incertains. Voici que s'effaçaient</b> les</p>

<p>points du globe, les entretiens avec les hommes d'Etat, les ovations des foules étrangères, me font entendre <b>l'appel de l'univers</b>, en même temps les chiffres, les courbes, les statistiques, qui passent sous mes yeux [...] me donnent la mesure de notre <b>affaiblissement</b>. Nul, <u>au dehors</u>, ne nous conteste plus l'un des tout premiers rôles du monde. Mais <u>au-dedans</u>, l'état de la France s'exprime en un <b>bilan de ruines</b>" (p.279)</p>	<p>forces élémentaires qu'elle m'avait naguère procurées pour le combat [...] Si l'horizon lointain restait chargé <b>de nuages</b>, on n'y discernait pas de menaces immédiates. La France avait recouvré <b>son intégrité, son rang, son équilibre, ses prolongements outre-mer</b>. Il y avait là de quoi nourrir, pour quelque temps, les jeux des partisans, leur désir de disposer de l'Etat, leur opinion que "l'homme des tempêtes" avait, maintenant, joué son rôle et qu'il devait laisser la place. <b>Pour moi</b>, ayant fait le compte de mes possibilités, <b>j'avais fixé ma conduite</b>. Il me revenait d'être et de demeurer <b>le champion</b> d'une République ordonnée et vigoureuse et <b>l'adversaire</b> de la confusion qui avait mené la France au gouffre et risquerait, demain, de l'y rejeter. Quant au pouvoir, <b>je saurais, en tout cas, quitter les choses avant qu'elles ne me quittent</b>" (p.323-324)</p>
<p>Resserrement mortifère : ouverture fondée sur une antithèse où le « bilan de ruines » semble l'emporter.</p>	<p><i>Bilan positif pour la France, mitigé pour DG. Affirmation de l'intégrité de ses objectifs et de son dévouement au pays. Annonce du « départ ».</i></p>
<p><u>VII/ DÉPART</u>  "Voici novembre. Depuis deux mois, la guerre est <b>finie</b>, les ressorts <b>fléchissent</b>, les grandes actions <b>n'ont plus cours</b>. Tout annonce que le régime d'antan va reparaître, moins adapté que jamais aux nécessités nationales. Si je garde la direction, ce ne peut être qu'à titre <b>transitoire</b>. Mais à la France et aux Français, je dois encore quelque chose : <b>partir en homme moralement intact</b>" (p.325)</p>	<p>"Vieille France, accablée d'Histoire, meurtrie de guerres et de révolutions, allant et venant sans relâche de la grandeur au déclin, mais redressée, de siècle en siècle, par le génie du renouveau ! Vieil homme, recru d'épreuves, détaché des entreprises, sentant venir le froid éternel, mais jamais las de guetter dans l'ombre la lueur de l'espérance !" (p.345)</p>
<p>Un exorde affirmant l'imminence d'un achèvement, autant au point de vue historique, qu'en ce qui concerne le parcours de DG.</p>	<p><i>Mise en scène de soi. France // DG. Isolement (supériorité ?), achèvement et ouverture sur l'avenir. Registre lyrique.</i></p>

## Interprétation sommaire du tableau :

DG écrivain soigne ses entrées en matière comme ses sorties.

Intérêt politique et litt : préserver une certaine grandeur et solennité du propos.

### **1) L'art de l'accroche :**

première phrase = amorce d'une poétique spectaculaire.

Cette manière de poser d'emblée le sujet par une phrase brève montre la détermination de DG par un style percutant.

Toutefois, cette entame dynamique du chap est détournée dans « l'ordre » et « la victoire » au profit de la force de décision qui oriente le propos vers la « frontière du Reich » (159) ou une transformation de la configuration géopolitique (« le monde change de figure » p.215).

Changements brutaux de perspective obligent lecteur à s'adapter.

- souci de considérer tous les angles du pb que pose la F en reconstruction.
- Dessiner un resserrement mortifère.

**2) Fins de chap insistent sur mise en sc du pers de DG** de manière solennelle comme **guide** du peuple adoptant **vision panoramique** et affirmant souci de **transition** avec ce qui va suivre.

Conclusion chp = svt **bilan** solennellement présenté en qq mots.

- « voici, en effet, le terme de l'oppression de la F. » (54)
- « la F avait recouvré son intégrité » (323)

En // , narrateur marque les changements qui s'opèrent au fil de l'évolution du pers de DG :

- splendide isolement ( dénombre acquis de la F et constate que l'on ne partage pas son idée du pays), fin du « Rang ».
- logique euphorique du bain de foule presque mystique

□ fin du chp est souvent le lieu **d'envisager le suite à donner au destin national.**

- Bilan effectué après reprise de Paris, en fin de 1<sup>er</sup> chp, témoigne d'un souci de transition « Mais nous ne sommes qu'au présent.... Il s'agit, maintenant,... » (55). L'annonce de l'étape suivante s'accompagne d'une perspective temporelle. DG se met alors en sc de manière spectaculaire, dans une posture souvent supérieure à la foule.

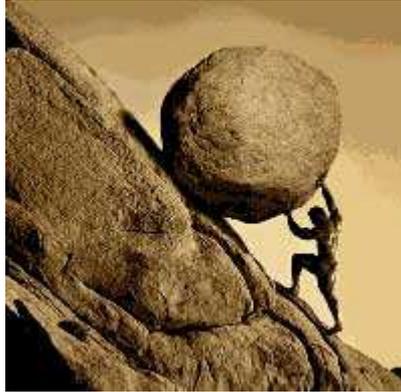
DG se constitue comme une figure omnisciente et omnipotente, dégagée des contingences, portant sur la F **un regard qui dépasse les foules et la multitude :**

- tribune de l'Assemblée (domine débats des parlementaires) p.54
- au sein du peuple après une cérémonie et un discours (158)
- annonçant victoire à la radio (214)
- déclare avec emphase à la clôture du chap Discordances : « J'écoute ! » , annonçant les tumultes des prochains chp par « les clameurs des partisans » et « la rumeur de la multitude » (277).

**Clausule dernier chp. :** chef d'oe de mise en sc de soi de l'écrivain :

- s'installe ds sa demeure (343)
- s'efface ds retrait solennel en laissant place au défilé des saisons (344-345) qui scandent l'éternel retour sur un registre lyrique et poétique, et anticipe le sien propre par la promesse d'un renouveau. Le // entre « vieille Terre », « vieille F », et « vieil homme » dessine gradation descendante du cosmos à DG, terminant l'oe litt sur « lueur d'espérance » et ton de la confiance poétique.

La réitération des structures au sein des chapitres du Salut a amené certains critiques à voir en DG



une image de Sisyphe : Sisyphe reçut un châtement exemplaire. Les Juges des Enfers lui montrèrent un énorme rocher, de la même taille que celui en lequel Zeus s'était changé lorsqu'il fuyait Asopos, et lui donnèrent l'ordre de le rouler en lui faisant remonter la pente jusqu'au sommet d'une colline et de le rejeter de l'autre côté pour qu'il retombe. Il n'a encore jamais réussi. Aussitôt qu'il est près d'atteindre le haut de la colline, il est rejeté en arrière sous le poids de l'énorme rocher, qui retombe tout en bas, et là, Sisyphe le reprend péniblement et doit tout recommencer.

En effet, chaque ouverture de chapitre est l'occasion d'énoncer une tâche sans cesse recommencée, dans un domaine nouveau.

#### E / De Gaulle en Sisyphe : l'exemple du chapitre IV

Cette structure itérative se retrouve également , au sein même des chapitres, entre exorde et péroration. L'assimilation à Sisyphe acquiert alors tout son sens.

## Structure narrative et rhétorique

### 1/ ANALYSE PRELIMINAIRE

### 2. NARRATION PAR SERIES REITERATIVES (LES TRAVAUX D'HERCULE OU LE SUPPLICE DE SISYPHE)

I/ La première bataille : la bataille d'Alsace

II/ La bataille du Rhin (redoublement rapide de la structure narrative du I)/184-190

III/ Les autres terrains d'opérations (structure en diptyque : victoire/échec au milieu du chapitre)

IV/ La campagne d'Allemagne (encore une duplication de la structure narrative des parties I et II) 201

V/ La chute de l'Axe

### 3. PERORAISON (UN DECHAINEMENT DE RHETORIQUE) 213

# Structure narrative et rhétorique du chapitre IV

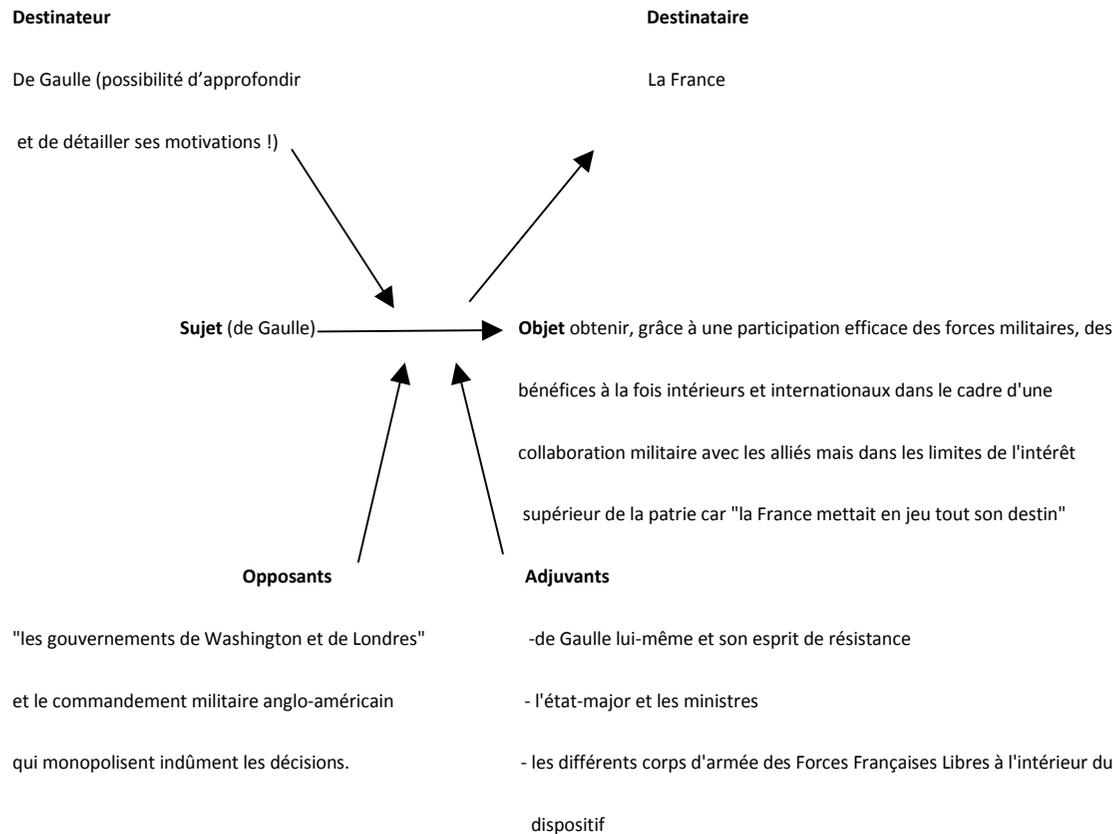
## 1/ ANALYSE PRELIMINAIRE

Dans un premier temps, DG expose, en introduction, le contexte militaire européen : il expose ainsi la situation initiale de son récit. **P.157**

Contexte militaire européen : la bataille décisive contre l'Axe se prépare et va donner à la France "l'occasion de gagner sa part de victoire et de rendre du lustre à ses armes" [allégorie classique + métaphore guerrière].

Il analyse ensuite l'état de la situation pour la France. Cette analyse peut-être envisagée d'après le schéma actantiel.

**P.157-164**



### Charles de Gaulle - Chapitre IV - La Victoire

#### 1/ ANALYSE PRELIMINAIRE

#### 2. NARRATION PAR SERIES REITERATIVES (LES TRAVAUX D'HERCULE OU LE SUPPLICE DE SISYPHE)

I/ La première bataille : la bataille d'Alsace

II/ La bataille du Rhin (redoublement rapide de la structure narrative du I)/**184-190**

III/ Les autres terrains d'opérations (structure en diptyque : victoire/échec au milieu du chapitre)

IV/ La campagne d'Allemagne (encore une duplication de la structure narrative des parties I et II) **201**

V/ La chute de l'Axe

#### 3. PERORAISON (UN DECHAINEMENT DE RHETORIQUE) **213.**

## 2. NARRATION PAR SERIES REITERATIVES (LES TRAVAUX D'HERCULE OU LE SUPPLICE DE SISYPHE)

*Structure chronologique factuelle, étayée par des dates et caractérisée par le même type de présentation stratégique **apparemment objective** : on suit la progression des divers corps d'armée **sur la carte d'état-major**.*

*Mais une analyse de la structure narrative et des procédés rhétoriques met en évidence une volonté marquée **d'amplification épique et de mythification**.*

*Pendant que les troupes alliées livrent une bataille dantesque contre la redoutable armée allemande, le chevalier de Gaulle doit de son côté livrer au commandement américain (politico-militaire) une bataille non moins héroïque pour défendre la France de l'abandon et/ou de la relégation à un simple strapontin.*

*Afin de mieux saisir la stratégie narrative de DG et la structure du chapitre IV, il peut être intéressant d'envisager dans le détail les étapes du récit de la première bataille :*

### I/ La première bataille : la bataille d'Alsace

#### P.164-

##### A. Des succès français fulgurants en deux temps

- *la 1ere Armée française de de Lattre et les Vosges.* [Amplification épique] : 164
  - "Son chef, le général Brosset, combattant digne de la légende, a péri au cours de l'avance" [élargissement mythique]
  - "En quinze jours, la 1ere armée a tué 10000 Allemands, fait 18000 prisonniers, enlevé 120 canons" [rythme ternaire, asyndètes, globalisation et amplification numériques, antithèse rapidité/ampleur de la réussite]
- *la 2eme DB de Leclerc et Strasbourg.* 165  
[Plusieurs techniques pour créer un effet de rapidité prodigieuse :
  - "Leclerc s'élance." [réduction syntaxique au sujet et à un verbe de mouvement + synecdoque : Leclerc = la 2eme DB commandée par Leclerc].
  - "Le 18 novembre", "le 22 novembre", "le 23 novembre", "au milieu de l'après-midi" [énumération des repères temporels avec effet d'accélération. La fin des opérations est traitée en prolepse, au futur, pour suspendre le temps au moment privilégié de la libération : "ils seront pris en quarante-huit heures", "le général von V. capitulera le 25 novembre"].
  - "Si rapide est l'avance des nôtres, si imprévus sont leurs axes de marche par Cirey, Voyer, Rehtal, Dabo, **que** les fractions ennemies rencontrées sont presque partout surprises, capturées ou mises en déroute [amplification progressive de la période jusqu'à son apogée en rythme ternaire, rendant d'autant plus ironique et paradoxale la cadence finale, en nette rupture rythmique :] **au point que** nos colonnes doublent souvent celles des fuyards"
  - "Les nôtres sentent se lever le vent de la victoire" [métaphore + allitération en fricatives dynamiques]

[Et les techniques épiques habituelles pour insister sur la disproportion numérique et donc l'éclat de la victoire du petit sur le géant :

- "Il leur faut [...] briser [...] la résistance d'une garnison dont l'effectif dépasse le leur et qui s'appuie sur des ouvrages puissants". Et quinze lignes plus bas : "Les casernes et bâtiments publics occupés par 12000 militaires et 20000 civils allemands se rendent presque aussitôt". [En élidant la description des combats et en juxtaposant quasiment la mention d'une situation impossible et son issue victorieuse, de Gaulle cherche à retrouver l'effet de dénouement miraculeux produit par Victor Hugo dans plusieurs de ses poèmes :
    - "A la septième fois, les murailles tombèrent" (*Les Châtiments* - "Sonnez, sonnez toujours, clairons de la pensée")]
    - "Le lendemain, Aimery prit la ville" (*La Légende des Siècles* - Aymerillot)
  - "Un frisson parcourt l'assistance, **élevée** soudain tout entière **au-dessus** d'un quelconque débat. Les armes ont cette vertu de susciter, parfois, l'unanimité française". [la dramatisation de l'annonce de la nouvelle au cours d'une séance de l'Assemblée consultative souligne d'un trait appuyé la miraculeuse concorde des politiciens, subjugués par la gloire des armes et l'importance symbolique - effective - de la récupération de Strasbourg].
- B. "CEPENDANT" [connecteur d'opposition créant le premier effet de chute brutale après l'arrivée aux **sommets** (d'où la structure *sisyphéenne* du chapitre)] : plusieurs **éléments perturbateurs** successifs : **167**
- la résistance allemande, en particulier dans la poche de Colmar, mais aussi ailleurs sur le front 167
  - la rigueur de l'hiver et l'activité des sous-marins allemands, causes de ralentissements 168
  - la contre-offensive allemande dans les Ardennes, qui tarit à peu près toutes les sources d'approvisionnement militaires 168

**Conséquences** : découragement des forces en Alsace **169**

### C. REACTION de de Gaulle

#### 1. Analyse /**169**

- "J'en suis soucieux mais non surpris" [octosyllabe, isocolon (4/4) => lucidité du chef]
- Résistance allemande prévisible (*grandir l'ennemi permet dans l'épopée de grandir aussi celui qui finit par le vaincre*)
- Opportunité de peser plus lourd dans la balance (*caractéristique gaullienne, l'art de profiter des occasions et même des contre-temps*), si on garde le moral **MAIS** [énumération d'arguments additionnés par les connecteurs logiques habituels = critique, traditionnelle chez un militaire, de la mentalité des civils de l'arrière]
  - L'opinion publique se désintéresse des aspects militaires et de la fin de la guerre, du moment qu'on est libéré.
  - Elle s'en désintéresse d'autant plus que pour elle ce sont les troupes alliées et non françaises qui sont concernées.

- L'attitude de Vichy et sa capitulation en 1940 n'arrangent pas l'image de l'armée.
- Enfin la presse et la politique n'ont guère la plume épique et se préoccupent de sujets plus intéressants.
- De sorte que l'armée perçoit très bien le désintérêt de la nation.

## 2. Passage à l'action/ 170

- renforcement des effectifs [**métaphore pittoresque mais saugrenue** : "Avec de bons jardiniers, la plante militaire est toujours prête à fleurir" : *De Gaulle a-t-il en tête l'image de la fleur au fusil ?*] Défilé militaire : "Quinze mille regards de fierté se tournent vers moi, tour à tour".
- tournée des troupes à Noël [**énumération de toponymes, d'intervenants civils et militaires et de numéros de divisions**] Scène de foule à Mulhouse : "Cependant, là comme ailleurs, la population se montre vibrante de patriotisme".

D. **OR nouvel élément perturbateur/172** : décision du commandement allié de replier les troupes sur les Vosges et d'évacuer l'Alsace pour arrêter puis contrer l'offensive allemande [**paragraphe objectif de stratégie militaire : mouvements des grands corps d'armée désignés par leurs généraux sur la carte d'état-major**].

E. **REACTION de de Gaulle en champion de la France** évitant de reproduire les erreurs de l'état-major en 1940

### 0. Analyse /173

- Abandonner à l'invasion allemande une province, **et surtout celle-là**, c'est tout à fait hors de question, symboliquement mais aussi politiquement.
- Le fait que la décision soit alliée et non pas française ne saurait servir de prétexte ; c'est le devoir du politique de décider ou non de sa coopération militaire.
- Par ailleurs le commandement allié n'a pas jugé bon de lui demander son avis (mais dans sa lucidité, le chef avait tout de même repéré des indices concordants...)

### 1. Passage à l'action/175

- ordres donnés aux militaires d'assurer la défense de Strasbourg malgré tout, en contrevenant aux ordres alliés. Théorie de la rébellion à l'usage de de Lattre, "qui en discernait forcément le caractère aventuré et qui souffrirait de voir rompre la solidarité et la hiérarchie stratégiques où, jusqu'alors, sa place était marquée. Cependant il serait amené à reconnaître que, dans ce conflit des devoirs, celui de servir directement la France, autrement dit de m'obéir, l'emportait de beaucoup sur l'autre". Trois lettres ou télégrammes datés successivement des 1er, 2 et 3 janvier **dramatisent** le dilemme douloureux de de Lattre et **amplifient** la détermination de celui qui lui enjoint de transgresser quoiqu'il lui en coûte les ordres américains. [*On doit évidemment mettre cet épisode en relation avec les événements de 1940, auxquels il répond implicitement : cette fois, heureusement, c'est le général de Gaulle qui est le chef des armées françaises.*]

- négociation serrée avec Eisenhower le 3 janvier à Versailles. [Le mémorialiste dramatise l'événement en trois tableaux pour en souligner l'importance] :
  - scène rapide d'exposition : le cadre, les intervenants, Juin, Churchill, Eisenhower et de Gaulle
  - débat entre les trois protagonistes, **exceptionnellement transcrit au discours direct**, dont l'enjeu est de persuader le militaire américain de la primauté à donner aux raisons politiques et symboliques ; en l'occurrence, de Gaulle reçoit le précieux soutien de Churchill. Eisenhower cède, ce qui le rend "sympathique"...
  - **dénouement** familial autour d'une tasse de thé, une fois que l'orage est passé.

## F. RESULTAT /181

0. Strasbourg ne sera pas reprise par les Allemands.181 "Sans doute Hitler saurait-il prolonger de plusieurs mois encore la résistance d'un grand peuple et d'une grande armée. Mais l'arrêt du destin était, désormais, rendu et pourvu des sceaux nécessaires. C'est en Alsace que la France y avait apposé le sien" / "La satisfaction d'avoir sauvé Strasbourg". [Leitmotiv du destin, avec amplification mythique par le biais de l'allusion biblique aux sceaux de l'Apocalypse, et la **polysémie du thème du Salut**].
1. Prise de Colmar. 183 [Deux paragraphes reprenant les mêmes procédés qu'en A : point de vue stratégique factuel, mais que les énumérations de chiffres, dates et corps d'armée cherchent à amplifier jusqu'à l'épique].
2. Les célébrations militaires et religieuses diverses à Colmar, Strasbourg et Saverne183 : nouvelles scènes de foules et de fraternisation. "Mais à l'**élan** patriotique se mêlait, ce jour-là, un autre élément **d'enthousiasme** : la fraternité d'armes entre Français et Américains". / "Dans la soirée, Strasbourg, à son tour, célébra en ma présence la libération de l'Alsace et chanta dans sa cathédrale le *Te Deum* entonné par Mgr Ruch." [*Même effet d'exaltation et d'union sacrée qu'à la fin du A : après la prise militaire de Strasbourg, la célébration spirituelle et symbolique de sa libération : lexique religieux à connotations verticales. Un nouveau **sommet** vient d'être atteint*].

## TRANSITION

3. [Formule conclusive mettant en abyme la structure narrative de tout le chapitre] : "**Ainsi** se trouvaient aplanies, pour un temps, les traverses qui avaient contrarié nos relations stratégiques avec les Américains. **Mais** on devait s'attendre à en rencontrer d'autres" (**rétrospection/prospection et progression par crises successives**).
4. Application immédiate, avec un paragraphe d'analyse explicitant le nouvel enjeu : participer de manière non négligeable à la campagne d'Allemagne. [Le couple des deux verbes de volonté "je voulais", "j'entendais", reprenant en chiasme ceux qui clôturaient le premier paragraphe du chapitre, en souligne la construction réitérative, ici plus prométhéenne que sisyphéenne dans la mesure où pour l'instant le protagoniste exprime une volonté d'action - en attendant de devoir recommencer à réagir aux initiatives de ses partenaires.]

- II. **La bataille du Rhin (redoublement rapide de la structure narrative du I)/184-190**
- III. **Les autres terrains d'opérations (structure en diptyque : victoire/échec au milieu du chapitre)**
- A. **Succès français éclatants**
0. sur l'Atlantique **191**
1. et dans les Alpes **194**
- [mêmes procédés que précédemment, énumérations factuelles mais dont l'ampleur cherche à produire un effet d'amplification épique.]
- B. **Mais un sérieux revers en Indochine**
0. L'attaque japonaise du 9 mars sur le Tonkin, l'Annam et la Cochinchine **196**
1. Analyse rétrospective : "Cette échéance était inévitable" (*confirmation de la lucidité du chef*) **196-197**
2. Les raisons de l'échec à partir du 9 mars **197-201**
- IV. **La campagne d'Allemagne (encore une duplication de la structure narrative des parties I et II) 201**
- TRANSITION - "Quelque attention que je porte au développement des affaires sur l'Atlantique, dans les Alpes et en Indochine, c'est ce qui se passe en Allemagne qui me hante par-dessus tout. Là en effet se fixe le destin". [*Encore une fois le leitmotiv du destin*]
- A. **Analyse** préliminaire de la situation **201-202**
- B. **REACTION** de de Gaulle qui ordonne à de Lattre de prendre Stuttgart, ce qui est fait **202-204**
- C. **MAIS** "dans la coalition, les roses de la gloire ne peuvent être sans épines" : Devers ordonne à de Lattre d'évacuer Stuttgart. **205**
- D. Mêmes échanges de lettres et de télégrammes, mêmes injonctions, mêmes arguments et le même dénouement, mais effet d'accélération et de **duplication comique 205-206**
0. "Le général Eisenhower m'adresse, le 28 avril, une lettre résignée"
1. Même réaction joyeuse de de Gaulle : "A la bonne heure !"
- E. **RESULTAT** : "Les Français restent à Stuttgart" [*chute lapidaire, comme un pied de nez au président Truman, qui vient de prendre ses fonctions après la mort de Roosevelt*]. **206**
- V. **La chute de l'Axe**
- A. Fin de la campagne militaire
0. Tableau général de la déroute allemande **206**
1. La progression irrésistible de toutes les forces alliées en Europe **206** [*Un paragraphe factuel, de type stratégique : dates, lieux, généraux, corps d'armée*]
- B. Portraits des deux dictateurs déçus, Mussolini et Hitler "C'est la fin. L'Axe est vaincu. ses chefs succombent".
0. Portrait de Mussolini en chef parodique **207**
1. Portrait d'Hitler en chef satanique **208**
- C. Dernières étapes de la capitulation allemande

0. le problème de la succession d'Hitler et les premières mesures humanitaires en faveur des déportés [*s'opposant évidemment à l'évocation précédente du Führer entraînant tout son peuple avec lui dans l'abîme*] 211
1. tentative vaine d'Himmler pour rallier de Gaulle. 211
2. un dernier incident protocolaire vite réglé par de Lattre : les Français participent à la signature de l'armistice, ce qui stupéfie le maréchal Keitel, furieux de ce "tour de force qui aboutit, pour la France et pour son armée, à un pareil redressement". 212

### 3. PERORAISON (UN DECHAINEMENT DE RHETORIQUE) 213

#### A. La célébration de l'armistice le 8 mai

- Annonces radio par les dirigeants politiques à Paris, Londres et Washington 213
- Cérémonie et scène de foule à l'Etoile 213 [*Métaphore rebattue des éléments déchaînés*] : "tempête d'acclamations", "torrent" [de la foule] (air/eau)

#### B. Mais une réaction populaire relativement mesurée 214

Cette nouvelle était attendue, son intensité n'a rien à voir avec celle de la Libération en 1944.

Les esprits sont marqués par l'épreuve :

- des "défaillances désastreuses" (armistice de 1940 et régime de Vichy) [*Métaphore antithétique elle aussi rebattue*] : "gloire tirée du plus profond de l'abîme" (bas > haut)
- de la conscience des "crimes qui font honte au genre humain"

Doute général sur la capacité de cette guerre à enfanter la paix

[*Métaphore de "l'éternelle espérance [qui va] prendre à nouveau son essor" (bas > haut + variation sur le mythe d'Épiméthée cette fois ? Dans le mythe grec, l'espérance est le seul mal qui ne s'envole pas et reste au contraire au fond de la boîte de Pandore...) Personnification antithétique de "la guerre qui enfante tout" (citation explicite mais non référencée : fragments d'Héraclite) mais qui n'a peut-être pas "enfanté la paix"*]

#### C. Bilan personnel, clôturant ce chapitre central de manière à accompagner le basculement

- a. Mission héroïque accomplie
- b. Mais pressentiment prophétique de lendemains qui déchantent

### Conclusion

Écriture des Mémoires = construction du mythe personnel. Grande rigueur logique, objectivité, mais présence du sujet narrateur et du sujet actant.

## Analyse de l'incipit. De quelle guerre s'agit-il ?

(« La Libération », du début à « je dirigeais, à Paris, le travail du gouvernement », p. 7-17)

### 1. L'exposé de la situation

a) L'incipit du *Salut* se distingue par son **caractère abrupt et programmatique**. La rhétorique recommande à ceux qui commencent une œuvre ou un discours de se ménager dans l'exorde\* la bienveillance du lecteur ou de l'auditoire, et de préciser en quelques mots la situation et la légitimité de celui qui prend la parole. Le général de Gaulle n'a que faire de ces préalables. En 1959, lorsque paraît le troisième tome de ses *Mémoires de guerre*, sa légitimité est doublement évidente : à la fois comme l'auteur de l'appel du 18 juin 1940, qui a conduit la France à la victoire, et comme nouveau président de la Ve République, qui a accepté une nouvelle fois de « prendre en charge le destin ».

La **première phrase** du chapitre donne le **tempo** de cet incipit : « *Le rythme de la libération est d'une extrême rapidité* » (p. 7). La libération du territoire est évoquée en quelques **notations rapides** qui mettent en évidence, avec le **présent de narration\*** et l'**accumulation de verbes d'action**, l'efficacité des Alliés, que le général n'oublie pas d'unir, dès la deuxième ligne, aux « Français ». Ce style a l'avantage de faire sentir immédiatement le **sentiment d'urgence**. La **métaphore de la marée** ajoute à la **dramatisation** produite par l'accélération du rythme temporel : le mémorialiste mentionne déjà les progrès de la libération du territoire tels qu'ils seront parvenus « fin septembre » (p. 7), alors que la suite de son récit va le faire revenir aux premiers jours de ce mois. Il ne s'agit pas, pour lui, de crier au triomphe de la victoire, mais de rappeler au contraire tous **les problèmes** qui demeurent et que la libération du territoire fait apparaître.

b) La suite de l'incipit est donc immédiatement consacrée à **l'exposé de ces problèmes**. La **forte structure logique** qui lui est imprimée contribue à traduire la clarté de vue et l'**esprit de décision** de celui qui a décidé de les prendre en mains, et à illustrer ainsi la **légitimité** dont il se réclame implicitement :

- « D'abord, pour que l'autorité centrale puisse s'exercer... » (p. 7) : il introduit le problème des **communications** qui entraîne celui de la **transmission de l'autorité** de l'État ;
- « En même temps... » (p. 8) : il signale les problèmes de ravitaillement qui en sont une conséquence ;
- « Il est vrai que les Alliés... » (p. 8) : il reconnaît l'effort concédé par les Alliés tout en en réduisant immédiatement la portée (« Mais les trains et les camions (...) sont destinés essentiellement aux forces en opérations », p. 9).

**Après ce premier état des lieux**, le général rappelle le **paradoxe** suivant : « Ainsi qu'on pouvait le prévoir, la libération ne va, tout d'abord, apporter au pays, disloqué et vidé de tout, aucune aisance matérielle » (p. 9). Il veut **ainsi dénoncer les illusions** des Français : la « détente morale » bénéfique que produit « du moins » la libération n'est qu'un **leurre** : « beaucoup se laissent aller à de multiples illusions, d'où résulteront bientôt autant de malentendus » (p. 9), à savoir, ce qu'il explique dans le paragraphe suivant (introduit par « C'est ainsi que... »), la confusion entre « la libération et le terme de la guerre » (p. 9).

*Le Salut* s'annonce, par conséquent, comme la suite du récit de la guerre dont le 6 juin 44 et le débarquement des Alliés en France n'ont pas encore marqué la fin, c'est-à-dire **comme le récit des actions de guerre que la France, dans son ensemble, va enfin pouvoir mener aux côtés des Alliés**. Et ce récit, pour être mené au-delà des illusions, ne peut l'être **que par un personnage qui se maintient à distance de l'enthousiasme général** : « Pour moi, (...) je ne m'en fais point accroire » (p. 10). Cette **clairvoyance** est nourrie de l'**observation** de la misère quotidienne et de l'**évaluation** d'un certain nombre de facteurs que le mémorialiste **énumère** en cascade, dans **une même phrase construite sur des parallélismes** qui suggèrent la **clarté de son esprit de synthèse** et préparent l'expression de la **légitimité de son action** : « Voyant les rations à des taux de famine... », « entendant s'élever, déjà, les plaintes des masses... », « certain (...) que nous ne reprendrons rang qu'à condition de payer... », « évaluant les sacrifices à faire... » (p. 10).

c) Une fois précisés ces éléments qui analysent la situation de la France au lendemain de la libération de Paris et celle du mémorialiste dans son rôle de 1944, **l'incipit peut aborder son second mouvement, le mouvement programmatique** : « Il faut agir de haut en bas, mettre au travail le gouvernement » (p. 10). L'inventaire des modalités de composition du Gouvernement Provisoire de la République (G.P.R.), scrupuleux jusqu'à en être monotone, **avoisinerait le style du document** (p. 350-51), si le mémorialiste ne précisait les critères de choix des personnes et ne mettait l'accent sur le souci de proposer un échantillon aussi vaste que possible des différentes tendances politiques ayant pris part à la Libération pour les montrer unies dans un même effort.

Le récit de la **scène du palais de Chaillot rend plus vivant** - et plus significatif - l'exposé du programme. Une phrase révèle, dès le début, les illusions de l'assemblée : « déjà, s'élèvent les vols des chimères » (p. 12), et pose le **fil conducteur de cet incipit** : mettre **l'accent sur les problèmes à résoudre**, sur la **réalité**, plutôt que sur le **lyrisme de la victoire**. Le résumé qui est fait du discours met en avant **trois points principaux de son programme politique** d'alors :

- avant toute chose, et sans respecter l'ordre véritable du discours, **l'intégration de toute force de résistance armée dans l'armée française**, et le règlement du problème des « milices » que le Général n'avait pourtant pas eu la franchise de nommer comme tel le jour de la prononciation du discours ;
- la nécessité de **redonner à la France son rang** dans l'avènement de la paix mondiale ;
- les **mesures économiques** nécessitées par la situation.

#### **d) Justifier l'action de DG.**

Cette synthèse du discours en bouleverse l'ordre originel et en ramasse les motifs. Pourquoi ? La réponse se trouve dans le commentaire qui suit.

Le mémorialiste décrit finement les **sentiments mêlés d'un public** qu'il ne sent pas lui être totalement acquis : tout se trouve entre les « ovations retentissantes » et « une sorte de dosage des applaudissements » (p. 15). L'analyse du Général a devancé, illustrant ainsi sa perspicacité, l'énoncé de ce constat : « La mystique avait inspiré les élans de la France Libre. (...) À présent, c'est la politique qui dominait les actes du gouvernement. (...) Cette cohésion du sentiment qui s'était finalement établie dans la résistance pourrait-elle se maintenir dès lors que s'éloignait le grand péril national ? » (p. 15). En conséquence, le Général comprend que **les « élites »** (p. 15) (il faudra s'interroger sur ce qu'il entend par ces guillemets), **ne lui sont pas acquises**. Il en déduit immédiatement la conséquence : « Plus que jamais, il me fallait donc **prendre appui dans le peuple...** » (p. 15), donc sur la province.

Le paragraphe suivant énumère **les obstacles au respect de l'autorité** de l'État en province, et au premier chef, la tendance aux règlements de comptes : « Beaucoup d'éléments de la Résistance entendaient procéder eux-mêmes aux sanctions et à l'épuration » (p. 16). D'où **la nécessité de restaurer impérativement et rapidement l'ordre et la discipline dans toutes les forces armées** : le mémorialiste inverse par conséquent l'ordre des éléments de son discours. Il s'agit ici d'évoquer l'urgence de la situation et d'expliquer la signification politique des actions entreprises, à commencer par cette « tournée » du Général en province qu'il expose dans les pages qui suivent.

La comparaison entre l'ordre d'exposition des « Documents » rapportés en fin d'ouvrage et la mention des différents problèmes que posent la Libération montre aussi que l'ordre de l'exposé du mémorialiste est **plus logique que chronologique** : par exemple, les problèmes de communication sont évoqués par le mémorialiste avant le discours du 12 septembre, alors qu'ils font l'objet d'un exposé du ministre des Communications dans un « Communiqué de l' « Information » » présenté en annexe dans les Documents après le discours au palais de Chaillot. C'est justifier, avec l'ordre choisi pour *Le Salut*, l'action de « salut » entreprise par le général.

C'est rendre aussi avec d'autant plus de force **la hauteur de vues de celui qui s'apprête à prendre en charge le destin de la France, et qui contre ainsi le cours du temps par le cours de ses initiatives et de son action.**

## **2. L'énoncé des problématiques du Salut**

### **a) Les obstacles.**

On l'a vu, Charles de Gaulle ne s'étend pas longtemps sur les **succès** de la Libération; il préfère « mettre l'accent sur les **difficultés** » (p. 13). Cet incipit est en effet remarquable par **la présentation synthétique des différentes problématiques**, qui seront ensuite développées dans les chapitres.

On retrouve ainsi quelques allusions aux **difficiles relations avec les Alliés**. Le Général reconnaît leurs **efforts** (« Il est vrai que les Alliés s'empressent de nous apporter... », p. 8), mais en précise aussitôt les **limites** : « Mais les trains et les camions qui roulent (...) sont destinés essentiellement aux forces en opérations » (p. 9), « Même, à la demande pressante du commandement militaire, nous sommes amenés à lui fournir... » (p. 9).

#### **b) La hauteur de vue de DG.**

Il dénonce en outre **les illusions des Français quant à l'action des Alliés** :

« On imagine les Alliés, comme des figures d'images d'Épinal, pourvus de ressources inépuisables, tout prêts à les prodiguer au profit de cette France que, pense-t-on, leur amour pour elle les aurait conduits à délivrer et qu'ils voudraient refaire puissante à leurs côtés » (p. 10). Illusions auxquelles ne souscrit pas le Général qui sait qu'en politique seuls prévalent les intérêts, non les valeurs, les sentiments ou les principes : « ...certain que, si nous disposons de sympathies chez les peuples, la règle de fer des États est de ne donner rien pour rien et que nous ne reprendrons rang qu'à condition de payer » (p. 10).

#### **c) « L'annonce du plan », du contenu de l'œuvre.**

**Tous les thèmes traités dans les chapitres qui suivent se trouvent ainsi annoncés :**

- la rapide évocation de la libération du territoire sera reprise dans le chapitre central de « La Victoire » ;

- les difficultés de la vie quotidienne et les problèmes de rendu de la justice seront développés dans le chapitre « L'Ordre » dans lequel le mémorialiste décrira quelles actions a engagées son gouvernement d'alors pour les résoudre.

**Reste à annoncer les chapitres « Désunion » et « Départ ». C'est le cœur de cet incipit.**

En traitant l'énoncé de son programme à travers la scène du palais de Chaillot, on sent que le mémorialiste s'attache à réserver un **traitement particulier aux relations avec toutes les tendances politiques de l'époque**. Ce parterre est constitué en large part de ceux-là mêmes qui ont fait beaucoup par leur action pour la résurrection de l'État, et pour que le général de Gaulle se trouve finalement à la place qu'il occupe ce jour là : « Conseil de la Résistance, comités directeurs des mouvements et des réseaux » (p. 12). Il distille en quelques remarques, qui **s'épanouissent crescendo dans le paragraphe final de l'incipit**, ses critiques contre les communistes, ceux qu'il n'appellera plus ensuite, en 1959, que les « séparatistes ». Charles de Gaulle s'emploie à recréer les doutes que lui fait alors éprouver l'atmosphère de la salle :

« les mêmes réalités impérieuses et contradictoires, auxquelles désormais, étaient en proie les dirigeants, n'allaient-elles pas partager en courants séparés les ambitions et les groupes ? (...) les signes et les coups d'oeil échangés entre les assistants, les jeux de physionomie calculés suivant mes propos, m'avaient fait sentir que les « politiques », qu'ils fussent anciens ou nouveaux, nuançaient leur approbation. On discernait que, de ce côté, l'action commune irait se compliquant de réserves et de conditions. » (p. 15).

**Conduire la guerre après la Libération va consister à lutter aussi contre les partis – y compris contre ceux avec lesquels la France fut libérée.**

### **3. Imposer la légitimité du Général**

#### **a) Créer le personnage.**

En face de ces germes de division, le mémorialiste dispose son propre personnage, sculpté par son courage autant que par la stature que lui a donnée la Résistance. Pourtant, il oppose nettement les deux, **prenant ses distances par rapport au personnage forgé par l'imaginaire de Français** pleins d'illusions sur la réalité :

« Quant à de Gaulle, personnage quelque peu fabuleux, incorporant aux yeux de tous cette prodigieuse libération, on compte qu'il saura accomplir par lui-même tous les miracles attendus. Pour moi, parvenu en cette fin d'un dramatique été dans un Paris misérable, je ne m'en fais pas accroire. » (p. 10).

#### b) Mettre en évidence la légitimité de l'homme politique.

- La force du Général, la légitimité de l'homme politique, il les veut dans ce réalisme qui lui fait regarder la réalité en face et la dire telle qu'elle est :

« Voyant les rations à des taux de famine (...) ; passant devant des boutiques vides (...) ; évaluant les sacrifices à faire avant que nous ayons arraché notre part de la victoire (...), je ne puis me bercer d'illusions » (p. 10)

- Son discours du palais de Chaillot, il le voit aussi comme une **démystification de l'illusion lyrique** liée à la Libération :

« Cette fois, j'avais parlé, non plus d'intentions formulées en vue de l'avenir, mais de mesures qui engageaient immédiatement les intérêts et les personnes. Hier, à Londres ou en Afrique, il était question de ce qu'un jour on pourrait faire. Maintenant, à Paris, il s'agissait de ce qu'on faisait. » (p. 15)

#### c) Mettre en valeur sa clairvoyance.

Le mémorialiste s'emploie à **réfuter la part magique de son mythe**, pour affirmer au contraire **la clairvoyance et le courage dans l'action qui font la légitimité de l'homme d'État** : « je me sais dépourvu de tout talisman qui permettrait à la nation d'atteindre le but sans douleur » (p. 10). Ce faisant, il prend ses distances par rapport à « la mystique » qui « avait inspiré les élans de la France Libre » (p. 15). Au **mystère fascinateur**, à l'absolu d'une action conçue au départ comme une véritable « aventure »<sup>49</sup> le général oppose désormais la « **politique** », c'est-à-dire, selon ses propres termes dans *L'Appel*, « l'action au service d'une idée forte et simple »<sup>50</sup>. Le mémorialiste a à coeur de redire que la tâche à accomplir – **sont-ce l'actualité de l'écriture du Salut qui le dicte et le souci d'atténuer l'impression d'un pouvoir personnel ?** – doit être le fait de tous :

« Depuis juin 1940, c'est vers la libération que j'avais conduit la France et c'est la résistance qui en était le moyen. Il s'agit, maintenant, d'entreprendre une étape nouvelle qui, celle-là, implique l'effort de toute la nation » (p. 12).

#### d) Quand dire, c'est faire...

Si talisman il y a, il est constitué d'abord par l'action du Général, qui doit entraîner l'effort de tous, d'où les citations des noms des ministres et des conseillers (p. 11-12), et de l'exorde\* du discours : « Et vous, croisés, à la Croix de Lorraine ! Vous qui êtes le ferment de la nation dans son combat pour l'honneur et la liberté, il vous appartiendra demain, de l'entraîner vers l'effort et vers la grandeur » (p. 14). *La* transposition du discours du palais de Chaillot, **alternant passages au discours direct\* et passages narrativisés**, prend ainsi une **valeur performative\*** : il est un **acte** en lui-même, par lequel de Gaulle s'oppose aux « revendications des groupes, aux « surenchères des démagogues » (p. 10), aux « politiques » (p. 15), comme il les cite entre guillemets, comme il cite les « élites » p. 15), indiquant par là son mépris, ou au moins sa défiance, vis-à-vis de ceux qui choisissent le terrain de l'intérêt général pour faire jouer des intérêts particuliers.

Dans la fin de l'incipit, **l'expression des résolutions** se succède dans une forme particulièrement **synthétique** qui exprime la **détermination et la résolution** d'un homme qui **met son action au service de l'État** : « Pour commencer, j'avais à (me) servir (de ma popularité) pour établir dans les provinces, comme je l'avais fait à Paris, l'autorité de l'État » (p. 15), où l'antéposition du but marque comment **le général sait se fixer d'abord des objectifs pour y adapter ensuite les moyens**. Un peu plus loin, il dit le courage politique qui consistait à risquer les « bouillonnements plus ou moins violents » de la province plutôt que de libérer des hommes de l'armée pour assurer l'ordre ; à l'intérêt de quelques personnes le Général dit préférer l'intérêt plus de la collectivité : « Faire en sorte que l'intérêt particulier soit contraint de céder à l'intérêt général » (p. 14).

## 4. Un style efficace

Cette **légitimité du chef est aussi illustrée par l'efficacité du style** du mémorialiste. **La mise en scène** du discours de Chaillot met l'accent sur **les pouvoirs du verbe**, mais il est clair que le Général ne veut pas redoubler les discours bavards des politiciens. Si le verbe est absolument nécessaire – le Général ne va-t-il pas entamer une tournée en province pour fédérer, par ses discours et interventions, l'ensemble du peuple autour de lui ? -, il ne doit pas se contenter d'illustrer une rhétorique ; il doit être au contraire la pierre de

touche de l'action politique. Le mémorialiste veut donc **une prose resserrée, synthétique, qui exprime son souci de l'action, mais aussi son attention aux réalités.**

#### a) Le style et le souci de l'ordre.

➤ Nous avons déjà noté plus haut **la précision** extrême avec laquelle le mémorialiste enchaîne les événements, explique les actions, en recourant à une **structure logique rigoureuse**, qui aide le lecteur à comprendre le sens des événements.

➤ Il faut aussi noter le soin avec lequel il **dispose ses propositions** : d'une part pour créer **un rythme oratoire et hiératique**, d'autre part pour **resserrer les éléments de la situation** ou les actions, afin de donner **une vue synthétique** de l'ensemble qui évoque l'efficacité de celui qui est capable d'embrasser d'un seul regard l'urgence de la situation. On peut relever ainsi la **fréquence des énumérations**, dont l'effet synthétique peut être redoublé par l'absence d'article. L'état **de dénuement** de la France est **esthétiquement compensé** par le hiératisme des rythmes classiques (souvent ternaire) que le mémorialiste se plaît à employer :

« ... pour que l'autorité centrale puisse s'exercer normalement, il faudrait qu'elle fût en mesure d'être informée, // de faire parvenir ses ordres, // de contrôler leur exécution » (p. 7), « Mesurant mal l'étendue de nos ruines, // l'effroyable pénurie dans laquelle nous nous trouvons, // les servitudes que fait peser sur nous la poursuite du conflit, // on suppose que la production va reprendre en grand et rapidement, // que le ravitaillement s'améliorera très vite, // que tous les éléments d'un renouveau confortable seront bientôt rassemblés » (p. 9-10).

#### b) Le style et le souci de la grandeur.

Le Général décrit, à la faveur d'une **majestueuse période\***, les souffrances du peuple :

« **Voyant** les rations à des taux de famines, les habits élimés, les foyers froids, les lampes éteintes ; **passant** devant des boutiques vides, des usines arrêtées, des gares mortes ; entendant s'élever, déjà, les plaintes des masses, les revendications des groupes, les surenchères des démagogues ; **certain** que, si nous disposons de sympathies chez les peuples, la règle de fer des États est de ne donner rien pour rien et que nous ne reprendrons rang qu'à condition de payer ; **évaluant** les sacrifices à faire avant que nous ayons arraché notre part de la victoire, puis accompli un premier redressement, je ne puis me bercer d'illusions. » (p. 10)

➤ Cette attention aux sentiments du peuple est aussi directement reflétée par l'usage du **discours indirect libre\*** pour évoquer les illusions à la Libération : « Eh quoi ? On peut, du jour au lendemain, parler tout haut, rencontrer qui l'on veut, aller et venir à son gré ! » (p. 9)

➤ Enfin, la sûreté du ton, rendue par le caractère synthétique des énoncés,

N'exclut **pas l'expression des doutes** qui ont pu assaillir le général au moment des événements : ainsi, au sujet du « plan de six mois », « Mais comment le faire jouer alors que nos ports sont inutilisables ? » (p. 8), ou bien au sujet de l'attitude des politiques : « Cette cohésion du sentiment qui s'était finalement établie dans la résistance pourrait-elle se maintenir dès lors que s'éloignait le grand péril national ? » (p. 15).

Le mémorialiste inclut ainsi dans son texte l'expression de la contingence propre au déroulement des événements historiques. Ce faisant, il met d'autant plus en valeur l'esprit de décision et de synthèse de celui qui a décidé d'assumer le destin de la France...

En conclusion, pour ouvrir ce tome III des *Mémoires de guerre*, Charles de Gaulle **dispose tous les thèmes** qui sont aussi nécessaires au président de la nouvelle Ve République que le mémorialiste vient de devenir : **il s'agit moins de conter des faits de guerre, que d'indiquer comment le général veut disposer son action pour assurer la grandeur de la France, au-delà des attermoissements des partis.** L'efficacité de son style impose dès lors, au lecteur les caractéristiques psychologiques d'esprit de décision, de pragmatisme et d'un sens inaltérable des valeurs, qui doivent légitimer sa prise en charge du destin de la France aux yeux de tous. Ce faisant, *Le Salut* s'ouvre moins comme récit du passé, que comme pièce à conviction pour mener à bien les guerres du présent.

*Problématique :*

- Etude des caractéristiques d'un excipit des Mémoires : une place centrale dans le projet argumentatif de DG. Définition des Mémoires (rappel) : DG, témoin de faits historiques, acteur, qui essaie d'exposer et de justifier son action, souvent après être tombé en disgrâce.
- Une fin qui annonce un commencement...

I. L'enjeu politique des Mémoires : entre Histoire et histoire...

1. Grande figure de l'histoire qui tente de légitimer son action : l'enjeu est politique.  
Importance de la situation de communication / situation d'énonciation : la question de la reconstruction temporelle du récit.

Ne peut se lire qu'en fonction de trois points de vue

- temps de l'histoire (événements tels qu'ils se sont produits) ;
- temps du récit (pt de vue de l'instance mémoriale) : DG, au moment où il écrit le salut (fin 56 et aout 5...), est en pleine traversée du désert puis reconquête du pouvoir ;
- Temps de la réception du texte, de sa lecture (oct 59 et 21<sup>e</sup> siècle) ; évolution des conditions de lecture explique les réticences que ns avons aujourd'hui à lire ce texte.

La reconstruction temporelle : Opposition entre le temps du récit et le temps du discours.

a) Le recours aux temps du récit :

Il s'agit cependant d'une narration particulière : **le narrateur ne prend plus à son compte le récit qu'il fait**, il marque par l'emploi du **système de temps du RÉCIT** une **distance** entre le moment où *se sont déroulés* les événements racontés et celui où il *raconte* ; l'histoire est comme "coupée" du moment où le narrateur raconte ; on pourrait presque dire que le narrateur n'est plus concerné vraiment par le récit qu'il fait : il a du recul par rapport à ce qu'il raconte.

Particularité importante : ce système de temps du RÉCIT s'emploie pour l'essentiel **à l'écrit**.

→ **Passé simple** : Expression des événements principaux (actions) : mise en place d'un "**premier plan**", par rapport à l'arrière-plan exprimé par l'imparfait. (Actions faisant progresser l'histoire)

→ **Imparfait** : Mise en place d'un "**arrière-plan**", par rapport au premier plan exprimé par le passé simple. Il peut bien sûr s'agir non de paysage dans cet arrière-plan, mais d'éléments secondaires (atmosphère) par rapport à l'action. L'évocation des sentiments d'un personnage se fait souvent à l'imparfait, par exemple.

Bilan :

- DG met en évidence les actions de premier plan qui lui ont permis de devenir un « acteur » de l'histoire : §1, p. 342 ; §4, p. 343.
- DG met en évidence l'arrière-plan, crée une attente : §2, p. 342 : attente de l'événement de premier plan qui va mettre un terme au désordre. Mise en valeur du conditionnel « *s'imposerait* » « *courrait* ». Pour, dans un récit utilisant le système du RÉCIT, rapporter une **action future** par rapport au temps de référence de la narration (passé simple), on emploie le **conditionnel présent**, sachant que le conditionnel passé exprime alors une antériorité par rapport au conditionnel présent.
- Phénomène d'attente de l'événement renforcé par la présence du participe présent : §4, p. 343 : A la différence du verbe conjugué, le participe est inapte à dater le procès, ie à la rattacher à une chronologie : il ne l'actualise pas. Il indique que le procès est en cours de déroulement (aspect non

accompli) et que l'action est observée de l'intérieur, sans que l'on puisse en distinguer le début ou la fin.

b) La question du **présent de l'indicatif** auquel DG a recours.

• « *Où aller ?* » : à quel temps cette phrase renvoie-t-elle ? Dans quelle temporalité s'inscrit-elle ? DG souhaite nous faire croire que nous sommes en 1946... or, nous sommes en 1958-1959. « *Avec DG s'éloignaient ce souffle venu des sommets, cet espoir de réussite* » (p. 342) : source de l'énonciation : écrit ces lignes après son retour.

• ambiguïté du présent utilisé : s'agit-il d'un présent de narration ou d'un présent d'énonciation ? « *C'est ma demeure* » « *le silence emplît ma maison* » « *Au moment d'achever ce livre, je sens, autant que jamais, d'innombrables sollicitudes se tourner vers une simple maison* » (p. 343).

• Importance de la valeur du passé-composé : p. 343 : les actions évoquées ont encore une influence sur le présent : mais de quel présent parlons-nous ?

C'est la différence principale avec la narration qui utilise par exemple le **passé composé** : le narrateur se sent alors **partie prenante** dans le récit qu'il fait, les faits passés qu'il évoque alors le touchent encore au moment où il raconte.

• Derniers § de l'œuvre cultivent cette ambiguïté : 3 phrases non verbales qui mettent en évidence le « malaise » de DG : recréation de l'instant présent de 1946 (=départ) alors qu'il est déjà revenu (1958) !

## 2. De l'Histoire à l'histoire comme narration : la mise en récit de l'Histoire.

Il veut redorer un blason dont l'histoire n'a pas su rendre tout l'éclat qu'il méritait. Il reconstruit l'Histoire passée à la lumière des informations que lui donne le présent. Texte final tourné vers l'avenir...

- La reconstruction textuelle : l'importance des § qui introduisent de l'ordre dans le désordre ; Mise en valeur d'éléments structurants : importance des connecteurs logiques ; importance des anaphores. Rigueur de l'organisation.

- Entreprise biographique = travail de production et de représentation de soi. A cet égard, il convient certainement de rappeler la mise en garde formulée par **Gusdorf** : sur le territoire des écritures du Moi, la notion d'objectivité est mal venue. L'impossibilité de la coïncidence de soi à soi, qui tient à la constitution même de l'être humain, le passage de l'inconsistance du vécu à la connaissance de l'écrit, concourent à rendre inaccessible au mémorialiste la position de l'historien. Volontaires ou non, des déformations, dissimulations et inexactitudes peuvent intervenir. « *L'illusion majeure serait d'imaginer que la bonne foi et la mémoire fidèle permettraient de parvenir à un jugement objectif.* » (Gusdorf, Lignes de vie, Tome 1, Paris, O. Jacob, 1990, p. 135)

• « *Mais on savait qu'elle s'imposerait, par consentement général, dès lors que le pays courrait le risque d'être, encore une fois, déchiré et menacé.* » p. 342.

• « *Mes paroles, réelles ou supposées, passeraient au domaine public.* » p. 342. Importance des conditionnels dans ces 2 § de la p. 342 : recréation du passé. Fausse prophétie !

• « *Puisque tout recommence toujours, ce que j'ai fait sera, tôt ou tard, une source d'ardeurs nouvelles, après que j'aurai disparu* » p. 344. Futur = temps de la certitude = prophétie créée par l'écriture !

• « *Immobile au fond des ténèbres, je pressens le merveilleux retour de la lumière et de la vie* » : p. 345 : Prosopopée = prophétie.

II. Argumentation et apologie : Les *Mémoires de guerre*, une contribution à la construction du grand homme.

Auto-célébration : construire un monument de soi. Registre épideictique.

1. Mise en valeur d'un **regard individuel** : **subjectivité / Partialité ASSUMEES** ! (vs Véracité du document historique). « *Pour moi* » : de Gaulle ou l'assomption de soi.

Importance des verbes qui se rattachent au pronom « je » :

- Verbes de pensée / de perception intérieure (« je songeai »). Allusion à ses intuitions et à sa perception du monde.

- Verbes de mouvement : marcher, avancer physiquement / progression morale et politique.
- Verbes de parole.

But : établir un lien entre la parole et l'action : « *quoi que je dise ou qu'on me fit dire, mes paroles, réelles ou supposées, passeraient au domaine public* » (p. 342) ; « *Puisque tout recommence toujours, ce que j'ai fait sera, tôt ou tard, une source d'ardeurs nouvelles* » (p. 344).

→ **Valeur performative** de la parole : p. 341 ; p. 342 (« *paroles* » tombées dans le « *domaine public* »).

2. Homme crédité de la capacité **d'infléchir durablement le cours de l'histoire**, de **modeler le destin d'une nation**. Le recours à la 3<sup>e</sup> personne ou l'**auto-commémoration** qui vise à créer le **mythe DG**.

Création d'une atmosphère épique saturée d'anticipation nostalgique : recours à la 3<sup>e</sup> personne du singulier : « *Cependant, tandis que le personnel du régime se livrait à l'euphorie des habitudes retrouvées, au contraire la masse française se repliait dans la tristesse. Avec de Gaulle s'éloignait ce souffle venu des sommets, cet espoir de réussite, cette ambition de la France, qui soutenaient l'âme nationale. Chacun, quelle que fût sa tendance, avait, au fond, le sentiment que le Général emportait avec lui quelque chose de primordial, de permanent, de nécessaire qu'il incarnait de par l'Histoire et que le régime des partis ne pouvait pas représenter.* » (p.342)

- **Procédé de distanciation** qui conduit l'auteur à parler de lui-même comme s'il parlait d'un autre : volonté d'objectiver le récit, personnage se trouve rejeté dans le passé, vu de l'extérieur ;
- Procédé employé dans une **perspective grossissante** : sa vie prend les **dimensions de l'histoire**, voire de la **légende**. Epopée.

**3. Grand homme = Homme d'état d'une stature exceptionnelle.** De Gaulle, grand serviteur de l'état au service de la France.

a) **Se présenter comme le serviteur de l'état et le guide du peuple :**

- La figure du « *chef* » : messie ? Connotations religieuses : être élu spontanément par le peuple, figure du guide : p. 342. « *mission* ».
- Importance de l'épiphanie : apparition : Etymologie du terme « épiphanie » : « *brille* » : pp. 342-343. Métaphore du feu : p. 343 « *entretenir la flamme* ».

b) **La géographie gaulienne : un espace hautement symbolique.**

2 interprétations possibles :

- DG veut faire corps avec la France : association terre / France : symbolise son action : parcourir la France afin de recueillir les impressions du peuple. Prosopopée finale : la « *Nature* » = France.
- DG et sa situation dans l'espace : importance des métaphores qui opposent le bas et le haut : « chef » = « ^tête » = ce qui se situe au sommet du corps : DG se situe au sommet de l'état : « *situé haut sur le plateau* » : p. 343. Valeur symbolique de Colombey les deux Eglises.

**III. Historique, éthique et esthétique : la re-crédation poétique de l'histoire : Etude du lien Parole / action.**

1. **Mettre en jeu l'intimité du Moi**, qui s'affirme par le ton de la confiance afin de **toucher** le lecteur.

a) Un style qui emprunte beaucoup au **lyrisme de Chateaubriand** :

Le lyrisme est l'expression d'une émotion personnelle intense. La poésie lyrique traite des sentiments du poète (thèmes récurrents : l'amour, la mort, la communion avec la nature, le destin, etc.).

- Les sentiments de l'écrivain : Vocabulaire de l'émotion.
- Thème : communion avec la nature.

- Importance de la métaphore filée : P. 343 : Présentation d'un territoire et de ses habitants : lien géographie-espace / humanité : « *Leurs familles, je les connais, je les estime et je les aime* ».

- Le motif du destin : le recours au conditionnel.

b) Un style qui **met pour la première fois en jeu l'intimité de DG** :

Mémorialiste raconte une lutte pour la reconnaissance. Moyens pour un sujet, marque de confirmation de soi par autrui, par actions, par engagements professionnels. Non pas orgueil. Propre du mémorialiste = n'est lui-même que par autrui, contre autrui, dans un engagement avec autrui. Est un agent responsable de ses actes, maintien de soi, fidélité à soi. Il présente « *une manière d'être* » (342). Mémoire = genre de l'attestation de soi. DG est tout entier dans l'image qu'il donne de lui.

N'a pas de vie intime parce qu'elle est non significative ; non pas texte désincarné ou froid, mais texte patriotique. Du coup, tous les éléments qui renvoient, dans ce passage, à la vie personnelle de DG mettent de façon paradoxale en valeur la visée patriotique du récit gaullien.

c) Un style qui **dramatise les événements** dont il est question :

- Il décrit son départ dans des phrases où la période portée par l'antithèse avec effet de parallélisme ainsi que par le rythme ternaire concourt à la dramatisation de l'événement : p. 342.

- Le recours fréquent à l'hyperbole.

- Les fréquentes allusions à l'histoire : perspective élargie : p. 343 : « *il passe des siècles au centre des terres* ». Phénomène de grossissement épique : destin d'un homme associé au destin d'un peuple, d'une terre, d'une nation.

2. Développer un **art de plaire** : Recourir à l'art de **persuader** par le langage pour amener le public à légitimer l'autorité de DG.

→ **Les métaphores de DG : Le haut et le bas** : La position debout est valorisée ; la position couchée est moralement disqualifiée : les mouvements du corps et de l'esprit sont classés de la même manière : s'élever est positif, s'abaisser est négatif. Métaphore de la chute pour décrire la dégradation morale ou physique des individus mais surtout des états et des nations.

→ **Mise en valeur de l'agitation de la l'élément liquide : Métaphore de la mer** présente en filigrane : « *inévitabile secousse* » « *océan* » « *jaillissement* » « *se tourner vers une simple maison* » : point fixe, p. 343. Allusion, p. 345, à la « *pluie* » et aux « *tempêtes* ». Autres antithèses présentes : Agitation / Paix ; bruit / silence. Mise en valeur de la Terre : p. 343 : une manière d'évoquer indirectement la mer.

→ **Antithèse** : obscurité / lumière.

→ Les **oppositions** dans le texte : **Unité et désunion** : un acteur de l'unité désignée : DG, artisan de l'unité désirée.

3. **Parole et légitimité de l'autorité politique : Quand dire, c'est faire.**

Histoire du verbe. Épopée trouve son origine dans le discours à un moment où il n'a aucune légitimité institutionnelle, etc... Épopée associée à la voix, à la parole (CF. Odyssée d'Homère). Orateur conscient des effets de la parole éloquente. Politique = **prise de décision collective qui repose sur ressources de mobilisation des gens par parole politique**.

Invoyer la parole de l'aède dans l'Odyssée : il faut parler en permanence de DG afin de le rendre immortel, de rendre son histoire universelle : parole permet la naissance de l'épopée gaullienne.

- **Motif de la parole** dans ce passage : 1) Lexique de la parole 2) Les discours rapportés 3) le dialogue avec le lecteur présent en filigrane dans le texte : importance des interrogations dans le texte et des questions rhétoriques qui supposent la présence active de l'interlocuteur : « *Où aller ?* » (destinataire de la question ?). Phénomène de mise en abîme : raconter son histoire pour l'immortaliser, passer à la postérité.

- Importance de l'analyse du **titre « salut »** : 1<sup>ère</sup> interprétation du mot titre : pratique ordinaire ; salutem = santé, conservation de la vie ; souhaiter la bonne santé, d'échapper à la mort, acte de

civilité que l'on fait lorsqu'on rencontre ou qu'on quitte qq. Intérêt : signifie autant l'adieu que souhait de bienvenue (départ / arrivée).

- Salut 1 : Adieu (litote pr désigner la mort que le mémorialiste dit attendre avec calme) . Ds ce cas, le salut adressé par mémorialiste à la fin de son texte, est autant un au revoir à la 3<sup>ème</sup> et à la 4<sup>ème</sup> rép, qu'un salut d'entrée ds 5<sup>ème</sup>.
  - Salut 2 : salut de la patrie que DG va s'efforcer d'assurer.
  - Salut 3 : notion de salut public de la nation (rend le texte le plus discutabile et le plus discuté à l'époque). Mai 58 : DG a obtenu les pleins pouvoirs (ouverture vers une forme de dictature dont ses ennemis l'accusent).
- Symboliquement, cette **fin** se présente comme une **renaissance**, un commencement :
- Thématique de la finitude ;
  - Dernière passage, dernière ligne mais importance du dernier mot prononcé : « *espérance !* » : importance de l'exclamation : **p. 258 !!!!**
  - Importance de l'espace blanc qui suit le texte.

Le S raconte un départ (janv 46) et signale arrivée, retour au pouvoir. Jeu de superposition des périodes = caractéristique des mémoires. DG pousse ce jeu entre tps raconté et tps du récit au max : virtuosité. Jeu de croisement essentiel pour comprendre comment DG espère **assurer le renouveau** (p.54 « *mystique du renouveau* » = allusion aussi au changement de constitution pour lequel DG se bat). In fine, texte intéressant dans le jeu de superpositions temporelles ; dernière période décrite, le véritable enjeu est constitué par Guerre d'Algérie ; d'où l'importance de toutes les références aux colonies dans narration. (Répondre à ceux qui veulent que F conserve Algérie, et préparer le retrait de la F).

Les enjeux des Mémoires :

- Parole du **témoin** : Histor

Lat. *historia*, le sens propre du terme grec est information, recherche intelligente de la vérité. Le grec veut dire le savant, le témoin, et se rattache à un thème inusité du grec, signifiant savoir, voir, le même que le latin *videre*, et le sanscrit *vid*. **Sources : Littré.**

- Parole du **poète** (celui qui invente, qui crée)
- Parole de **l'orateur** (Eloquence = art de bien parler / *loqui* = parler)

Mémoires = genre rhétorique. Pratiques qui occupaient une place ds société : discours d'apparat. Ts genres ont trouvé à se perpétuer à travers les récits de vies majuscules. Eloge de soi.

### I. Mémoires et argumentation.

Définition des Mémoires (rappel) : DG, témoin de faits historiques, acteur, qui essaie d'exposer et de justifier son action, souvent après être tombé en disgrâce

1. Grande figure de l'histoire qui tente de **légitimer son action** : l'enjeu est politique.
2. L'auteur veut aussi **immortaliser son action**.
3. Il veut **redorer un blason** dont l'histoire n'a pas su rendre tout l'éclat qu'il méritait.

II. Argumentation et apologie : Les Mémoires de guerre, une contribution à la construction du grand homme. Auto-célébration : construire un **monument de soi**. Registre **épidictique**.

**APHORISME** → **Formes brèves et sententiales**

#### **APOLOGIE**

L'apologie désigne à l'origine un discours ou un texte de défense produit en réponse à une accusation portée contre quelqu'un ou quelque chose. Les auteurs ayant souvent recours à la louange pour étayer leur justification, le terme d'apologie est parfois employé comme synonyme d'éloge et c'est le sens le plus courant aujourd'hui

1. Mise en valeur d'un **regard individuel** : **subjectivité / Partialité ASSUMÉES!** (vs Véracité du document historique). « *Pour moi* » : de Gaulle ou l'assomption de soi.

→ Connecteur svt utilisé « *pour moi* » : Récit gaullien simplifié = récit dense, touffu, exhaustif, mais interprétation proposée des faits obéit à schéma de pensée très systématique. ( cf p. 10 ;etc). Figure qui tend à isoler la figure de DG : lui seul peut adopter une position de retrait. Bénéficie de l'engagement dans le moment et de la lucidité du regard sur l'histoire (permise par le jeu du mémorialiste). Même si effet artificiel, il demeure.

→ Tel est le **dispositif narratif** mis en place par le mémorialiste qui installe, par ce « **je** » **d'ubiquité et d'omnipotence**, l'incontestable consécration d'un homme dont le destin s'est confondu lors de la Seconde Guerre mondiale avec celui de « la France éternelle », rétablie dans ses droits au regard du monde et de l'histoire (affectée d'une majuscule dans les *Mémoires!*). D'inévitables distorsions résultent du caractère rétrospectif du récit ainsi que son organisation autour de la personne du narrateur : privilégiant ce qu'il a vu, ce qu'il a pensé, ce qu'il a vécu, le « je » des Mémoires est presque naturellement porté à exagérer son influence sur le cours des événements. L'objectif constamment braqué sur lui crée une **illusion d'optique** : **personnage central du récit**, il passe aisément pour le **personnage principal de l'histoire**. A cela s'ajoute le

recul temporel : l'autobiographie s'écrit dans une perspective rétroactive (le mémorialiste connaît la fin de l'histoire) : il est tout naturellement porté à plaquer sur le passé la continuité et la cohérence que suggère la connaissance du présent.

→ Structure systématique : Construction binaire : exposé des obstacles / contrebalancé par énoncé des intentions, puis formulation des actions.

→ Tours stylistiques étranges : cf p. 84 DG transforme : « je » devient « *ma politique* ». C'est toujours sa volonté qui est en œuvre. Surdétermination de la volonté du mémorialiste.

→ On peut lire les p 150 à 152 à la lumière de l'anecdote des toasts de Staline. Enumération destinée à montrer que chaque homme nommé est l'extension de sa propre autorité. Cela permet aussi de régler des comptes avec des adversaires politiques.

→ Contrairement aux Commentarii de Bello Gallico de Jules César, auxquels on a pu les comparer, les Mémoires de guerre ne sont pas exclusivement rédigés à la troisième personne. Qu'il s'agisse du pronom ou de l'adjectif, toute la palette de la première personne s'y trouve déployée, de l'incipit à l'explicit : « on », « nous », « moi », « me », « mon », ses variantes et l'interdit « je ». Le mémorialiste en fait un usage délibéré autant pour accréditer la vérité historique dont il s'estime être le dépositaire que pour imposer la geste gaullienne. Qu'il suffise d'en relever, parmi tant d'autres, les formes les plus caractéristiques : « Pour **moi** », « Autour de **moi** », « Quant à **moi** », « le président Truman examina avec **moi** ». « Il **m'** a été donné de conduire la France », « Il **m'** appartient », « Tout **me** commande ». « Depuis juin 1940, c'est vers la libération que **j'** ai conduit la France », « Une politique. **J'** en ai une », « **j'** atterris sur l'aérodrome de Bron », « **je** passai en revue », « **je** tiens à formuler en public », « **j'** en fais l'annonce à la radio », « **j'** attelle le gouvernement ». « Et **me** voici, aujourd'hui, en charge d'un pays ruiné (...) À **ma** voix, il a pu s'unir. » « Quels que pussent être les sentiments qui bouillonnaient dans **mon** âme », « Quand **je** dirige **mes** promenades ».

→ Une telle intempérance n'a d'autre visée que de revendiquer sa responsabilité assumée, voire infaillible dans tous les événements décisifs que le monde a vécus de 1940 à 1946, de l'appel jusqu'au salut, pour ne faire qu'un, dans le récit de sa propre aventure, avec la *libération* et la *victoire* ainsi qu'avec le destin de la France et des Français. Une première personne proliférante qui atteste que « l'homme du 18 juin » fut, de son propre aveu, homme d'action comme homme de convictions, qu'il s'est battu sur tous les fronts, militaire, diplomatique, politique, social, économique; sur toutes les latitudes, Europe, Afrique, Levant (Syrie et Liban), Asie; infatigable artisan du redressement, de la reconquête du territoire et de l'honneur perdu.

→ Valeur performative de la parole : p. 341 ; p. 342 (« *paroles* » tombées dans le « *domaine public* »).

**Document complémentaire n°1.** John Austin, Quand dire, c'est faire, 1962, trad. G. Lanne, Seuil, 1970.

### **La parole peut être action directe et non représentation ou description d'une pensée ou d'une action. Énoncés « constatifs » et « performatifs. »**

*Il faut distinguer entre deux jeux de langage, le constatif et le performatif, soit entre un usage représentatif ou informatif, et une dimension active. Dans le premier cas nos mots enregistrent un état du monde, dans l'autre ils ajoutent au monde un état; dans l'un la pensée court world to word, dans l'autre word to world. Un énoncé comme « la fenêtre est ouverte » (vrai ou faux) suit et décrit l'état du monde, le performatif « la séance est ouverte » ajoute au monde un nouvel état. Alors que dans l'usage descriptif le signe reste à l'extérieur de la chose, dans son usage performatif ces deux niveaux tendent à se confondre. « Je vous félicite » énonce un acte qui n'est autre que cette énonciation elle-même.*

« [...] Toutes les affirmations, vraies ou fausses, ne sont pas des descriptions; voilà pourquoi je préfère employer le mot « constatif ». [...] Car on peut trouver des énonciations qui satisfont ces conditions et qui, pourtant,

A) ne « décrivent », ne « rapportent », ne constatent absolument rien, ne sont pas « vraies ou fausses » ; et sont telles que

B) l'énonciation de la phrase est l'exécution d'une action (ou une partie de cette exécution) qu'on ne saurait, répétons-le, décrire *tout bonnement* comme étant l'acte de dire quelque chose.

[...] *Exemples*

(E. a) « *Oui* [je le veux] (c'est-à-dire je prends cette femme comme épouse légitime) » - ce «oui » étant prononcé au cours de la cérémonie du mariage.

(E. b) « *Je baptise ce bateau le Queen Elizabeth* » - *comme* on dit lorsqu'on brise une bouteille contre la coque.

(E. c) «Je donne et lègue ma montre à mon frère » - comme on peut lire dans un testament.

[...] Pour ces exemples, il semble clair qu'énoncer la phrase (dans les circonstances appropriées, évidemment), ce n'est ni *décrire* ce qu'il faut bien reconnaître que je suis en train de faire en parlant ainsi, ni affirmer que je le fais : c'est le faire. Aucune des énonciations citées n'est vraie ou fausse : j'affirme la chose comme allant de soi et ne la discute pas. [...] Quand je dis, à la mairie ou à l'autel, etc., «Oui [je le veux] », je ne fais pas le reportage d'un mariage: je me marie.

Quel nom donner à une phrase ou à une énonciation de ce type ? Je propose de l'appeler une *phrase performative* ou une énonciation performative ou - par souci de brièveté - un «performatif». Le terme «performatif» sera utilisé dans une grande variété de cas et de constructions (tous apparentés), à peu près comme l'est le terme « impératif ». Ce nom dérive, bien sûr, du verbe [anglais] *perform*, verbe qu'on emploie d'ordinaire avec le substantif «action» : il indique que produire l'énonciation est exécuter une action (on ne considère pas, habituellement, cette production-là comme ne faisant que dire quelque chose).

[...] On peut opposer aux formules qui précèdent une première objection, valable, et qui n'est pas sans une certaine importance. Dans de très nombreux cas, en effet, il est possible d'exécuter un acte d'un genre tout à fait identique, *non pas* en énonçant des mots - qu'ils soient écrits ou prononcés -, mais d'une autre manière. Je puis, par exemple, en certains lieux, contracter mariage par simple cohabitation. [...] Mais la vraie raison pour laquelle ce genre de remarques semble dangereux, tient probablement à un autre fait, évident, sur lequel nous aurons à revenir en détail, et que voici. Prononcer des mots, en effet, est d'ordinaire un événement capital, ou même l'événement capital, dans l'exécution [*performance*] de l'acte. [...] Disons, d'une manière générale, qu'il est toujours nécessaire que les *circonstances* dans lesquelles les mots sont prononcés soient d'une certaine façon (ou de plusieurs façons) *appropriées*, et qu'il est d'habitude nécessaire que celui-là même qui parle, ou d'autres personnes, exécutent *aussi* certaines *autres* actions -actions « physiques » ou « mentales », ou même actes consistant à prononcer ultérieurement d'autres paroles. C'est ainsi que pour [...] me marier (chrétiennement), il est essentiel que je ne sois pas déjà marié avec une femme vivante, saine d'esprit et non divorcée, etc.

[...] Mais il nous arrive souvent d'avoir l'impression que le sérieux des mots leur vient de ce qu'ils ont été prononcés seulement comme le signe extérieur et visible d'un acte intérieur et spirituel - signe commode dont le rôle serait de conserver les traces de l'acte ou d'en informer les autres. Dès lors le pas est vite franchi qui mène à croire ou à supposer, sans s'en rendre compte, que dans bien des cas l'énonciation extérieure est la description, *vraie ou fausse*, d'un événement intérieur. On trouvera l'expression classique de cette idée dans *Hippolyte* (vers 612) où Hippolyte dit : « Ma langue prêta serment, mais non pas mon cœur » (ou mon esprit ou quelque autre artiste dans les coulisses). C'est ainsi que « Je promets de...»

m'oblige : enregistre mon acceptation spirituelle de chaînes non moins spirituelles. [...] Car celui qui dit « Promettre ne consiste pas simplement à prononcer des mots: c'est un acte intérieur et spirituel ! » sera sans doute considéré comme un moraliste. [...] Non : la précision et la moralité sont toutes deux du côté de celui qui dit tout simplement : *notre parole, c'est notre engagement.* »

Interprétations :

- Transmettre la vérité d'une vie ;
- Donner la fierté du lignage : **DG s'inscrit dans l'histoire en évoquant des grandes figures de l'Histoire de France** (Napoléon, p. 81 – p. 315 ; Jeanne d'Arc, p. 301) qui ont fait l'histoire, en mettant en évidence le couple Parole / Action. Assumer sa parole et ses actes qui dont la grandeur de la France. **P. 262 !!!**
- Expliquer les avatars d'une carrière.

**2. Homme soucieux de construire sa représentation sociale** (homme soucieux du regard que portera sur lui la postérité).

- **Contexte de la rédaction de l'œuvre**: c'est pendant la « traversée du désert » que DG travaille à leur rédaction, suivant en cela la règle selon laquelle les écrits autobiographiques sont entrepris pendant les intervalles de l'action. Ecrit entre 1952 et 1958.

Conditions de publication des 3 tomes : étrange Providence semble couvrir la publication des Mémoires :

- L'appel : au moment de l'élection caricaturale de Coty ;
- L'unité : au moment de la désagrégation de la 4<sup>e</sup> république ;
- Le salut : au lendemain du retour au pouvoir.

Succès considérable : triomphe et reconnaissance de l'œuvre de DG / renaissance de l'homme politique. Réassurance narcissique, attestation sociale de sa qualification charismatique.

- Importance de la **situation d'énonciation** : **Lecture analytique de l'excipit** : depuis « *Où aller ?* » jusqu'à la fin des Mémoires (pp. 341-345).

3. Homme crédité de la capacité **d'infléchir durablement le cours de l'histoire**, de **modeler le destin d'une nation**. Le **recours à la 3<sup>e</sup> personne** ou l'**auto-commémoration** qui vise à créer le **mythe DG**.

La part de la vie privée est réduite au strict minimum : Malraux évoque la relation du général avec le personnage symbolique « *dont il a écrit les Mémoires, où Charles ne paraît jamais* » ((Antimémoires, Paris, Gallimard, 1967, p. 150) et parle d'un dédoublement de la personne privée et de l'homme public. Il arrive d'ailleurs que le mémorialiste écrive « *le général de Gaulle* » ou tout simplement « *de Gaulle* » :

Le tome 3 n'en compte pas moins de 87 occurrences. Lesquelles se déclinent sous les quatre aspects suivants: « **de Gaulle** », « **le général de Gaulle** » fortement majoritaires, « **Charles de Gaulle** », « **le Général** » dans une moindre mesure, auxquelles on peut ajouter, car elle sert le même dessein, la périphrase épique « l'homme des tempêtes ». (p.324) L'intégralité des Mémoires, et le tome 3 ne déroge pas à la règle, procède de ce dédoublement qui présente au lecteur un être qui se regarde et entend bien qu'on le regarde dans le miroir que l'histoire lui a tendu depuis qu'il s'y est invité avec fracas. De Gaulle s'en est lui-même expliqué : « *Le fait d'incarner, pour mes compagnons le destin de notre cause, pour la multitude française le symbole de son espérance, pour les étrangers la figure d'une France indomptable au milieu des épreuves, allait commander mon comportement et imposer à mon personnage une attitude que je ne pourrais changer.* », écrit-il dans L'Appel. C'est dire combien de Gaulle est conscient du rôle éminent qu'on lui prête, s'y conformant avec d'autant plus de facilité qu'il s'y est, toute sa vie, préparé. Les Mémoires de guerre assument sans le moindre doute, la moindre défaillance de sa part, ce double symbolique et font entendre, en écho à la première personne, son nom, si français, si *gaulois*, définitivement entré dans l'histoire. Et si le mémorialiste fait bien œuvre d'historien, le confirment les

documents officiels scrupuleusement cités en annexe, l'emploi concomitant de la troisième personne ne manque pas d'étayer la dimension épique, et partant la portée héroïque de son action.

- Procédé de **distanciation** qui conduit l'auteur à parler de lui-même comme s'il parlait d'un autre : **volonté d'objectiver le récit**, personnage se trouve rejeté dans le passé, vu de l'extérieur ;
- Procédé employé dans une **perspective grossissante** : sa vie prend les **dimensions de l'histoire, voire de la légende**.

A cet égard, il convient certainement de rappeler la **mise en garde** formulée par **Gusdorf** : sur le territoire des écritures du Moi, la **notion d'objectivité est mal venue**. L'impossibilité de la coïncidence de soi à soi, qui tient à la constitution même de l'être humain, le passage de l'inconsistance du vécu à la connaissance de l'écrit, concourent à rendre inaccessible au mémorialiste la position de l'historien. **Volontaires ou non, des déformations, dissimulations et inexactitudes peuvent intervenir**.

« *L'illusion majeure serait d'imaginer que la bonne foi et la mémoire fidèle permettraient de parvenir à un jugement objectif.* » (Gusdorf, **Lignes de vie**, Tome 1, Paris, O. Jacob, 1990, p. 135)

Toute entreprise autobiographique a un « **caractère créateur et édifiant** » (Ibid., p. 14). Les mémoires n'échappent pas à la règle : elles nous offrent l'une des versions possibles du **mythe héroïque**. DG se produit comme « grand homme », contribuant par là-même à renforcer la croyance en l'existence sociale de ceux-ci. **Entreprise biographique = travail de production et de représentation de soi**.

En retenant la formule d'ouverture suivante « *Toute ma vie je me suis fait une certaine idée de la France* », le mémorialiste nous installe immédiatement au cœur de « **l'illusion biographique** ». Il présuppose que la vie est une histoire, qu'elle constitue un tout cohérent et orienté (Sartre, **La Nausée**, 1938).

Travail de recreation à rattacher à la **figure de l'aède** : DG devient le **re-créateur de son histoire** : effet de mise en abîme et inévitable altération des faits.

4. **Grand homme = Homme d'état d'une stature exceptionnelle**. De Gaulle, grand serviteur de l'état, grand chef de guerre, grand chef d'État, grand conducteur de peuple. DG façonne sa statue...

a) Un « **Grand homme** » doit **SERVIR LA FRANCE** :

Présentation de la politique noble, celle qui dans la lignée d'Aristote (**La Politique**), se définit comme l'art d'agir pour le bien commun (vs, p. 286 : les politiques politiques).

**LITTRE**. Lat. politicus, le **grec vient de ville, cité** ; sanscrit, pur, s. f. pura, s. n. purī, s. f. ville, rapportés à la racine pri (i long), emplir, qui est dans puru et dans le grec, beaucoup. Du grec, **ville, voudrait donc dire la foule, la multitude**.

Volonté de rendre à la France un « **service signalé** » (**Mémoires de guerre**, Tome 1, p. 6). Représentation largement répandue chez les Officiers de carrière : **désir de servir** (p. 330 !!! ; p. 177) est immémorial, peu de métiers recrutent autant de **vocations** précoces : **processus déréalisant** : les vocations ne se distribuent pas entièrement au hasard au sein d'une société : pas plus que les autres, le grand homme ne se déplace en toute liberté dans l'espace social. Des **mécanismes objectifs d'orientation** s'imposent à lui de telle sorte qu'à une position sociale et à des dispositions déterminées correspond un faisceau de possibles. Il est inévitable **qu'une fois la trajectoire accomplie** le récit autobiographique, cherchant à **délivrer le sens d'une destinée, oublie les trajectoires possibles** auxquelles elle s'entremêlait et la marque rétrospectivement du sceau de la nécessité.

**Œuvre = création artificielle du sens**. Mise en place d'une logique de mythologisations. Mise en valeur de la croyance selon laquelle il existerait des **hommes prédestinés** à un **rôle hors du commun** : il suggère que lui-même n'avait vécu que dans l'attente du 18 juin. But de DG : comment saura-t-il donner à sa vie la forme de ses rêves et de ses ambitions, comment parviendra-t-il à identifier son destin personnel avec celui de la France ?

Dans le cadre de notion culture politique qui valorise fortement **l'accomplissement du devoir**, cette thématique se révèle puissamment **ennoblissante**. L'homme du 18 juin acquiert à travers elle une stature de héros cornélien, **né pour jouer un grand rôle dans les événements** (« *Rome a choisi mon bras, je*

*n'examine rien* »). Le grand homme ne brigue pas le pouvoir : exclusivement animé par la passion de servir (p. 342), il y accède tout naturellement, sous la pression des circonstances : p. 286 : dénonciation des basses manœuvres des politiques politiques ; p. 299 : dénonciation de l'attitude de Pétain (« *illusion de servir le bien public* ») ; p. 312 / p. 328 : distinction construction de la France / construction d'un parti politique. Exemple / Modèle : p. 150, portrait élogieux de Jules Jeanneret.

**Personnage politique submergé par son rôle** : phénomène de surcharge du rôle (d'où le dédoublement) : contrainte écrasante (p. 123) / DG condamné à l'exemplarité : en se déclarant prisonnier de son personnage, le mémorialiste sert son mythe : le pouvoir est un fardeau qu'il exerce comme un authentique sacerdote. Démonstration : le **maintien au pouvoir n'est pas une fin en soi** : p. 149 !!! ; p. 310 ; p. 325 ; p. 335 ; p. 338.

- b) Un « **Grand homme** » doit être un **CHEF DE GUERRE** : « L'homme du 18 juin », devenu, depuis le 4 juin 1944, président du Gouvernement provisoire, s'affiche, dès le premier chapitre de l'ouvrage, dans ses attributions de **chef suprême des Armées** alors que l'ennemi continue d'occuper certaines régions du territoire national et que la victoire n'est pas définitivement acquise.

Importance de la figure du « **chef** » : terme important utilisé à plusieurs reprises par DG lui-même : p. 293 : allusion aux manifestations provoquées par le « *Mouvement national des prisonniers* » : DG les convoque, réaffirme son autorité (menaces) et explique qu'ils doivent adopter une conduite de « **chef** » au nom de la défense de « *l'ordre public* ». p. 57 (début du chapitre « de l'ordre ») ; p. 177.

Mais attention ! Plusieurs acceptions du terme « **chef** » sont proposées dans l'œuvre : ne pas retenir celle que propose Staline : le pouvoir sans le souci du peuple n'est rien (tyrannie, dictature) : p. 99.

Sources : Antiquité, La Politique d'Aristote :

- Métaphore maritime utilisée pour désigner le fonctionnement de la cité (et définir le rôle des citoyens) ;
- La noblesse du rôle que s'assigne DG / L'aristocratie qu'il met en place (« *espèce de monarchie* ») : p. 284. Contre exemple : la « *faillite* » et le « *désastre* » de la France : p. 117.

#### LITTRE :

→ **Citoyen** : cité.

→ **Aristocratie** au sens étymologique du terme : Terme dérivé de mots grecs signifiant excellent et être fort : domination des meilleurs, des plus considérables.

Document complémentaire n°2 : [Aristote](#), La Politique, Traduction [Jules Barthélemy-Saint-Hilaire](#), Ladrance, 1874, pp. 123-193.

*Pour Aristote l'éthique et la politique sont des disciplines connexes : toutes deux traitent du souverain bien, qui n'est pas idéal mais ne se distingue pas du bonheur, et qui se propose autant à l'individu humain qu'à la cité, forme achevée de la vie sociale. D'ailleurs l'individu libre est le citoyen d'une cité et la justice du citoyen est sa conformité aux lois d'une cité. Il n'en reste pas moins que l'éthique s'adresse plutôt à l'individu considéré comme un citoyen libre (cf. L'Éthique à Nicomaque), et que la science politique s'adresse plutôt aux législateurs ou aux administrateurs d'une cité (cf. La Politique), puisque la cité est pourvue d'une constitution, d'une organisation, d'un pouvoir contraignant.*

#### Livre III, chapitre 2.

Suite : la vertu du citoyen ne se confond pas tout à fait avec celle de l'homme privé ; le citoyen a toujours rapport à l'État. La vertu de l'individu est absolue et sans rapports extérieurs qui la limitent. Ces deux vertus ne se confondent même pas dans la république parfaite ; elles ne sont réunies que dans le magistrat digne du commandement ; qualités fort diverses qu'exigent le commandement et l'obéissance, bien que le

bon citoyen doit savoir également obéir et commander : la vertu spéciale du commandement, c'est la prudence.

§ 1. Une question qui fait suite à celle-ci, c'est de savoir s'il existe identité entre la vertu de l'individu privé et la vertu du citoyen ; ou bien, si elles diffèrent l'une de l'autre. Pour procéder régulièrement à cette recherche, il faut d'abord nous faire une idée de la vertu du citoyen. Le citoyen, comme le matelot, est membre d'une association. A bord du navire, quoique chacun ait un emploi différent, que l'un soit rameur, l'autre pilote, celui-ci second, celui-là chargé de telle autre fonction, il est clair que, malgré les appellations et les fonctions qui constituent à proprement parler une vertu spéciale pour chacun d'eux, tous concourent néanmoins à un but commun, c'est-à-dire au salut de l'équipage, que tous assurent pour leur part, et que chacun d'entre eux recherche également.

§ 2. Les membres de la cité ressemblent exactement aux matelots : malgré la différence de leurs emplois, le salut de l'association est leur œuvre commune ; et l'association ici, c'est l'État. La vertu du citoyen se rapporte donc exclusivement à l'État. Mais comme l'État revêt bien des formes diverses, il est clair que la vertu du citoyen dans sa perfection ne peut être une ; la vertu qui fait l'homme de bien, au contraire, est une et absolue. De là, cette conclusion évidente, que la vertu du citoyen peut être une tout autre vertu que celle de l'homme privé.

### Livre VI, chapitre 6.

§ 3. Comme le système aristocratique a pour but de donner la suprématie politique à des citoyens éminents, on a prétendu, par suite, que les oligarchies se composent en majorité d'hommes vertueux et estimables. Or, il semble impossible qu'un gouvernement dirigé par les meilleurs citoyens, ne soit pas un excellent gouvernement, un mauvais gouvernement ne devant peser que sur les États régis par des hommes corrompus. Et réciproquement, il semble impossible que là où l'administration n'est pas bonne, l'État soit gouverné par les meilleurs citoyens. Mais il faut remarquer que de bonnes lois ne constituent pas à elles seules un bon gouvernement, et qu'il importe surtout que ces bonnes lois soient observées. Il n'y a donc de bon gouvernement d'abord que celui où l'on obéit à la loi, puis ensuite que celui où la loi à laquelle on obéit est fondée sur la raison ; car on pourrait aussi obéir à des lois déraisonnables. L'excellence de la loi peut du reste s'entendre de deux façons : la loi est, ou la meilleure possible, relativement aux circonstances ; ou la meilleure possible, d'une manière générale et absolue.

§ 4. Le principe essentiel de l'aristocratie paraît être d'attribuer la prédominance politique à la vertu ; car le caractère spécial de l'aristocratie, c'est la vertu, comme la richesse est celui de l'oligarchie, et la liberté, celui de la démocratie.

Souci d'édification qui pousse le mémorialiste à **s'héroïser lui-même** : clairvoyance, force d'âme, détermination, autorité : veut mener à bien le redressement national : la grandeur marque de son sceau toutes les actions entreprises par le chef de l'état = Sens de l'histoire / intérêt national. Philosophie du commandement : le « *chef* » ie la « *tête* » : p. 287 ; pp. 284-285 ; p. 329 ; p. 333. Édification d'un **modèle d'autorité** : homme de caractère : philosophie du commandement qui sous-tend ce portrait du chef idéal. Importance de la mission, du dessein, de la recherche de la grandeur.

Le **prestige** (p. 197 ; p. 184) comme ressort du commandement : force de caractère qui se met au service d'un **idéal supérieur** ; sens du devoir ; culte de l'honneur (=vertus). Eloge de De Lattre : pp. 44-45. La discipline est d'autant plus facilement obtenue que les chefs ont pris plus d'ascendant sur leurs troupes par **l'exemple qu'ils donnent** (p. 339 ; p. 137 = Pétain a usé de sa dignité passée pour imposer sa dictature et salir la France). P. 47 : « *Plus le trouble est grand, plus il faut gouverner* ». p. 98 : Staline fait l'éloge de la détermination de DG. Exemple génial : p. 156 : le train de vie que s'impose DG : mu milité par respect pour les citoyens.

**Document complémentaire n°3** : Alfred de Vigny, Servitude et grandeur militaire, Livre deuxième, Chapitre XI, Histoire de l'Adjudant, 1835.

Pour nous, ce fut au cratère même du volcan que nous courûmes. Il fumait encore, et une troisième éruption était imminente.

La petite tour de la poudrière était éventrée, et, par ses flancs ouverts, on voyait une lente fumée s'élever en tournant.

Toute la poudre de la tourelle était-elle brûlée ? en restait-il assez pour nous enlever tous ? C'était la question. Mais il y en avait une autre qui n'était pas incertaine, c'est que tous les caissons de l'artillerie, chargés et entr'ouverts dans la cour voisine, sauteraient si une étincelle y arrivait, et que le donjon renfermant quatre cents milliers de poudre à canon, Vincennes, son bois, sa ville, sa campagne, et une partie du faubourg Saint-Antoine, devaient faire jaillir ensemble les pierres, les branches, la terre, les toits et les têtes humaines les mieux attachées.

Le meilleur auxiliaire que puisse trouver la discipline, c'est le danger. Quand tous sont exposés, chacun se tait et se cramponne au premier homme qui donne un ordre ou un exemple salutaire.

Le premier qui se jeta sur les caissons fut Timoléon. Son air sérieux et contenu n'abandonnait pas son visage ; mais avec une agilité qui me surprit, il se précipita sur une roue près de s'enflammer. À défaut d'eau, il l'éteignit en l'étouffant avec son habit, ses mains, sa poitrine qu'il y appuyait. On le crut d'abord perdu ; mais, en l'aidant, nous trouvâmes la roue noircie et éteinte, son habit brûlé, sa main gauche un peu poudrée de noir ; du reste, toute sa personne intacte et tranquille. En un moment tous les caissons furent arrachés de la cour dangereuse et conduits hors du fort, dans la plaine du polygone. Chaque canonnier, chaque soldat, chaque officier s'attelait, tirait, roulait, poussait les redoutables chariots, des mains, des pieds, des épaules et du front.

Les pompes inondèrent la petite poudrière par la noire ouverture de sa poitrine ; elle était fendue de tous les côtés, elle se balança deux fois en avant et en arrière, puis ouvrit ses flancs comme l'écorce d'un grand arbre, et, tombant à la renverse, découvrit une sorte de four noir et fumant où rien n'avait forme reconnaissable, où toute arme, tout projectile était réduit en poussière rougeâtre et grise, délayée dans une eau bouillante ; sorte de lave où le sang, le fer et le feu s'étaient confondus en mortier vivant, et qui s'écoula dans les cours en brûlant l'herbe sur son passage. C'était la fin du danger ; restait à se reconnaître et à se compter.

— « On a dû entendre cela de Paris, me dit Timoléon en me serrant la main ; je vais lui écrire pour la rassurer. Il n'y a plus rien à faire ici. »

Il ne parla plus à personne et retourna dans notre petite maison blanche, aux volets verts comme s'il fût revenu de la chasse.

Il ne manque pas de multiplier ses déplacements en province pour apporter son soutien aux résistants qui se battent encore contre l'occupant, à Royan, La Rochelle par exemple. À Saintes, sa présence est attendue : « *Je réunis ensuite autour de moi les officiers de toutes origines la plupart arborant des grades improvisés, mais tous fiers, à juste titre, d'être là volontairement et vibrants de voir au milieu d'eux de **Gaulle**.* » (p. 25) Il est de plus convaincu que du tribut militaire payé par les troupes françaises aux côtés des Alliés dans les derniers combats de la Libération vont dépendre les conditions dans lesquelles la paix sera conclue (la zone d'occupation de l'Allemagne attribuée à la France, les dommages de guerre qui lui sont dus). C'est ainsi qu'il suit, heure par heure, la progression de la 1<sup>ère</sup> Armée française constituée dans le cadre du débarquement de Provence d'août 1944 et placée sous le commandement du général de Lattre de Tassigny. Ce n'est pas sans satisfaction qu'il se plaît à rappeler ses inspections auprès des troupes françaises ayant annexé l'Allemagne après la reddition du Reich : « *sous les murs de Constance, le chef de Rhin et Danube me présenta de splendides parades. Parmi les Français vainqueurs défilant devant de **Gaulle** (...).* » (p.247) Le stratège se double du diplomate en matière de politique extérieure, dans ses relations souvent tendues, avec le haut commandement allié; lequel répugne, écrit-il, à fournir aux régiments français l'armement demandé : « *En remettant au **général de Gaulle** de quoi équiper 8 à 10 divisions nouvelles, il faudrait prévoir (...) que [l'armée française] jouerait dans la bataille un rôle accru, et qu'alors on devrait admettre la France au règlement de l'armistice, ce que voulait éviter Roosevelt.* » (p.43).

c) Un « Grand homme » doit être un CHEF DE GUERRE ET UN CHEF D'ETAT.

Lien guerre / état : p. 60. Participer à la victoire, la conquérir pour imposer son rayonnement (p. 66), laver l'affront, la salissure. Présidence = ministère de la guerre (Churchill) : p. 64.

La libération de Paris, le 25 août 1944, ne lui offre pas plus d'espoir sur les intentions des Alliés concernant la part prise par les Français dans la **poursuite des opérations militaires**: « *Sans doute croyait-on que le général de Gaulle, maintenant installé à Paris, s'y maintiendrait pour un temps, à la tête de quelque exécutif.* » (p.57). Il ressentit comme un affront le fait de n'avoir pas été convié à la conférence de Yalta ouverte le 4 février 1945: « *Quoique MM. Roosevelt, Staline et Churchill puissent décider à propos de l'Allemagne et de l'Italie, ils seraient, pour l'appliquer, amenés à demander l'accord du général de Gaulle.* » (p.101), « *Je ne croyais pas que le maréchal Staline (...), et M. Churchill eussent beaucoup insisté pour que de Gaulle fût à leurs côtés. Mais je ne pouvais douter que le refus explicite vînt du président Roosevelt.* » (p.102). Même après la victoire, nulle illusion de sa part: « *Quelle que soit la considération qu'ils témoignent au général de Gaulle, ils portent leur nostalgie vers la France politique de naguère, si malléable et si commode.* » (p.216).

d) Un « Grand homme » doit être un **CHEF D'ETAT**: L'intégralité du troisième tome campe ainsi sa **stature d'homme d'État dans ses rapports avec les grands de ce monde**.

Le terme *discordances*, titre du quatrième chapitre, convient fort bien au partenariat houleux noué avec **Winston Churchill**. La crise de Syrie qui éclata en 1945 compte parmi les différends les plus vifs entre les deux hommes: « *Churchill comptait sur les craintes et les calculs des milieux dirigeants français pour retenir de Gaulle.* » (p.229), « *Churchill espérant qu'en France, la secousse entraînerait pour de Gaulle un affaiblissement politique, peut-être même la perte du pouvoir.* » (ibid.), s'il « *avait fait fond sur l'isolement où la crise placerait de Gaulle dans les milieux dirigeants français, il ne s'était guère trompé.* » (p.234) Mais quelle que soit la nature des griefs que le chef de la France libre put formuler contre le Premier ministre anglais, l'admiration finit par l'emporter. En témoigne l'emphase avec laquelle il traite le départ du gouvernement de Churchill dont le parti conservateur vient d'être battu aux élections: « *Cependant, si différentes que fussent les conditions dans lesquelles Churchill et de Gaulle avaient eu à accomplir leur œuvre, si vives qu'aient été leurs querelles, ils n'en avaient pas moins, pendant plus de cinq années, navigué côte à côte, en se guidant d'après les mêmes étoiles, sur la mer démontée de l'Histoire.* » (p.245). La **métaphore filée maritime** fait entrer de conserve et sur le mode épique Charles de Gaulle et Winston Churchill dans le panthéon des grands hommes, des « Géants »!

- Avec **Staline**, les réticences sont plus profondes car idéologiques et il fait entendre sa clairvoyance vis-à-vis de la politique expansionniste soviétique en Europe de l'Est. S'il lui reconnaît « *une sorte de charme ténébreux* », le portrait se veut sans complaisance du « *dictateur tapi dans la ruse* ». Ainsi se targue-t-il, au sujet de l'affaire polonaise, d'avoir **rivalisé avec le maître du Kremlin** et de s'être montré aussi habile, voire meilleur négociateur que *le petit père des peuples*, lequel voulut que la signature du pacte de sécurité entre les deux pays fût subordonné à l'asservissement de la Pologne: « Les membres du Comité de Dublin sollicitant un rendez-vous auprès du **général de Gaulle**. » (p.89) « *Ils devaient se figurer, quoi que j'aie pu leur dire, que nous tenions par-dessus tout, à signer finalement le pacte [franco-russe], faute de quoi le général de Gaulle risquait de trouver à Paris une situation fâcheuse.* » (ibid.)

- Tout aussi compliquées, mais pour d'autres motifs, furent les relations entre de Gaulle et **Roosevelt**, lequel contesta longtemps sa légitimité au général français qui en gardera une solide rancune. Dans le tome 3, le mémorialiste revient sur un incident, intervenu en février 1945. Ressentant comme une humiliation le fait d'avoir été écarté de la conférence de Yalta par la seule volonté du président des États-Unis, il refusa de répondre à une invitation que celui-ci lui adressa: « *Si c'était pour le bon motif que Roosevelt souhaitait voir de Gaulle, que ne l'avait-il laissé venir en Crimée? (..) Mais comment accepterais-je d'être convoqué en un point du territoire national par un chef d'État étranger? (...) Ce qu'il offrait au général de Gaulle, c'était de le recevoir sur le même navire et dans les mêmes conditions* » (p.110) qu'il venait de recevoir rois et présidents arabes. Comme pour ne rien déduire de sa prise de position et loin d'être mécontent du retentissement de son refus, il rappelle la réaction de la presse d'outre-atlantique: « *Mais les journaux américains, évidemment orientés, s'appliquèrent à présenter l'affaire comme un camouflet que le général de Gaulle avait délibérément infligé au Président.* » (p.111).

De Roosevelt lui-même: « Dans le discours qu'il prononça, le 3 mars devant le Congrès, pour exposer les résultats de la conférence de Yalta, il fit une allusion transparente à **de Gaulle**, en évoquant telle prima donna à qui son caprice de vedette avait fait manquer un rendez-vous utile. » (ibid.).

- Saint-siège ne fut pas mieux traité en la personne son nonce apostolique: « Le Vatican, en effet, eût souhaité que Mgr Valerio Valeri fut accrédité auprès du **général de Gaulle** après l'avoir été auprès du maréchal Pétain. (...) C'était à nos yeux impossible. (...) non sans que j'eusse exprimé à Mgr Valerio Valeri, au moment de son départ, notre haute considération pour sa personne. » (p.59).

#### e) Un « Grand homme » doit être un grand CONDUCTEUR DE PEUPLE.

Le nom du parti que de Gaulle créa, dans l'exil du pouvoir, le 14 avril 1947, le RPF, figure le mot « peuple » dans le prolongement de la pensée politique que développent les Mémoires de guerre et tout particulièrement le troisième tome. Celui-ci confirme ce que de Gaulle a toujours éprouvé au plus profond de sa personne quant au destin qui était le sien, sa rencontre avec son pays; il incarne la France, il est la France, la voix de la France. « *Entre le peuple et son guide le contact s'est établi.* » (p.54), écrit-il en conclusion du premier chapitre. Il ne manque pas de le rappeler chaque fois que son autorité est remise en cause, c'est-à-dire chaque fois que « les élites » (terme placé entre guillemets par le mémorialiste !) tenteront de briser le lien quasi mystique entre les Français et « l'homme du 18 juin » : « *La nation (..) s'attachait aujourd'hui à de Gaulle (..) De ce fait, je me sentais réinvesti par les français libérés de la même responsabilité insigne et sans précédent que j'avais assumée tout au long de leur servitude* » (pp.30-31), « *le sentiment de la masse se montrait ainsi disposé à surmonter les divisions, à suivre de Gaulle dans la voie du redressement, à approuver son projet d'instituer un État fort, l'activité politique s'orientait dans un sens opposé.* » (p.305), « *Poursuivons simplement la confiscation des enrichissements coupables. Cette méthode n'est pas miraculeuse. Mais, grâce la confiance que le pays fait à de Gaulle, elle nous mènera au redressement.* » (p.146) En décembre 1944, alors que l'armée allemande oppose une résistance farouche dans la poche de Colmar, il n'hésita pas à passer outre à l'ordre du commandement allié d'entreprendre une manœuvre de repli et d'abandonner la ville de Strasbourg : « *Voilà une affreuse blessure infligée à l'honneur de la nation et de ses soldats, un affreux motif de désespoir jeté aux Alsaciens à l'égard de la patrie une profonde atteinte portée à la confiance que le pays place en de Gaulle.* » (p.173) Cinq mois après l'armistice, il se rendit en Allemagne pour adresser un message de concorde à la nation vaincue et il gardera le souvenir d'avoir été reçu avec « respect et émotion » par les autorités comme par la population : « *À Mayence, la foule y est nombreuse pour accueillir Charles de Gaulle.* » (p. 262).

Dès les premières pages du tome 3, gardant à l'esprit la liesse populaire qui se répandit dans tout le pays lors de l'armistice, il campe, malgré qu'il en ait, l'être de légende qu'il représente aux yeux des Français: « *Quant à de Gaulle, personnage quelque peu fabuleux, incorporant aux yeux de tous cette prodigieuse libération, on compte qu'il saura accomplir par lui-même tous les miracles attendus.* » (p.10).

#### 4. De l'auto-célébration à la célébration : Comment comprendre la gloire posthume de DG ?

- Nature de l'effet produit sur le public / destinataire ?
- Pourquoi cette auto-célébration devient-elle célébration ?
- Pourquoi la rencontre fusionnelle a-t-elle lieu ?

• Stratégie de mémoire assez exceptionnelle : la volonté d'un seul peut infléchir le cours des événements, il satisfait le désir très répandu de croire que les hommes font l'histoire. Triomphe du sujet permet d'exorciser l'angoisse d'impuissance et satisfait le désir intense de s'éprouver soi-même comme sujet, doté d'une authentique liberté. En conformité avec les attentes des gouvernés, le discours humaniste et volontariste développé dans les mémoires rencontre aussi les préoccupations des gouvernants, attachés à faire croire à leur propre capacité de maîtriser les événements.

• Seconde hypothèse explicative de l'exceptionnelle gloire posthume du personnage : il stimule et apaise les fantasmes d'héroïsation. Le chef de la France possède la dimension d'un héros de légende. Figure emblématique de la volonté et de l'énergie, il nous permet de satisfaire, par procuration, nos rêves d'aventures et d'action. Idéal ascétique (vs valeurs hédonistes de la société

actuelle) : le public admire les hommes de caractère, animés par une volonté hors du commun, une foi propre à soulever les montagnes, un souci constant de perfection. Idéal = noblesse de la tragédie.

• Il incarne une vision séduisante de l'histoire nationale : la société française s'est révélée incapable de résorber entièrement le traumatisme engendré par la défaite et l'occupation. Le souvenir des années 40-44 a évolué : le mythe d'un peuple de résistants, forgé à la libération, s'est effondré : attentisme de la grande majorité de la population pendant le régime de Vichy ; bassesses, lâchetés, humiliations liées aux années noires de l'Occupation. La représentation selon laquelle DG a sauvé l'honneur de la France et lui a permis de contribuer efficacement à la victoire favorise le refoulement collectif de ces souvenirs douloureux et permet aux français de se réconcilier avec leur propre histoire. DG est honoré pour lui-même et comme symbole prestigieux du groupe : permet à celui-ci de se réassurer dans son identité et de se percevoir malgré tout comme un grand peuple : la célébration des grandes figures de notre histoire constitue, en dernière analyse, une composante essentielle du culte que la nation se rend à elle-même. P. 214 ; p. 298 ; p. 326.

### III. Argumenter afin d'entraîner l'adhésion des destinataires : Historique, éthique et esthétique ?

Dès lors une tension s'instaure entre l'historique et l'esthétique : les mémoires sont un des genres où le lien entre esthétique et éthique est le plus manifeste.

Les enjeux d'un **discours** :

**Documentaire complémentaire n°4** : Cicéron, Brutus ou Dialogue des orateurs illustres, 46 avant Jésus-Christ, traduction de M. de Golbéry revue par J.P. Charpentier, 1898.

*Homme d'État, orateur prodigieux, théoricien de l'éloquence, mais aussi philosophe, Cicéron a écrit de nombreux traités de rhétorique. Le Brutus est présenté sous la forme d'un dialogue ; Cicéron y aborde l'histoire de l'art oratoire à Rome. Il centre la rhétorique sur l'orateur.*

XLIX.

Que dites-vous ? s'écria Atticus ; quoi ! votre jugement conforme à l'opinion générale ? Quand il s'agit de louer ou de blâmer un orateur, le jugement du vulgaire s'accorde-t-il donc toujours avec celui des connaisseurs ? ou bien n'arrive-t-il pas que les uns plaisent à la foule, les autres à ceux qui s'y entendent ?

- Votre question est fort sensée, Atticus ; mais peut-être vous ferai-je une réponse qui ne sera pas du goût de tout le monde. - Eh bien, reprit-il, vous vous inquiétez de cela ? Que vous importe, pourvu qu'elle ait l'assentiment de Brutus ? - Assurément, dans cette discussion sur les défauts et les qualités des orateurs, c'est à vous et à Brutus que je préférerais plaire ; mais, pour mon éloquence, c'est du peuple que je briguerais les suffrages. En effet, celui qui sait plaire au peuple ne peut manquer d'être approuvé par les hommes instruits. Pour juger de ce qui, dans un discours, est bon ou mauvais, il ne me faudra que le goût et l'intelligence ; mais l'on ne pourra connaître la portée d'un orateur que par les effets qu'il produit. Or, il en est trois, à mon avis, que l'éloquence doit se proposer pour but : instruire celui devant lequel on parle, lui plaire, l'ébranler. Par quels moyens y parvient-on ? quels défauts empêchent l'orateur d'y atteindre, l'égarer ou le renversent ? Ce sont des questions du ressort de l'artiste ; mais s'agit-il de savoir si l'orateur réussit ou ne réussit pas à faire éprouver à ses auditeurs ce qu'il veut qu'ils éprouvent, c'est ce qu'on ne juge que par l'assentiment et les applaudissements de la multitude. Aussi n'y a-t-il jamais eu de dissentiment entre les hommes éclairés et le vulgaire, sur la question de savoir si un orateur est bon ou mauvais.

Un bon discours, précise Cicéron, doit produire sur le public trois effets : il doit « *instruire celui devant lequel on parle, lui plaire, l'ébranler* » (*Docere, placere, movere* en latin).

→ **Instruire** : relire la **leçon n°1** (L'Histoire / Le contexte historique : 1944-1946 et 1958).

1. Développer un **art de plaire** : Recourir à l'art de **convaincre** par le langage : Importance de **l'éloquence oratoire** :

a) **Usage ORATOIRE** des Mémoires / **Puissance** du langage et surtout de la **Langue Française** :

→ Histoire du verbe. Épopée trouve son origine dans le discours à un moment où il n'a aucune légitimité institutionnelle, etc... Épopée associée à la voix, à la parole (CF. Odysée d'Homère). Orateur conscient des effets de la parole éloquente. Politique = **prise de décision collective qui repose sur ressources de mobilisation des gens par parole politique**. p. 289 !!! ; p. 342!!

→ Renaissance des débats publics. Parole gaullienne : continuité entre paroles énoncées et instance qui les énonce, et entre les mots et les choses désignées, entre l'orateur et le public visé (immédiatement touché par paroles de DG). Ex p. 128 (communion, union, harmonie, fusion).

- Séances à l'assemblée : prise de parole de DG = « rassemblement des esprits ». (tradition de la rhétorique politique : la parole sublime a pour effet de rassembler les esprits). p. 73 : l'assemblée enthousiaste mais DG recherche l'unité !

- Séjour en URSS : ce que parler veut dire. URSS = écart entre paroles et faits, étendu à l'ensemble de la population qui est écrasée sous un régime totalitaire. Ce phénomène de dissociation atteint son max avec Staline (p. 99!!!).

→ Nécessité impérieuse de l'accord Parole / actes : p. 99!!! ; p. 290 : DG critique Edouard Herriot car il ne possède par cette rigueur et cette honnêteté.

→ **D'où vient la supériorité de DG sur ses interlocuteurs ?** Ethos et Pathos : **Preuves subjectives** : Ethos : image que DG donne de lui-même afin d'obtenir l'adhésion. Normalement Ethos repose sur modestie, ce qui n'est pas le cas de DG. Il y a une demande d'autorité à laquelle il répond toujours. Travail d'ajustement entre une autorité préalable (réputation de dictateur), et une autorité discursive (celle que construit le texte, la mise en scène narrative) jusqu'au morceau de bravoure final. La **légitimité de son autorité passe par la qualité du discours qu'il tient** : Lien Exercice de son autorité / parole et éloquence :

- p. 234 : Importance du discours qui doit être retranscrit mot à mot : la peur de la déformation de l'information transmise et du langage tenu : ce décalage peut « *altérer l'effet* » que produit le discours sur les français : « *Mais, entre l'impulsion que je cherchais à donner et le comportement de ceux qui rédigeaient des notes, entretenaient les contacts, inspiraient les informations, le décalage était trop apparent pour échapper à nos partenaires, ce qui altérerait l'effet de ma propre fermeté.* »

- p. 302 : « *Cependant, le 24 mai, je tins aux Français un langage austère* » : commentaire de ses discours / explication de textes personnelle / Analyse les effets qu'il produit sur le public : évalue la qualité de son style : L'usage des comparaisons : « *Je comparai les Français aux marins de Christophe Colomb, qui aperçurent la terre à l'horizon quand ils étaient au pire moment de leur angoisse.* »

→ **Aboutissement politique** de cette **logique discursive** :

- p. 241 : Langage officiel et suprématie de la France : « *le français fut reconnu comme l'une des trois langues officielles des Nations Unies* ».

- p. 277 : La « *voix* » de DG à l'écoute des « *voix* » des Français : ensuite, DG se fait l'écho des aspirations du peuple qui se conforme à son jugement : « *En ce cas, nul doute que le peuple se conforme à l'élan de ses élites.* » « *Et me voici, aujourd'hui, en charge d'un pays ruiné, décimé, déchiré, encerclé de malveillances. A ma voix, il a pu s'unir pour marcher à sa libération* » (p. 283)

- p. 286 : DG donne « *la parole au peuple par des élections générales* ». Propagation de la parole : DG donne l'impulsion.

→ Dénonciation de l'attitude des « **orateurs** » (=du **mauvais usage de la parole**) : mauvais usage du discours / langage utilisé pour manipuler. Commenter un extrait du Gorgias de Platon : P. 331 : « *alors que des orateurs, mandatés par des syndicats et liés au parti socialiste, avaient invité l'assistance à cesser le travail et à entrer en conflit avec le gouvernement, le représentant communiste, à l'étonnement général, s'en prit vivement aux agitateurs : « Pour les fonctionnaires, déclara-t-il, faire grève, ce serait commettre un crime contre la patrie! »* ». p. 277 : La « *voix* » de DG ne doit pas être confondue avec les « *cris* » des partisans / « *clameurs* » : pas de langage articulé ou un langage détourné. P. 71 : le portrait des « *orateurs* » à l'assemblée : « *généralité* » et « *idéalisme* » mais pas de propositions pratiques claires (manque de pragmatisme : lien parole / acte). p. 141!!! : de l'oral à l'écrit : dans tous les cas, la question de la « *responsabilité* » ; « *éloquents excitations* » et la manipulation des « *crédules* ».

SOCRATE

X. — Allons maintenant, examinons la portée de nos opinions sur la rhétorique, car, pour moi, je n'arrive pas encore à préciser ce que j'en pense. Lorsque la cité convoque une assemblée pour choisir des médecins, des constructeurs de navires ou quelque autre espèce d'artisans, ce n'est pas, n'est-ce pas, l'homme habile à parler que l'on consultera ; car il est clair que, dans chacun de ces choix, c'est l'homme de métier le plus habile qu'il faut prendre. Ce n'est pas lui non plus que l'on consultera, s'il s'agit 455b-456b de construire des remparts ou d'installer des ports ou des arsenaux, mais bien les architectes. De même encore, quand on délibérera sur le choix des généraux, l'ordre de bataille d'une armée, l'enlèvement d'une place forte, c'est aux experts dans l'art militaire qu'on demandera conseil, et non aux experts dans la parole. Qu'en penses-tu, Gorgias ? Puisque tu declares que tu es toi-même orateur et que tu es capable de former des orateurs, il est juste que tu nous renseignes sur ce qui concerne ton art. Sois persuadé qu'en ce moment moi-même je défends tes intérêts. Peut-être en effet y a-t-il ici, parmi les assistants, des gens qui désirent devenir tes disciples. Je devine qu'il y en a, et même beaucoup, mais qui peut-être n'osent pas t'interroger. Figure-toi donc, lorsque je te questionne, qu'ils te posent la même question que moi : « Que gagnerons-nous, Gorgias, si nous suivons tes leçons ? Sur quelles affaires serons-nous capables de conseiller la cité ? Sera-ce uniquement sur le juste et l'injuste ou aussi sur les sujets mentionnés tout à l'heure par Socrate ? » Essaie donc de leur répondre.

GORGAS

Oui, Socrate, je vais essayer de te dévoiler clairement la puissance de la rhétorique dans toute son ampleur ; car tu m'as toi-même fort bien montré la voie. Tu sais, je pense, que ces arsenaux et ces remparts d'Athènes et l'organisation de ses ports sont dus en partie aux conseils de Thémistocle, en partie à ceux de Périclès, et non à ceux des hommes de métier.

SOCRATE

C'est ce qu'on dit de Thémistocle, Gorgias. Quant à Périclès, je l'ai entendu moi-même, quand il nous conseilla la construction du mur intérieur <sup>1</sup>.

GORGAS

Et quand il s'agit de faire un de ces choix dont tu parlais tout à l'heure, Socrate, tu vois que les orateurs sont ceux qui donnent leur avis en ces matières et qui font triompher leurs opinions.

SOCRATE

C'est aussi ce qui m'étonne, Gorgias, et c'est pourquoi je te demande depuis longtemps quelle est cette puissance de la rhétorique. Elle me paraît en effet merveilleusement grande, à l'envisager de ce point de vue.

GORGAS

XI. — Que dirais-tu, si tu savais tout, si tu savais qu'elle embrasse pour ainsi dire en elle-même toutes les puissances. Je vais t'en donner une preuve frappante. J'ai 456b-457c souvent accompagné mon frère et d'autres médecins chez quelqu'un de leurs malades qui refusait de boire une potion ou de se laisser amputer ou cautériser par le médecin. Or tandis que celui-ci n'arrivait pas à les persuader, je l'ai fait, moi, sans autre art que la rhétorique. Qu'un orateur et un médecin se rendent dans la ville que tu voudras, s'il faut discuter dans l'assemblée du peuple ou dans quelque autre réunion pour décider lequel des deux doit être élu comme médecin, j'affirme que le médecin ne comptera pour rien et que l'orateur sera préféré, s'il

<sup>1</sup> Socrate avait 29 ans, lorsque Périclès conseilla aux Athéniens de bâtir le mur intérieur, entre celui qui reliait le Pirée et celui qui reliait Phalères à Athènes. Ce mur intérieur était parallèle au premier ; il était destiné à le remplacer, si ce premier était emporté par l'ennemi. Les Longs Murs avaient été construits en — 456 ; le mur intérieur fut bâti vers — 440.

le veut. Et quel que soit l'artisan avec lequel il sera en concurrence, l'orateur se fera choisir préférablement à tout autre ; car il n'est pas de sujet sur lequel l'homme habile à parler ne parle devant la foule d'une manière plus persuasive que n'importe quel artisan. Telle est la puissance et la nature de la rhétorique.

Toutefois, Socrate, il faut user de la rhétorique comme de tous les autres arts de combat. Ceux-ci en effet ne doivent pas s'employer contre tout le monde indifféremment, et parce qu'on a appris le pugilat, le pancrace, l'escrime avec des armes véritables, de manière à s'assurer la supériorité sur ses amis et ses ennemis, ce n'est pas une raison pour battre ses amis, les transpercer et les tuer. Ce n'est pas une raison non plus, par Zeus, parce qu'un homme qui a fréquenté la palestre et qui est devenu robuste et habile à boxer aura ensuite frappé son père et sa mère ou tout autre parent ou ami, ce n'est pas, dis-je, une raison pour prendre en aversion et chasser de la cité les pédotribes et ceux qui montrent à combattre avec des armes : car si ces maîtres ont transmis leur art à leurs élèves, c'est pour en user avec justice contre les ennemis et les malfaiteurs, c'est pour se défendre, et non pour attaquer. Mais il arrive que les élèves, prenant le contrepied, se servent de leur force et de leur art contre la justice. Ce ne sont donc pas les maîtres qui sont méchants et ce n'est point l'art non plus qui est responsable de ces écarts et qui est méchant, c'est, à mon avis, ceux qui en abusent.

On doit porter le même jugement de la rhétorique. Sans doute l'orateur est capable de parler contre tous et sur toute chose de manière à persuader la foule mieux que personne, sur presque tous les sujets qu'il veut ; mais il n'est pas plus autorisé pour cela à dépouiller de leur réputation les médecins ni les autres artisans, sous prétexte qu'il pourrait le faire ; au contraire, on doit user de la rhétorique avec justice comme de tout autre genre de combat. Mais si quelqu'un qui s'est formé à l'art oratoire, abuse ensuite de sa puissance et de son art pour faire le mal, ce n'est pas le maître, à mon avis, qu'il faut haïr et chasser des villes ; car c'est en vue d'un bon usage qu'il a transmis son savoir à son élève, mais celui-ci en fait un 457c-458c usage tout opposé. C'est donc celui qui en use mal qui mérite la réprobation, l'exil et la mort, mais non le maître.

→ DG prend ses **distances avec cet art oratoire prodigieusement dangereux** : la maîtrise de soi de DG : Commente ses effets, **travaille son style** : p. 155 : « faire retentir la voix de la France » « émotion calculée ».

→ De Gaulle, citeur de DG et l'importance des **discours rapportés** dans les Mémoires :

- La troisième personne, sous ses diverses formes, n'est pas uniquement affiliée au style indirect. En effet, le discours direct convoque également le patronyme. Il traverse tous les chapitres de l'ouvrage, tous les événements relatés entre 1944 et 1946, en premier lieu les entretiens avec les chefs d'État des puissances belligérantes. Avec Staline : « Je crains, dit-il, que la fin de l'histoire ne plaise pas à **M. de Gaulle** » (pp. 95-96), « si le général de Gaulle acceptait cette conclusion de l'affaire polonaise, le pacte franco-russe pouvait être signé à l'instant. » (p.97), « Qu'en pense **M. de Gaulle** ? » (p.99) Avec Churchill : « M. Churchill s'était manifesté. Je suppose, avait-il télégraphié en substance au M. Staline, « qu'à l'occasion de la visite du **général de Gaulle**, vous pensez faire avec lui un pacte de sécurité. » (p.86) « Toute ma vie, observa-t-il, j'ai pu voir quelle place l'Alsace tient dans le sentiment des Français. Je crois donc, comme le **général de Gaulle**, que ce fait doit entrer dans le jeu. » (p. 180) « M. Churchill (...) pressait M. Truman de se montrer intransigeant à mon égard et lui affirmait : « (...) il n'en faudrait pas davantage pour provoquer aussitôt la chute du **général de Gaulle**. » (p.218) Avec Roosevelt. Reprenant les termes mêmes du communiqué envoyé par le président américain après que les Alliés eurent reconnu officiellement le gouvernement provisoire de la République française, le trait sarcastique perce sous la plume du mémorialiste : « transmettre son autorité sur le territoire français au gouvernement **de Gaulle**, comme si, cette autorité, le Commandant en chef l'avait jamais exercée (...) sur d'autres que ses soldats. » (p.58) Dans les jours qui précédèrent l'ouverture de la conférence de Yalta, Roosevelt délégua à Paris son premier conseiller, Harry Hopkins, afin de dissiper le malaise entre les deux pays : « Il est vrai que vous-même, **général de Gaulle**, êtes apparu ; qu'une résistance française s'est formée autour de vous ; que des forces françaises sont retournées au combat ; qu'aujourd'hui la France entière vous acclame et reconnaît votre gouvernement.(...), quelles raisons aurions-nous de penser que **le général de Gaulle** sera en mesure

de la conduire longtemps ?» (p.103) Sa réception « gigantesque » par les habitants de New-York, le 26 août 1945, lui laissera un souvenir beaucoup plus impérissable. « *Au colossal banquet* » point d'orgue de sa visite, dans son discours de bienvenue, le maire lance entre autres éloges: « *En levant mon verre à la gloire du général de Gaulle.* » (p.256) Avec le président de la République chinoise Chiang-Kai-Shek, en octobre 1944 : « *Je vous affirme que nous n'avons aucune visée sur l'Indochine (...) Dites au général de Gaulle que c'est notre politique.* » (p.274) Avec Himmler, le document est plus inattendu. Le haut dignitaire nazi, chef des polices dont la Gestapo, qui sait que les jours du III<sup>e</sup> Reich sont comptés, n'hésite pas, *du bord de la tombe*, à proposer une alliance entre la France et l'Allemagne : « *On doit, général de Gaulle, vous tirez très bas le chapeau* » (p.211).

- Avec les hommes politiques français de la III<sup>e</sup> et de la IV<sup>e</sup> République. Léon Blum : « *La France ressuscite grâce au général de Gaulle. Nous avons eu la chance d'avoir un général de Gaulle.* » (p.290) Edouard Herriot : « *Le pays est groupé autour de Charles de Gaulle.* » (ibid.) « *Charles de Gaulle avait bien mérité de la patrie.* » (p. 325) Après l'éloge du premier des résistants, le blâme de l'homme politique. Léon Blum, hostile au régime présidentiel évoque « *le cas de Gaulle.* » (p.309) Quand, dépité par l'attitude désastreuse des partis, il annonce qu'il se retire à ses ministres, certains d'entre eux ne manquent pas de réagir: « *Nous sommes, déclarèrent MM. Gay et Teitgen, devant la lourde responsabilité de succéder à de Gaulle. Notre mouvement tâchera d'en être digne.* – « *Allons donc ! s'écria Thorez. Du moment qu'avec le Général vous ne pouviez pas en sortir, comment ferez-vous sans lui ?* » (p.340) Plus catégorique sera le commentaire du ministre des Transports, Jules Moch : « *La personnalité du général de Gaulle étouffait l'Assemblée nationale.* » (ibid.) Paradoxalement, la troisième personne n'intervient quasiment jamais lorsque de Gaulle relate les opérations militaires, qui couvrent pourtant de très nombreuses pages. Deux exceptions. Le mémorialiste rapportant les *discordances* entre les Alliés au sujet du maintien des troupes françaises dans l'Italie du nord-ouest cite une lettre général Doyen adressée au général anglais Alexander dans laquelle il notifie qu'il est prêt à se battre [ contre les Alliés] : « *conformément aux prescriptions du général de Gaulle* » (p.218) Autre sujet de *discordances* entre Britanniques et Français, cette fois-ci au Levant : « *Le général Beynet ne manqua pas de dire au général Paget, son homologue anglais, qu'en fait d'ordres, il n'en avait à recevoir que du général de Gaulle et de son gouvernement.* » (p.232) Le troisième tome introduit également l'exclamation « *Vive de Gaulle!* » entendue par l'intéressé lui-même, venue des bancs de l'Assemblée consultative et de la foule lors de ses déplacements en province (pp.124, 158, 289) ou, dans le chapitre de son voyage aux Etats-Unis sous une forme pittoresque qui semble l'avoir visiblement amusé : « *De Gaulle ! Hurrah !* » « *Hello ! Charlie !* » (p.256).

- Deux passages situés dans le même chapitre, *Ordre*, aux antipodes l'un de l'autre, portent à son degré le plus extrême l'emploi de la troisième personne. Lorsque le secrétaire perpétuel de l'Académie française lui demande s'il accepterait d'être reçu sous la Coupole, le Général décline l'honneur qu'on lui fait en opposant l'argument sans réplique : « *Et puis de Gaulle, vous le savez bien, ne saurait appartenir à aucune catégorie, ni recevoir aucune distinction.* » (p.142) Mais c'est à la fin du chapitre que l'emploi de la troisième personne atteint son paroxysme. Comme à son habitude, lors des cérémonies militaires organisées, le 2 avril 1945, dans la capitale, il s'écarte des officiels pour prendre un bain de foule et aller au contact des Français, on dirait aujourd'hui, de la France profonde. Un colloque singulier s'instaure, en cet instant, entre le peuple et son Libérateur. À de Gaulle seulement, ces Parisiens qui l'entourent parlent ; lui seul peut les entendre, peut retranscrire les sentiments qui les habitent. Ce qu'il ressent alors, il le note dans ses Mémoires: « *Je tâche que ce contact soit un échange de pensées (...). Inversement, sous les clameurs et à travers les regards, j'aperçois le reflet des âmes (...). Chez beaucoup, transparait l'inquiétude (...) Ceux-là semblent me dire : « Nous vous acclamons, parce que vous êtes le pouvoir, la fermeté, la sécurité. » Mais qu'elle est grave la question muette que je lis sur certains visages ! « De Gaulle! cette grandeur, dont grâce à vous nous sentons le souffle, résistera-t-elle demain au flot montant de la facilité !* » (p.158)

- Quelles que soient les circonstances ou les individus, l'emploi de la troisième personne est toujours dicté à l'auteur des Mémoires de guerre par le même motif : **produire une impression de réel, d'authenticité, de sincérité, rapporter les faits au plus près de l'histoire en train de se faire et dont il a été et le témoin privilégié** et l'un des principaux acteurs en reprenant entre guillemets, *de vive voix*, les propos exacts tenus par ses interlocuteurs les plus illustres.

- Politique = **prise de décision collective qui repose sur ressources de mobilisation des gens par parole politique.**

- Effets de mise en abîme (DG cite DG, les autres citent DG, l'évoquent ; DG cite les personnes qui le citent) : DG se fait **AEDE** : Et surtout, par son nom continûment cité entre l'histoire et la fable, **offrir une résonance nationale et universelle à « l'homme du 18 juin »**. Autrement dit, **ériger la statue du Commandeur, bâtir le mythe**. Invoquer la parole de **l'aède** dans l'Odyssée : il faut parler en permanence de DG afin de le rendre immortel, de rendre son histoire universelle : parole permet la naissance de l'épopée gaullienne.

#### b) Un idéal du MOT JUSTE.

- **Style militaire** = ne pas se demander s'il est élégant ou agréable. Mise en valeur de l'efficacité de la parole : Parole placée sur le même plan qu'une action.

- Effet subordonné à un **idéal de transparence**, idéal du mot juste. Le langage est fait pour dire les choses telles qu'elles sont ou telles qu'elles doivent être dites. (cf Boileau). Mémorialiste nourri d'humanités classiques (Chateaubriand, Cardinal de Retz) : a le souci du beau style, **travail d'écriture long et laborieux. Le mot et la chose.**

- **Traits de style** laissent supposer un **ordre naturel du langage**. Cf Barthes. S'appuie sur une idéologie bourgeoise du bon sens. Et cela produit, **manifeste une puissance qui renforce l'autorité du locuteur**. Les figures de style privilégiées :

- Recours constant au **pléonasme**. p.9. « *Mais les trains et les camions qui roulent, les avions qui atterrissent et les navires qui abordent sont destinés essentiellement aux forces en opérations.* »
- Les proverbes, les **aphorismes** : p. 47 ; p. 115 : présent de vérité générale, allusion aux grandes figures qui ont fait l'histoire ; p. 149 ; p. 205 !!!
- **Prosopopée** : p. 264 (le « *Rhin* ») ; p. 344 (la « nature »).
- Les **métaphores** stéréotypées : la métaphore du jardinier : p. 171 ; p. 205 ; la métaphore de la prostituée pour désigner l'Allemagne dépendante d'Hitler : pp. 208-209 ; la Russie animalisée (p. 69). p. 125 : la métaphore musicale pour désigner les « désaccords » de la symphonie qu'il cherche à orchestrer. L'image de « *l'abcès* » et de « *l'éponge* » pour évoquer la salissure de la France (souillée par la collaboration) : pp. 131-132 ; le corps malade de la France souillée (p. 146-147) ; la « *flamme de l'ambition nationale* », p. 214.
- Les **questions rhétoriques** : p. 48 ; p. 110 ; p. 147 ; p. 268.

- Le **style et la recherche de l'ordre et de la clarté** : Voir leçon portant sur la structuration de l'œuvre. DG organise son œuvre, comme il organise la société (ordre du texte = ordre de la France).

\* Effets de **structuration** du texte.

\* Amorces de **paragraphes**.

\* **Connecteurs** logiques.

- Usage de la concession : donne une impression de modèle de pensée équilibrée.

- Recours à des **tours classiques hérités de la tradition latine** (auto-désignation à la 3<sup>ème</sup> pers) . Ex de la p 118 : DG se place comme agent quasi-unique de l'action politique. Réinvente la règle « *Caesar pontem fecit* » : DG est celui dont la volonté se traduit immédiatement en fait. Peut se désigner comme sujet plein, maître de soi et de son action.

2. Développer un **art de plaire** : Recourir à l'art de **persuader** par le langage : Les **métaphores** du Général de Gaulle.

3 remarques préliminaires :

- Ces métaphores sont plus que des ornements rhétoriques : mise en cause de l'aspect superficiel du langage et du discours : les hommes politiques choisissent leurs images dans les domaines qui leur sont familiers ou qui les obsèdent : en jouant sur les mots, ils se dévoilent malgré eux. Le public : prêt à accepter l'usage qui en est fait.
- Jeu sur le vocabulaire et le lexique : source de créativité lexicale : expérience ou imaginaire communs aux usagers de la langue.
- Mise en valeur de deux registres banals mais assez révélateurs de sa conception de l'action et de l'autorité politique : opposition haut / bas ; la mer et la navigation.

#### a) Le haut et le bas.

La position debout est valorisée ; la position couchée est moralement disqualifiée : les mouvements du corps et de l'esprit sont classés de la même manière : s'élever est positif, s'abaisser est négatif. Métaphore de la chute pour décrire la dégradation morale ou physique des individus mais surtout des états et des nations. Par dérivation, le général construit des formules comme le « *relèvement national* » ou le « *redressement du pays* » : ainsi se dessine une sorte de géographie morale où l'abîme, la médiocrité, la petitesse et le renoncement s'opposent à l'effort, au sursaut et à la grandeur, au sommet...

Explication de l'origine de cette métaphore : la métaphore de la patrie, ou de la nation, comme femme et comme mère (voir, incipit du volume I des Mémoires).

Images banales dont DG tire de nombreux traits originaux : exemple fameux : le « *sommet* ». la métaphore du sommet de l'état est ancienne (« *chef* » = tête) : elle vient de l'assimilation de l'état à la personne du Roi et de la politique au cerveau de celui qui la conçoit : chose usée. Autre source possible : expression souvent utilisée dans les journaux US.

Insistance pas accidentelle : le sommet, c'est d'abord lui : **p. 342**.

Réflexion sur la manière dont il conçoit la communication politique : métaphore des **profondeurs** : **p. 208** mise en valeur de la **verticalité / métaphore de l'abîme** : **p. 214, p. 216, p. 276, p. 287, 288, 301, 303, 324**. Autre métaphore qui découle de celle-ci : régime diurne vs régime nocturne. **DG = Figure solaire** = héros = apporte la lumière (connotations religieuses).

**Métaphore du jardinier** qui vient renforcer le motif déjà évoqué : **p. 171** ; **p. 205**.

Accumulation de symboles souligne l'insistance à placer les responsables politiques au dessus de leurs peuples. Conception monarchique, au sens aristotélicien du terme, ne doit pas être séparée du reste de la philosophie politique générale de DG. **P. 305**.

#### b) La mer et la navigation.

Images maritime = aperçu intéressant de cette philosophie politique. 2 grandes idées :

- naturalisation des êtres vivants et des sociétés ; l'auteur prête aux hommes et aux peuples des traits propres aux éléments naturels, aux choses et aux animaux ;
- anthropologisation de la société et de la nation ; l'auteur donne des traits humains à des entités abstraites ou à des choses (patrie, nation, histoire, monde).

**Document complémentaire : leçon n°1** portant sur la libération de Paris : la libération de Paris : passage organisé autour de deux métaphores filées, qui condense une bonne partie de la thématique gaulienne.

\* **Peuple, masse comme l'océan, immense et innombrable**. **P. 264** : Émane un bruit continu, une « rumeur » qui ne cesse jamais ; comme la mer, le peuple est traversé de courants ; de puissants mouvements agitent (**p. 222**) ses profondeurs mais ils restent cachés puisque seule la surface reste accessible à ceux qui ne savent pas voir au-delà des apparences. Ou, à l'inverse, des mouvements de surface, « l'écume des événements » cachent le calme des profondeurs. Sa puissance est sans limite. Peuple océan n'est pas composé d'individus, il perd toute humanité, ce sont les éléments, la nature à l'état brut.

\* **Homme politique = navigateur** au milieu de l'océan. P. 338 ; p. 245 ; Est porté par la masse, par le peuple ou les événements ; est faible et désarmé au milieu des éléments qui peuvent le broyer à tout moment. Mais en même temps, le grand capitaine sait lire dans cet océan : il comprend les mouvements qui agitent les profondeurs et que les hommes ordinaires ne voient pas. Sagesse supérieure du marin expérimenté.

\* Image du **fleuve** (p. 338) va dans le même sens : représente le peuple, ou la foule en formation : son destin normal est de devenir mer.

\* **Élément liquide** : p. 237.

- Chez DG, la **mer personnifie aussi l'histoire, les événements**. Le politique ne peut rien face aux tempêtes. Vocabulaire de la navigation à voile : but : transmettre une certaine vision de l'autorité et de la scène politique : métaphore du dirigeant comme pilote de la société : image très ancienne qui remonte à l'antiquité (Platon, Aristote). Événements de l'histoire = tempêtes ; batailles perdues = naufrages ; commandement du navire = direction de l'état = un seul homme ; légitimité de ce commandement est fondée sur la double supériorité de l'intuition et de la connaissance des lois de l'histoire. Les passagers sauvés malgré eux payent de leur ingratitude le pilote à qui ils doivent pourtant la vie : le navire, privé de direction, par la dérive. p. 245.

- Les hommes politiques forment l'équipage dont la fonction est d'obéir aux injonctions du commandant et non de le contester.

- Au cœur de cette réflexion, la question de **l'intuition** : cette connaissance lui vient d'une longue **méditation sur l'histoire** : p. 253 ; P. 262 !!! : les leçons de l'histoire que retient DG pour porter un jugement sur le présent : il n'y a pas de question qui, à ses yeux, n'ait sa réponse dans le passé. Tous ses discours comportent de longues digressions sur l'histoire : connaissance de l'histoire + intuition = définition et formation d'un grand chef.

Comment comprendre la présence de cette métaphore ? Ce sont autant de **petites fables qui le mettent en valeur** et lui permettent de suggérer une vision pessimiste de l'histoire et des peuples ainsi qu'une conception toute personnelle de l'autorité. Ces métaphores dérivent d'une conception de l'autorité et de l'action qui fait partie de la culture française.

Ce système illustre bien sa philosophie politique :

→ Les images servent à déguiser des idées dures, désagréables, tristes ou contraires à la modestie. Ne veut pas revendiquer pour soi-même la plus haute position.

→ Les carences du lexique : nécessite de communication et source de créativité lexicale. Enrichissement de vocabulaire.

→ Rhétorique au cœur de la pensée et du langage : manière de penser analogiquement : moyen de connaissance qui fait appel à l'imagination et non à la froide raison : « *Toute ma vie, je me suis fait une certaine idée de la France... Le sentiment me l'inspire aussi bien que la raison. Ce qu'il y a d'affectif en moi imagine naturellement la France telle la princesse des contes ou la madone aux fresques des murs, comme vouée à une destinée éminente et exceptionnelle.* »

### 3. Émouvoir le destinataire.

**Moments qui sont les plus antirhétoriques** : Moments d'une très grande force : Contact décrit n'est pas un refus de la parole, mais le **comble de la parole**. Donne lieu à un échange plus authentique que n'importe quel discours officiel. Fixe le modèle d'une **communio idéale**, sans mots, par échange d'âme à âme. Trop plein d'émotion à communiquer.

- DG présente toutes ces manifestations publiques comme des *démonstrations d'émotion* de ses interlocuteurs. Effets immédiats que provoque la présence de DG. p. 214 ; P 261 ; p. 264 ; p. 267 ; pp. 302- 303 !!!

- Importance des mouvements de foule et de la question de l'épiphanie : p. 158 !! ; p. 172 « vibrer » ; p. 183 « vibrer » ; p. 263 « foule plus ardente » ; p. 301 « Notre-Dame » ;

**Étymologie** : grec, ce qui apparaît, du grec, briller, apparaître.

« Épiphanie » est un mot d'origine grecque, ἐπιφάνεια (*Epiphaneia*) qui signifie « manifestation » ou « apparition » – du verbe φαίνω (*faîno*), « se manifester, apparaître, être évident » – et dont l'utilisation est antérieure au christianisme. Les Épiphanes sont, dans la culture grecque, les divinités qui apparaissent aux hommes, comme Zeus, Athéna.

- Défilés militaires : Effets les plus puissants. P.158. ( cf voc religieux) ; pp. 302-303 **champs Elysées.**
- **Importance de la marche, du défilé** : valeur symbolique du déplacement physique qui incarne l'union retrouvée : p. 326 !!!!

Effets recherchés par DG ?

- usage argumentatif (sert les intérêts de DG, renforce son propos, soutient les thèses qu'il développe : prend appui sur le peuple pour imposer son autorité : mouvements de foule qui justifient sa politique et légitiment ses choix) ou démonstratif (démonstration = manifestation de l'émotion).
- usage stylistique : effets poétiques.

La retenue émotionnelle de DG renforce de façon paradoxale l'émotion :

- p. 25 : « *sérénité voulue* » « *ému* » ;
- p. 344 : l'allusion à Anne.

L'espace **extérieur**, l'Europe ou le monde, est un espace de **conquête militaire** mais aussi **stratégique et géopolitique** ; l'espace **intérieur** est celui de la **reconquête politique**. Tous deux passent par une **nécessaire présence du général de Gaulle** sur les lieux : en sillonnant le monde et en imposant sa stature, de Gaulle **se construit comme une personnification de la nation** cherchant à maintenir et à regagner l'espace nécessaire à la restauration de sa souveraineté. La traversée de l'espace est une des modalités de la reconquête stratégique : quel que soit l'enjeu, **l'espace devient isomorphe de la grandeur et du « rang » de la France à restaurer après l'infamie de 1940**.

Ainsi se dessinent trois espaces majeurs de la reconquête : la France (politique et militaire), l'Europe et le monde (militaire et géostratégique).

## I. La France

Deux pôles structurent l'espace français : **le pôle du repli et du recentrement**, recentrement du pouvoir à Paris et repli sur soi dans **l'espace intime du retrait**, et le **pôle du combat et de la reconquête**.

### 1. Paris, pôle du recentrement.

Paris est le lieu par excellence où **le chef d'Etat reçoit les grands hommes politiques étrangers**, Churchill (p.66 à l'hôtel de ville) comme le Bey de Tunis (269) ou les diplomates américains. Sa **géographie** se résume à des **lieux stratégiques politiquement** : entre les lieux du **pouvoir**, rue Saint-Dominique où de Gaulle a installé son quartier général ( 155-156 ;332 ;339), Matignon (153) et l'Assemblée Nationale au palais Bourbon (127-130 ;289et 334), les artères et places de la capitale font souvent office de **lieux de rassemblement** où les oppositions s'effacent derrière la communion populaire : c'est le cas de la place de la Concorde (201) mais surtout des Champs-Élysées et de la place de l'Etoile (213-214 ; 269 ;302 ;326). On peut d'ailleurs voir dans la descente triomphale des Champs Élysées au moment de la Libération de Paris **le point culminant de l'action gaullienne** : à partir de cet instant, la « mission » est accomplie. Au sein du tumulte des affrontements politiques, Notre-Dame et l'écoute du Te Deum (301) favorisent alors le recentrement de De Gaulle sur cette mission qu'il s'est assignée, ressaisie dans la lignée de ses prédécesseurs. La foi du chef de la France libérée donne souvent lieu à des scènes similaires (cf cathédrale de Strasbourg 183).

### 2. L'espace intime du retrait.

De Gaulle ressent le besoin de se recentrer et de **fuir l'agitation du monde** afin de prendre du **recul** sur lui-même et son action : à Antibes, Eden Roc devient le lieu du repli avant le coup d'éclat de l'annonce du départ du pouvoir (338) , son hôtel particulier en lisière du bois de Boulogne , le lieu de la réunion familiale (156) et son pavillon de Marly (342) , une semi-retraite constituant un espace de transition qui le mène à « sa » demeure en Champagne , extension apaisée de lui-même dans les dernières pages du Salut (343-345). A ce même **espace affectif** appartiennent Strasbourg, capitale symbolique de la renaissance française, l'Alsace dans son ensemble étant l'espace où la France a posé son sceau (183) , étant « sacrée », et enfin, Colombey-les-Deux-Eglises, le lieu des origines, « campagne fidèle et familière » (29).

### 3. L'espace , pôle de combat et de reconquête

La France tend à devenir un **espace affectif** où de Gaulle maintient en permanence sa présence comme pour **occuper le terrain**, mais surtout, pour y manifester partout sa farouche **volonté de triompher, politiquement ou par les armes**. Le pays est perçu de manière générale selon **la logique du panorama de la réflexion**, mais aussi selon celle du **dénombrément** et du **passage en revue**.

Appréhender la France de **manière panoramique et synthétique** consiste souvent, pour de Gaulle, à en donner une **représentation catastrophique** , dans de gigantesques tableaux où elle figure un **espace en ruine à reconstruire** au fil de l'énumération des villes sinistrées (8-9), un pays en proie aux rigueurs de l'hiver sans moyens pour se réchauffer (113-114) ou encore ravagé sous l'angle du « dépouillement » généralisé (280). La logique du **chaos** en fait **un espace à remettre en ordre**. Pour assurer son emprise sur

ce pays anéanti, DG se livre à la **ressaisie intellectuelle des problèmes par la logique panoramique** puis, la synthèse faite, sa mainmise passe par **la visite de la France** –du peuple- et des troupes, les deux fondements du renouveau national.

Ces passages en revue sont des ressourcements autant que des moyens pour De Gaulle de se rapprocher des forces vives de la nation. Souvent, les voyages en France sont suivis d'un **bilan** qui fait l'**état des lieux**. Ces passages en revue sont des ressourcements autant que des moyens pour de Gaulle de **se rapprocher des forces vives** de la nation. Ce sont les espaces essentiels du territoire que le chef d'État va visiter: s'il fait le tour de la France dès le début du *Salut* (p. 17-30), affirmant par là son intention de régler les problèmes sur l'ensemble de l'Hexagone, c'est pour y constater un « sol [ ... ] raffermi » à Bordeaux (p. 24), l'agitation à Toulouse (p. 20), la « dévastation » en Normandie (p. 28), une atmosphère « lourde » à Marseille (p. 18) ou « une population passionnée de liberté » dans les Alpes (p. 29) et en Lorraine un « ordre » toujours intact face à l'« ennemi » (p. 26). De Gaulle perçoit les **disparités** flagrantes qui désunissent le territoire entre des populations militantes et remontées et des peuples anéantis ou divisés : il prend conscience de la **nécessité de réunir** ce peuple disparate. Lorsqu'il repart sur les routes de France, c'est pour constater à quel point « le pays se ressaisit » (p. 156). Ces passages en revue permettent à de Gaulle **d'évaluer l'évolution de sa politique**: au fur et à mesure que se dessine son triomphe, il se rend sur les lieux stratégiques pour parfaire son action, comme dans les Alpes, où il accompagne l'avancée victorieuse de ses troupes en visitant successivement Grenoble, Saint-Pierre-d'Albigny, Menton (p. 195), pour finir par annoncer au balcon de l'hôtel de ville de Nice la traversée des Alpes par les armées françaises (p. 196). Une dernière inspection de la France (p. 302-305) lui permet d'avoir **foi en l'avenir** au contact d'une foule enthousiaste malgré l'ampleur des destructions. **Passer en revue les troupes revient souvent à parcourir la France, mais selon un mouvement inverse** : alors que la foule galvanise de Gaulle, c'est souvent de Gaulle qui remotive ses troupes, qu'il se rende auprès des forces armées dans le Jura et les Vosges (p. 44-46), en Alsace pour les pousser à se saisir de Strasbourg et à franchir le Rhin (p. 171-172) ou qu'il visite les populations de Strasbourg, s'adressant à la foule depuis le balcon de l'hôtel de ville, place Broglie (p. 264), ou de Mulhouse, Colmar et Strasbourg après la bataille pour s'y imprégner de l'« élan patriotique » (p. 183). **La conquête de l'opinion et des troupes suit ainsi étroitement la conquête militaire et il arrive très souvent que l'espace ne soit réduit qu'à une cartographie militaire des lieux comme des positions stratégiques à emporter face à l'ennemi.**

La **Gironde** n'est ainsi décrite qu'au gré de l'onomastique des lieux au rythme de la progression des troupes reprenant à l'ennemi la région de Royan ou La Rochelle (p. 192-193). En **Alsace**, la poussée française et les avancées des Alliés sont traduites en termes de villes conquises (Langres, Dijon, Grenoble, Bourg, Besançon, p. 35-37). **Le vocabulaire militaire contamine la vision de l'espace** (p. 165 et 167). Cette vision dynamique et utilitaire gomme toute possibilité de naissance du paysage : **l'esthétique géographique cède la place à un espace perçu en termes de retranchements et d'appropriation** (p. 183). Si le **Rhin** est mentionné, c'est uniquement pour situer les troupes sur ses rives et le franchir au plus vite à l'aide d'un pont à Spire (p. 187-188). Les **Alpes** sont également décrites en termes de franchissements et de reliefs, de Gaulle évoquant les " cols », le « mont Thabor » ou les " hautes vallées de la Durance et de l'Ubaye » (p. 194) : il s'agit d'un **espace dynamique, à annexer**, où il faut « reprendre » du terrain à l'ennemi et « conquérir les enclaves qui appartiennent à l'Italie » (p. 194). Saturé par la présence militaire, le Val d'Aoste est " tout pavoisé de bleu blanc rouge » (p. 196), signe de la **marque qu'imprime le mouvement militaire sur la géographie des lieux.**

**L'espace français est perpétuellement pensé dans son expansion ou son renouveau: espace à reconstruire, à franchir, à reconquérir, il va jusqu'à s'étendre aux limites de l'Europe.**

## II / L'Europe

L'Allemagne n'est pas toujours au centre de la représentation spatiale européenne dans *Le Salut* : la **Belgique**, visitée par de Gaulle, est ainsi rapidement esquissée au gré de sa visite

diplomatique au prince Charles. Sont évoqués successivement Bruxelles et ses lieux essentiels comme le palais royal, l'hôtel de ville, l'université, le lycée français, l'ambassade de France (p. 264-265). Souvent, **l'Europe est perçue sous l'angle du panorama des convoitises**, celles de l'Angleterre envisageant son impérialisme sur la Méditerranée (p. 70) ou de la Russie occupant " la Prusse et la Saxe » et contrôlant politiquement, au moyen de la « soviétisation des pouvoirs », « Varsovie, Budapest, Sofia, Belgrade, Tirana » (p. 242). **L'espace est souvent rêvé**, comme lorsqu'il s'agit d'évoquer les espoirs impérialistes de Mussolini (p. 207-208). Il peut aussi évoquer l'étendue des vivres à fournir aux déportés « en Allemagne du Sud, à partir de Berne et de Zurich » (p. 211).

**L'Allemagne** est avant tout perçue comme **un territoire à se partager**: territoire dévasté, il se parcellise et il s'agit, pour la France, d' « occuper » une « zone du territoire allemand » au même titre que l'Amérique, l'Angleterre et la Russie, bref, d'être le « quatrième membre du gouvernement de l'Allemagne » (p. 107). La capitale allemande est perçue comme un espace d' « occupation » (p. 246), où l'enjeu de la France est de retrouver son prestige en s'y trouvant réuni aux trois autres vainqueurs au même titre qu'eux. Dans la « zone » française, de Gaulle passe en revue troupes et populations, comme il le ferait en France: il visite ainsi " Stuttgart ruiné de fond en comble », le « pied de l'Arlberg », se trouve « sous les murs de Constance », puis " dans la plaine d'Augsbourg » (p. 246), constatant, dans l'Allemagne, " des ruines, des deuils, des humiliations », un " sol ravagé », un " Reich [ ... ] anéanti » (p. 247). **Le paysage n'est ainsi perçu qu'en termes militaires** au point de perdre tout son caractère pittoresque: " en silence au milieu des ruines », la population de Stuttgart conquise par l'armée française ne peut que constater le triomphe de leur voisin par le symbole des « chars français » qui « pénètrent dans la capitale du Wurtemberg » (p. 203). La région allemande devient un parcours des villes au gré des conquêtes militaires: Ulm et Constance (p. 204), Stuttgart, Elbe, Berlin, Hambourg, Kiel, Lübeck (p. 205) dessinent un espace onomastique où n'apparaissent que des « îlots de résistance », des « zones, coupées de tout » où les troupes ennemies tentent de résister aux « vagues pressées » des Alliés qui découvrent « ici et là » les « survivants et les charniers des camps de concentration » (p. 206). La traversée du territoire allemand devient **découverte de l'horreur et descente aux enfers « dans le sang et dans les ruines »** (p. 206). Alors, l'évocation des poussées alliées témoigne d'un triomphe par l'occupation de l'espace au-delà même de l'Allemagne. **Par un effet de mimétisme, l'armée allemande est à l'image de son territoire** ravagé, une « foule de débris » (p. 207).

Entre perception géostratégique, militaire et diplomatique, l'espace européen est davantage un espace de **conquête guerrière** dans la tradition des *Commentaires* de César. Sur le plan international, l'équilibre entre ces trois pôles majeurs de l'action gaullienne se rétablit.

### III/ Le monde

Les visites de de Gaulle en Russie et aux États- Unis témoignent ainsi de la manière dont **l'espace perçu reflète le pouvoir politique en place**.

1. En **Russie** (p. 74-100), de Gaulle se heurte tout d'abord à Bakou à une ville « à demi déserte », où l'autorité du pays lui refuse un voyage autre que celui prévu par le pouvoir russe et prend place à des repas « où se déployaient un luxe et une abondance incroyables » (p. 76). **L'espace traversé devient illustration en actes du despotisme**, qui réduit le peuple au silence, restreint les libertés par un autoritarisme excessif. Ainsi, **Moscou** a deux visages pour le visiteur de Gaulle, celui, officiel, des repas gargantuesques, des réceptions à l'ambassade (p. 82) ou du ballet au Grand Théâtre (p. 81), rideau doré qui cache la misère du peuple russe, décrit au détour d'une phrase, comme contraint et muselé: « par les rues, dans le froid, sur la neige, glissaient les passants muets et absorbés » (p. 82). De Gaulle, en visite à l'étranger, dévoile la réalité sous les apparences et révèle l'hypocrisie d'un régime.

2. Il en est de même aux **États- Unis**, où la population enthousiaste et les dignitaires qu'il rencontre, excessivement chaleureux, témoignent de **l'hypocrisie** inscrite jusque dans la démesure

architecturale des villes traversées, image de **la volonté de grandeur et d'impérialisme du peuple américain**. Si « le machinisme domine l'univers », comme le constate le mémorialiste (p. 110), les États-Unis en sont l'incarnation. **Washington**, dans le « long du parcours qui menait à la Maison Blanche », se résume à l'enthousiasme de sa population, à ses « vivats » et aux entretiens qui s'y déroulent entre chefs d'État (p. 250). Le trajet vers **New York** « par la route, venant de West Point » n'est qu'un parcours de troupes et de diplomate, de Gaulle inspectant « l'École militaire » et, à « Hyde Park », s'inclinant « devant la tombe de Roosevelt » (p. 256). New York représente la démesure américaine, démesure d'un accueil (p. 256). Le maire est à l'image de cet accueil excessif, « prodige d'entrain et de sympathie » (p. 256) dans cette « grande cité » où le « défilé triomphal » de De Gaulle se déroule au gré d'un « indescriptible déferlement » de « drapeaux et oriflammes » qui « s'agitent à tous les étages » (p. 257). A **Chicago**, ville à la population singulière et métissée (p. 257), « les rues et les boulevards » sont davantage caractérisés par le mémorialiste, « les constructions symbolisant le nouveau démarrage » (p. 258). Singulièrement, comme en Russie, il assiste à un « banquet monstre » (p. 258), qualificatif désignant l'appétit des colosses internationaux, la Russie dévorant les pays Baltes et l'Amérique, le monde.

3. La visite aux grandes puissances russe et américaine permet donc à de Gaulle moins de décrire l'espace en tant que tel que **les manifestations visibles d'un impérialisme triomphateur. L'espace international est ainsi avant tout un espace de signes où il s'agit de décrypter le fond des âmes derrière les manifestations apparentes.** **Le Canada** et **Terre-Neuve** sont représentés de manière différente: le premier n'ayant pas d'intérêt à préserver contre la France, son accueil est « démonstratif » mais senti plus sincère. **L'espace n'est pas décrit car l'essentiel réside dans les pourparlers amicaux** alors que Terre-Neuve, extension française proche du sol américain, donne lieu à **une peinture de l'espace** en fonction de la population qui émeut de Gaulle (p. 259).

4. **Le Maghreb** et **le Proche-Orient** représentent des **espaces diplomatiques** importants, que de Gaulle visite à plusieurs reprises en insistant sur **les liens de cordialité** qui l'unissent aux dirigeants de ces pays. Dans le contexte de l'« affaire du Levant », leur appui lui est d'autant plus nécessaire. Si **Alger** représente le gouvernement de résistance de de Gaulle pendant la guerre, c'est aussi un « point du territoire national », ce qui motive le refus de de Gaulle de s'y rendre à la convocation de Roosevelt, « chef d'État étranger » (p. 110). **Les intérêts français au Maghreb priment ainsi sur la description de l'espace** lorsque de Gaulle évoque ses voyages au **Caire** (p.74), à **Téhéran** (p. 75), sur la route de la Russie, et de nouveau au Caire et en **Tunisie** à son retour (p. 100), puis en Tunisie, en Algérie et au **Maroc** (p. 267). Le Caire est réduit au « roi Farouk » et aux pourparlers en sa compagnie (p.74) alors que Téhéran, capitale de l'Iran, est décrite en cité déchue (p. 75). En quelques traits est esquissé le tableau d'un pays exsangue et dépossédé de lui-même avec un certain pathétique, aussi de Gaulle rassure-t-il le Shah sur l'appui de la France et la nécessité de la « souveraineté », (p. 75). Le Maghreb et le Proche-Orient sont présentés comme des zones d'influence française, d'occupation stratégique : la France doit de nouveau y occuper le terrain comme guide des nations en train de se construire. En Tunisie, dans le « palais de Bardo » en compagnie du Bey de Tunis, de Gaulle voit se dessiner dans son esprit, « dans cette résidence l'empire de souvenirs de l'Histoire », les « éléments nécessaires au fonctionnement d'un État » et la future indépendance du pays (p. 100). L'objectif de la France est bien stratégique : il consiste pour elle à demeurer « maître(sse) du jeu » au Maghreb (p. 267). L'espace est celui d'un jeu d'échecs géopolitique se réduisant à des effets d'influence (p. 267). Face à cet espace abstrait, le « Levant » et « l'Indochine » sont décrits de manière plus concrète en termes de territoire à reconquérir sur le plan militaire.

Évoquant l'opposition de la France et de l'Angleterre au « Levant » (p. 221-238), c'est-à-dire en **Syrie** et au **Liban** le mémorialiste fait de la Syrie le « théâtre [des] opérations » (p. 221) : si les villes de « Damas, Alep, Homs Hama, Deir-ez-Zor » sont évoquées, c'est pour montrer l'étendue de l'« agitation » qui y « couvait » par « beaucoup de signes » qu'interprète le stratège politique et militaire (p. 223). L'espace syrien met en valeur l'action militaire française, « maîtresse de la situation » (p. 227).

Le Caire, le Levant et Londres deviennent comme des points stratégiques d'inertie, moyen détourné de montrer que la France, elle, réagit (p. 228). Fort de son « œuvre civilisatrice » « en Syrie et au Liban », la France redore son blason international, s'appuyant sur des contrastes (p. 237). L'espace du Levant est avant tout l'image d'un rapport de forces déséquilibré, où « l'Égypte, la Palestine, l'Irak, « frémissaient du désir d'être affranchis des Britanniques » et où la France jette un « pavé » dans la « mare diplomatique » anglaise en proposant la gouvernance multiple de cette zone instable (p. 237).

5. **L'Indochine et l'Asie.** **En Indochine**, c'est face au Japon mais aussi encore à l'Angleterre que l'espace asiatique est pensé **en termes de retraits et de reconquêtes**. Évoquant à deux reprises cet épisode (p. 196-200 et p. 270-276), le mémorialiste témoigne des progrès des troupes françaises dans cette extension orientale du pays. L'Indochine est représentée par les « garnisons » françaises sur lesquelles se « ruent » les Japonais « qui occupent le Tonkin, l'Annam et la Cochinchine » (p. 196). **Si le reste de l'Asie** est évoqué (Chine, Birmanie ou Inde avec Calcutta, p. 198), c'est pour faire un point sur les forces en présence - France, Angleterre et Amérique contre l'invasion japonaise. L'Indochine est un espace de « résistance », un « territoire » à maintenir face à la menace nipponne (p. 199) où il faut « manœuvrer en retraite vers la frontière chinoise » pour la « force principale » française, « suivant la direction de Hanoi-Lai-Chau » (p. 199). **Saigon** et **Hanoi** ne sont que des points de repère où il s'agit de « placer les forces françaises » sous le « contrôle immédiat » des chefs d'armée (p. 199). Les lieux mentionnés sont des lieux de combats, l'Afrique et « Madagascar » figurant un ailleurs géographique stratégique où les « troupes » se tiennent « prêtes » à intervenir en Extrême-Orient (p. 200).

L'espace international est donc nécessairement soumis à des **impératifs de géostratégie** : il se réduit à des lieux rapidement évoqués ou perçus sous l'angle militaire comme des territoires à défendre et à conquérir. L'espace du *Salut* est en tension permanente, l'espace se révélant dans son affranchissement comme une métaphore de de Gaulle traversant victorieusement les épreuves qui l'attendent pour restaurer la grandeur de la France.





**Sources** : CNED, janvier 2011.

Lisez l'extrait du chapitre « *Le Rang* », en allant de « *Le 26 novembre, nous atterrîmes à Bakou...* » à « *Il s'était remis à manger.* » (p. 76-99).

Le récit du voyage en Russie montre la technique de négociation du Général et la manière pratique dont il assure, contre l'idéalisme vague des parlementaires, la « grandeur de la France ». On pourra examiner aussi quelle image il veut donner du régime soviétique à un lectorat français qui sait ce que la France doit aux résistants communistes, mais qui se trouve prise dans la guerre froide.

**I. « *L'escrime diplomatique* » (p. 91) : un « *marchandage* » : mettre en scène des négociations diplomatiques afin de légitimer l'autorité du mémorialiste.**

DG, instance narrative capable d'embrasser d'un regard surplombant les événements : isolement et mise en valeur de la supériorité de l'instance narrative : effet d'auto-valorisation à travers le portrait des personnages évoqués.

#### 4. Les faits.

De Gaulle demande de résoudre « *l'affaire allemande* » à travers « *une entente directe entre les gouvernements de Moscou et de Paris pour fixer les bases d'un règlement qu'ils proposeraient en commun aux autres alliés* » (p. 79), mais Staline déclare ne rien vouloir décider sans en référer à Roosevelt et au général Eisenhower, au moins en ce qui concerne l'établissement des frontières à l'Ouest, car pour celles de l'Est, qui posent le problème de la frontière orientale de la Pologne, il veut en décider seul. En conséquence, lorsque Staline fait une « *proposition* », « *un pacte franco-russe* », le Général ne manque pas d'y répondre avec une certaine ironie, rappelant le souvenir malheureux des pactes trahis dans le passé. Les rebondissements de « *l'affaire du pacte* » (p. 82) sont soigneusement datés :

- conférence tenue au Kremlin le 6 décembre ;
- journée du 9 décembre, « *consacrée à l'escrime diplomatique* » (p. 91), pendant laquelle de Gaulle reçoit l'ambassadeur des États-Unis et le chargé d'affaires de Grande-Bretagne, puis le comité de Lublin, et se terminant sur le long récit du dîner avec Staline, des innombrables toasts, de la séance de cinéma ;
- le 10 décembre, date prévue pour le départ, la signature du traité ayant finalement lieu in extremis « *à 4 heures du matin* » (p. 98), le mémorialiste prenant le temps de peindre, chronologiquement cette fois, les diverses allées et venues des diplomates russes et français au cours de la nuit.

#### 5. Le « jeu diplomatique ».

La manière dont le récit recrée ainsi le suspens présente le jeu diplomatique comme un marchandage. Les véritables intentions des Russes n'apparaissent pas immédiatement. Staline argue d'abord de « *la question de la ratification* » : il remet en cause le fait de signer un traité avec le chef d'un gouvernement provisoire ; ce à quoi de Gaulle rétorque que la Russie ne s'est pas privée de le faire avec le gouvernement provisoire polonais. « *Là-dessus, vint au jour le véritable enjeu du débat* » (p. 83) : la Pologne. Le récit de la conférence donnée au Kremlin le 6 décembre est réduit aux argumentations de chacun : désir de la France de voir une Pologne qui « *fût un État réellement indépendant* » (p. 83), soutien de Staline apporté au comité de Lublin, gouvernement provisoire soutenu par les Russes, contre le gouvernement polonais en exil à Londres.

Le mémorialiste ajoute à l'exposé des argumentaires quelques traits qui montrent combien les masques de la courtoisie diplomatique tombent vite chez Staline (« *À l'entendre, grondant, mordant, éloquent...* », p. 84).

Il en souligne ironiquement l'ambivalence par l'usage de guillemets : « *la Russie avait pris « un grand tournant » » (p. 84), « l'État polonais serait fort et « démocratique » » (p. 84). Le marchandage apparaît nettement lorsque Staline expose les termes du marché, termes que le mémorialiste rapporte au discours direct pour rendre le débat plus présent au lecteur : « *Vous avez dit que la France a de l'influence sur le peuple polonais. C'est vrai ! Mais pourquoi n'en usez-vous pas pour lui recommander la solution nécessaire ?* » (p. 85)*

Autrement dit, que la France reconnaisse le gouvernement de Lublin et Staline signe le pacte d'alliance avec elle : « *on discernait que Staline allait tâcher de nous vendre le pacte contre notre approbation publique de son opération polonaise.* » (p. 86). La réponse de de Gaulle ne varie pas : « *je dois vous répéter que le futur gouvernement de la Pologne est l'affaire du peuple polonais et que celui-ci, suivant nous, doit pouvoir s'exprimer par le suffrage universel* » (p. 85). Par ce récit, le mémorialiste représente ainsi la fidélité du Général aux principes démocratiques fondamentaux, en même temps que des qualités évidentes d'analyse dans la technique de négociation. La réplique du Général est lourde de sous-entendus et déjoue, par son ambivalence et son caractère flou, les implicites de l'argumentaire de Staline : « *J'en aperçois les vastes conséquences* » (p. 85). Ces « *vastes conséquences* », le mémorialiste les explique ensuite, les introduisant par des tournures impersonnelles qui révèlent comme inévitable l'emprise de l'U.R.S.S. sur les pays de l'Europe de l'Est :

« *De cette séance, il ressortait que les Soviétiques étaient résolus à traiter suivant leur gré et à leur façon les États et les territoires occupés par leurs forces ou qui le seraient. On devait donc s'attendre, de leur part, à une terrible oppression politique en Europe centrale et balkanique. Il apparaissait qu'à cet égard Moscou ne croyait guère à une opposition déterminée de Washington et de Londres.* » (p. 86)

Ce que les lecteurs connaissent effectivement de l'enchaînement ultérieur des événements est ainsi présenté comme une prémonition du Général.

## 6. La mise en place de l'intrigue dramatique.

Dès lors, les différents moments de ce marchandage s'égrènent au fil d'une véritable intrigue dramatique, menée par chacun des deux protagonistes :

« *Comme dans un drame bien monté, où l'intrigue demeure en suspens tandis que les péripéties se mêlent et se multiplient jusqu'à l'instant du dénouement, le problème du pacte prit soudain un aspect inattendu.* » (p. 86)

Il s'agit du télégramme envoyé par Churchill, qui propose à Staline de traiter à trois. De Gaulle, vexé de ce que Churchill s'est adressé « *exclusivement à Staline* » refuse et expose sa vision des alliances « *en trois étages* » (p. 87). Staline semble d'abord la refuser, réitérant son désir d'un pacte tripartite avec les Anglais. Puis - c'est l'art du marchandage ! - fait volte-face : « *Après tout, s'écria-t-il, vous avez raison ! Je ne vois pas pourquoi nous ne ferions pas un pacte à nous deux* » (p. 88).

Le discours direct et l'exclamation mettent en valeur la comédie de complicité de Staline qui expose alors explicitement les termes du marchandage : « *Mais il faut que vous compreniez que la Russie a, dans l'affaire polonaise, un intérêt essentiel.* » (p. 88).

Dans ce marchandage, le Général n'est pas en reste. Ainsi, son refus de reconnaître le gouvernement de Lublin et son obstination à refuser « *l'entreprise d'asservissement de la nation polonaise* », bien qu'il fût sans « *illusions sur ce que ce refus pourrait avoir d'efficacité politique* » (p. 92), sont présentés « *comme un bon placement politique* » : « *... de si peu de poids que fût, dans l'immédiat, l'attitude de la France, il pourrait être, plus tard, important qu'elle l'eût prise à ce moment-là. L'avenir dure longtemps.* » (p. 92)

## 7. La scène théâtrale des toasts.

Le récit de la journée du 9 - entretiens, dîner, projection du film - expose les différentes scènes à travers lesquelles le Général fait en quelque sorte monter le suspens. C'est lui qui demande un pacte à Staline, mais le motif du marchandage a permis au mémorialiste d'inverser les rôles et de faire du demandeur - de Gaulle - celui dont on attend le bon vouloir.

Le récit détaillé du dîner, de l'épisode des toasts, de la projection du film, des allées et venues affolées des diplomates dans la nuit, pendant que de Gaulle « *bien résolu à l'emporter, (...) rentr(e) tranquillement à l'ambassade de France* » (p. 97), montre la maîtrise que garde le Général de la situation et transforme l'agitation russe en autant de « *scène(s) de tragi-comédie* » (p. 95), où évolue « *le chœur des diplomates* ». La **métaphore théâtrale** représente la diplomatie comme un jeu théâtral et minimise l'impact de la pression que Staline fait subir à de Gaulle. Le mémorialiste fait ressortir ainsi une image victorieuse du Général grâce à sa maîtrise, à sa détermination, à la clarté de ses argumentaires, à sa fidélité aux principes démocratiques, au calme de ses agissements. Il faut ajouter aussi l'organisation de son récit, le laconisme de certains de ses commentaires qui révèlent combien il aime manier le double langage. On ne relèvera que cette dernière anecdote sur laquelle il clôt le récit de son voyage :

« *Vive la Pologne, forte, indépendante, démocratique ! Vive l'amitié de la France, de la Pologne et de la Russie ! (...) Qu'en pense M. de Gaulle ?* » *En écoutant Staline, je mesurais l'abîme qui, pour le monde soviétique, sépare les paroles et les actes. Je ripostai : « Je suis d'accord avec ce que M. Staline a dit de la Pologne », et soulignai : « Oui, d'accord avec ce qu'il a dit. »* (p. 99)

À la fin de cet épisode d' « *escrime diplomatique* », le mémorialiste rappelle ainsi l'un des principes de son éthique : **l'adéquation entre les paroles et les actes**, prouvée implicitement par l'adéquation entre l'appel du 18 juin et la Libération, l'adéquation entre les promesses du chef du gouvernement provisoire de 1944 et son départ en janvier 1946, et qui engage par conséquent les promesses de juin 1958 : l'homme providentiel rappelé au pouvoir en juin 58 s'en tiendra à ce qu'il a promis : établir « *un gouvernement républicain capable d'assurer l'Unité et l'indépendance du pays* », c'est-à-dire, encore une fois, « (se) charger du salut public ».

## II. Le portrait d' « un dictateur (...) à l'air bonhomme » (p. 78) : Dresser le portrait du dictateur afin de mettre en valeur les qualités d'un vrai chef d'état, au service de son peuple.

Charles de Gaulle profite du récit de ce voyage en Russie pour dresser un portrait haut en couleurs de l'un des grands dictateurs de l'histoire du XXe siècle : Staline. Ce faisant, ce portrait répond à une autre exigence du mémorialiste : représenter le Général avec toutes les qualités du chef.

Voici en effet ce que Malraux écrit dans Les Chênes qu'on abat :

« *La psychologie ne sert pas à grand-chose, dit le Général. On sait tout de suite, et même avant ! que Roosevelt n'est pas Churchill, que Khrouchtchev n'est pas Staline. On n'apprend rien d'individuel sur ses interlocuteurs. Ca ne mènerait nulle part. On apprend à connaître leur technique de négociation, rien de plus.* » (...) *Il tient la connaissance des hommes pour l'une des qualités constitutives du chef. Il n'emploie pas volontiers le mot psychologie.* »

### 1. Le tombeau.

Dès le début du passage, de Gaulle trace un **portrait synthétique**, dont l'imparfait et le passé simple renvoient à un passé qui ne semble plus avoir de conséquences sur le présent : Staline est mort en 1953. De Gaulle lui dresse en quelque sorte un tombeau, une image à jamais figée dans l'écriture, revanche du mémorialiste sur celui qui va lui tendre les pièges du marchandage exposé ensuite, au fil de scènes et d'anecdotes où l'on voit alors Staline en action. Il en donne un portrait en situation, où il croque les gestes et les mimiques. L'usage fréquent du discours direct donne une présence particulièrement vivante à Staline, proche de celle qu'on attendrait d'un personnage romanesque, sans que cela entache la véracité des Mémoires, comme le montre la comparaison avec les minutes\* des entretiens restitués dans les Documents joints (voir p. 392-409). Cette évocation très vivante de Staline a donc aussi pour but de crédibiliser les propos du mémorialiste.

### 2. Etude du registre épideictique : le blâme.

#### a) Un être dangereux.

Dans tous les moments de ce portrait, de Gaulle peint un Staline d'autant plus **redoutable qu'il est ambivalent** : « *dictateur tapi dans sa ruse, conquérant à l'air bonhomme, (...) au charme ténébreux* » (p. 78), « *sous (d)es apparences débonnaires, (...) (un) champion engagé dans une lutte sans merci* » (p. 93), « *le champion rusé et implacable d'une Russie recrue de souffrance et de tyrannie, mais brûlant d'ambition nationale* » (p. 78). Charles de Gaulle n'hésite pas à souligner le dévouement de Staline à sa patrie, qu' « *il (...) aime à sa manière* » (p. 78), tout en rappelant « *sa politique grandiose et dissimulée* » (p. 78), ses ambitions de despote et les manœuvres et mensonges à partir desquels il est parvenu au pouvoir : « *Rompue par une vie de complots à masquer ses traits et son âme, à se passer d'illusions, de pitié, de sincérité, à voir en chaque homme un obstacle ou un danger, tout chez lui était manœuvre, méfiance et obstination. La révolution, le parti, l'État, la guerre, lui avaient offert les occasions et les moyens de dominer. Il y était parvenu, usant à fond des détours de l'exégèse marxiste et des rigueurs totalitaires, mettant au jeu une audace et une astuce surhumaines, subjuguant ou liquidant les autres.* » (p. 78)

### b) Un être rusé : étude du « jeu » (théâtral ?) de Staline.

Charles de Gaulle met souvent en évidence la **ruse de son interlocuteur**, montrant comment celui-ci « *s'appliqu(e) à donner le change* » (p. 78), affectant une bonhomie visible, par exemple lorsqu'il cherche à faire baisser la tension aux moments les plus critiques de l'échange diplomatique, comme pour se concilier la bienveillance de son interlocuteur, lequel ne se prive pas, dans le récit, de rendre très visibles ces volte-face manipulatrices : « *Mais, soudain, changeant de direction...* » (p. 88). À un autre moment, Staline, sentant son hôte devenir inflexible, tente de l'amadouer en jouant la complicité : « *Je m'attendais à quelque vive réaction du maréchal. Mais, au contraire, il sourit et murmura doucement : « Bah ! nous nous entendrons tout de même. »* » (p. 85). Si Staline est capable de **jouer la comédie** de la complicité, il laisse exploser à d'autres moments sa violence, trahissant ainsi ses désirs profonds. Lorsque de Gaulle rappelle la nécessaire indépendance politique de la Pologne, « *le maréchal Staline s'échauff(e)* » : « *À l'entendre, grondant, mordant, éloquent, on sentait que l'affaire polonaise était l'objet principal de sa passion* » (p. 84). Un peu plus tard, il aborde « *la question du gouvernement à Varsovie (...) avec brutalité, tenant des propos pleins de haine et de mépris à l'égard des « gens de Londres »* » (p. 84). Mais au moment de signer le traité d'alliance, Staline prendra « *une voix douce* » pour glisser à de Gaulle un « *compliment* » (p. 98) qui rend hommage à sa détermination.

Mais le mémorialiste se plaît aussi à inventorier des traits presque amusants. Lorsque Staline le reçoit au soir du 2 décembre, il note d'abord l'insolence du maréchal qui, « *les yeux baissés, crayonnait des hiéroglyphes* » (p. 79). À peine une page plus tard, il ne s'agit plus que de « *barres et (de) ronds* » (p. 80), comme si le premier échange au cours duquel les deux hommes se sont informés de leurs projets de frontières concernant la Pologne avait suffi au Général pour prendre la mesure de l'affectation puérile de Staline à vouloir impressionner son hôte. Il en rapporte en outre le goût des facéties et des provocations, auxquelles le Général répond non sans humour, se donnant le beau rôle et manifestant son sens de la répartie : « *Par moments, il se montrait détendu, voire plaisant. « Ce doit être bien difficile, me dit-il, de gouverner un pays comme la France où tout le monde est si remuant ! – Oui ! répondis-je. Et, pour le faire, je ne puis prendre exemple sur vous, car vous êtes inimitable.* » (p. 81)

### 3. La mise en scène des toasts : Staline et le motif de la dévoration.

L'épisode emblématique de cette ambivalence perverse est sans doute la **mise en scène des toasts** portés à la fin du dîner d'adieu du 9 décembre, scène de « *tragi-comédie* » : les toasts sont autant d'hommages rendus à ses fidèles, et d'injonctions menaçantes à continuer toujours mieux leur tâche : « *Staline mêlait la menace à l'éloge* » (p. 94), comportement qui annonce les provocations grossières au sujet des diplomates : « *Ah ! ces diplomates, criait-il. Quels bavards ! Pour les faire taire, un seul moyen : les abattre à la mitrailleuse. Boulganine ! Va en chercher une !* » (p. 95), ou du traducteur : « *Tu en sais trop long, toi ! J'ai bien envie de t'envoyer en Sibérie.* » (p. 99).

Le récit qu'en donne le mémorialiste ne va pas sans une **ironie méprisante** rendue par le **sommaire\*** qui souligne la **répétition grotesque des toasts**, la grossièreté bruyante du maréchal rendue audible par l'insertion au **discours direct**, la montée en puissance de la cruauté menaçante dont on ne sait s'il faut la

prendre pour une plaisanterie ou pour une menace réelle. Le relevé de ces traits permet au mémorialiste de justifier son inflexibilité au sujet de la Pologne et de renforcer l'idée que Staline peut être un dictateur sanguinaire et imprévisible. Le paragraphe consacré à la « *revue des aviateurs du régiment Normandie-Niémen* », au cours de laquelle de Gaulle peut « prendre contact avec chacun de ceux qui y servaient si vaillamment la France » (p. 92) oppose à Staline l'image bien différente du chef militaire, devenu gouvernant, et manifestant sa reconnaissance vis-à-vis de ceux qui l'ont aidé dans sa tâche.

Mais le motif choisi par le mémorialiste pour mettre en scène son homologue russe le plus emblématique est certainement le **motif de la dévoration**, rendu à travers celui du repas, symbolique de ses appétits politiques. Churchill lui-même avait présenté Staline et son « *grand appétit* » (p. 69). Dans les Documents, on s'aperçoit que c'est Staline qui emploie à l'égard de l'Allemagne cette **métaphore de la dévoration** : « *L'Allemagne veut dévorer la Pologne* » (p. 398). La politique et l'histoire sont donc finalement une affaire d'appétits, ce que de Gaulle illustre de quelques détails choisis. Ainsi, il rend compte d'un « *banquet dont le menu faisait contraste avec la misère des habitants* » (p. 77) de Stalingrad, d'un déjeuner à la Spiridonovka. Le « *repas stupéfiant* » du dîner d'adieu du 9 décembre, outre son étrange séance de toasts, choque le Général par le « *luxe inimaginable* » (p. 93) de sa table. L'attitude de Staline présente l'exacte image de ses ambitions : « *Il mangeait copieusement de tout et se servait force rasades d'une bouteille de vin de Crimée qu'on renouvelait devant lui* » (p. 93). Après avoir enfin signé le traité d'alliance, « *des tables furent dressées et l'on se mit à souper* » (p. 98). Le dernier mot de Staline à de Gaulle ne manque pas, dans ce contexte, de saveur : « *Si vous, si la France, avez besoin de nous, nous partagerons avec vous jusqu'à notre dernière soupe* » (p. 99).

**CCL** : Le jugement que le mémorialiste porte sur Staline : Et la dernière image qu'emporte le Général résume les ambitions du maréchal : « *Me retournant sur le seuil, j'aperçus Staline assis, seul, à table. Il s'était remis à manger* » (p. 99). S'il s'arrêtait là, ce portrait ne serait que pittoresque et haut en couleurs. Mais une petite phrase en fait une invitation à méditer sur les vanités de la vie et de l'histoire et donne à ces pages leur « *ton si particulier* » (le mot est de Malraux) de sourde et sereine mélancolie qui évoque adroitement la solitude de Staline, seul dans son destin de grand homme historique, avec ses égarements démesurés.

### III. L'hommage rendu à la Russie et la critique du communisme : Peindre un peuple afin de définir son idéal politique.

#### 1. L'hommage rendu au peuple russe.

Continuer de nommer l'U.R.S.S. « *Russie* » comme le fait le Général, c'est rappeler les qualités ancestrales de ce grand pays, fort des richesses de sa terre, de l'endurance de son peuple, invincible malgré les vicissitudes de l'histoire : « *un peuple à ce point vivant et patient que la pire servitude ne le paralysait pas, une terre pleine de telles ressources que les plus affreux gaspillages ne pouvaient pas les tarir...* » (p. 78). Charles de Gaulle rend hommage au courage du peuple russe : admiration de « *l'éternelle armée russe* » (p. 76) qu'il voit défiler à Bakou, visite de Stalingrad, « geste d'hommage à l'égard des armées russes qui y avaient remporté la victoire décisive de la guerre » (p. 76). Mais le mémorialiste n'oublie pas de rappeler que la Russie est une puissance parmi d'autres, que toutes vivent en dépendance les unes par rapport aux autres, introduisant ainsi par là le thème principal de sa visite à Moscou, la signature du pacte d'alliance : « *Sa chance fut qu'il ait trouvé (...) des alliés sans lesquels il n'eût pas vaincu l'adversaire mais qui, sans lui, ne l'eussent point abattu.* » (p. 78)

#### 2. Un peuple meurtri et opprimé : dessiner à grand trait son idéal politique par contraste ?

Dès lors, son récit est aussi une peinture de l'oppression imprimée au peuple russe par la dictature de Staline. Cependant, le grand homme de l'histoire soviétique est rabaisé en instrument de l'histoire russe, le tyran en moyen : « *Elle (...) l'accepta comme un tsar pour le temps d'une période terrible et supporta le bolchevisme pour s'en servir comme d'un instrument. Rassembler les Slaves, écraser les*

*Germaniques, s'étendre en Asie, accéder aux mers libres, c'étaient les rêves de la patrie, ce furent les buts du despote.* » (p. 78)

Si le Général admire la rapidité avec laquelle a commencé la remise en marche d'une fonderie et d'une usine de tanks à Stalingrad pourtant « *complètement démolie* » (p. 76), on peut s'interroger sur le sens du mot « *spectaculaire* » qui qualifie la « *manière* » dont les « *autorités* » « *appliqu(ent) (...) le mot d'ordre de la reconstruction* » (p. 76). De même, que comprendre de sa remarque sur les prisonniers russes, « *ni plus ni moins passifs, ni mieux ni plus mal vêtus* » (p. 77) que les ouvriers ? Est ce à dire que les prisonniers sont aussi bien vêtus que les ouvriers – hommage rendu à la Russie soviétique qui sait respecter les hommes – ou bien est-ce sous-entendre que les ouvriers ont une apparence aussi misérable que celle de prisonniers ? On peut opter pour cette dernière interprétation quand on remarque les guillemets de l'expression « *travailleurs « en liberté »* » (p. 77) et qu'on lit la fin du récit du passage à Stalingrad et la mention d'un « *banquet dont le menu faisait contraste avec la misère des habitants* » (p. 77).

Le mémorialiste rappelle souvent ce contraste entre le luxe déployé par les autorités et la misère du peuple : à Bakou, « *repas où se déployaient un luxe et une abondance incroyables* » (p. 76), « *wagons bien aménagés* » du « *train spécial (...) dit « du grand-duc »* » (p. 76), « *réception de vaste envergure* » (p. 81) à la Spiridonovka, « *imposante séance de chants et de danses folkloriques* » (p. 81).

Le « *repas stupéfiant* » du dîner du 9 décembre est précédé d'une courte notation descriptive des tableaux du temps du tsar, qui ornent l'escalier monumental et qui représentent « *quelques sujets terrifiants : la furieuse bataille de l'Irtych, Ivan le Terrible étrangeant son fils, etc* » (p. 93). D'une certaine manière, cette notation inscrit la Russie stalinienne dans une longue tradition de l'histoire russe hantée de sang, de tyrannie et de sacrifices. Le trait a l'intérêt de suggérer que **l'exploitation de la misère du peuple, par l'exhibition de toutes sortes de dépenses somptuaires destinées à faire démonstration de puissance**, est caractéristique de la Russie des tsars autant que de l'U.R.S.S. Peut-être peut-on aussi interpréter de cette manière les notations fréquentes, surtout au début du récit, sur la lenteur des transports, non que la France fût à cette époque mieux lotie, mais ces notations donnent ainsi le sentiment que la Russie est en quelque sorte la proie d'une forme d'immobilisme.

C'est par cet **art des notations furtives que le mémorialiste évoque la chape de plomb et la terreur que fait peser le despotisme stalinien sur le peuple** : « *foule silencieuse* » (p. 76) de Bakou, « *nombre imposant (...) (des) policiers de service* » (p. 79) jalonnant un couloir du Kremlin : « *Ceux des Russes avec qui nous prenions contact, qu'ils fussent une foule ou une élite, nous donnaient l'impression d'être très désireux de montrer leur sympathie, mais bridés par des consignes qui écrasaient leur spontanéité.* » (p. 82) Un peu plus loin, à l'occasion d'une réception à l'ambassade de Moscou, il note la même contrainte chez ceux qui constituent pourtant les autorités de ce régime : « *...on sentait peser sur l'assistance une inquiétude diffuse. Par système, la personnalité de chacun s'estompait dans une grisaille qui était le refuge commun* » (p. 82).

Même terreur, assortie de servilité, chez les participants au dernier dîner, pourtant les plus proches du pouvoir : « *En terminant chaque toast Staline criait : « Viens ! » au personnage qu'il avait nommé. Celui-ci, quittant sa place, accourait pour choquer son verre contre le verre du maréchal, sous les regards des autres Russes rigides et silencieux.* » (p. 94)

Le récit de la rencontre avec les intellectuels russes, « *cohorte d'intellectuels et d'écrivains, officiellement catalogués comme « amis de la France » par l'autorité soviétique* » (p. 82) suggère que le régime communiste **asservit les esprits** : « *Viktor Fink et Ilya Ehrenbourg, tous deux remplis de talent mais appliqués à ne s'en servir que dans le sens et sur le ton prescrits* » (p. 82). L'intellectuel communiste français Jean-Richard Bloch est raillé par les guillemets qui entourent l'adjectif de « *réfugié* » qui le qualifie et affiche, selon le mémorialiste, « *une bonne grâce contrainte* » : comment le régime communiste pourrait-il assurer le moindre refuge pour une intelligence ? , semble penser le Général...

Et il conclut, préparant peut-être **par contraste** l'évocation de son propre rapport aux intellectuels au chapitre « L'Ordre » : « *Tous, piaffants et contrariés, faisaient l'effet de pur-sang entravés* » (p. 82).

Comme pour parachever **l'hommage rendu au peuple russe**, le mémorialiste multiplie les notations qui renvoient aux **témoignages que la foule** lui aurait prodigués : la « *foule silencieuse* » de Bakou est « *évidemment cordiale* » (p. 76), à l'entrée de la délégation française dans les usines de Stalingrad, « les ouvriers se groupaient pour échanger avec nous les propos de l'amitié » (p. 77), à son arrivée à la gare de Moscou, il voit « *une foule considérable d'où s'élèv(e), à (s)on adresse, une rumeur de sympathie* » (p. 77). Mais la réalité historique fut tout autre : Jean Lacouture rapporte le témoignage d'Alexander Werth : « *De Gaulle regarda la foule (...), qui le regarda, ignorant qui il était. Il n'y eut aucune « rumeur »* ».

Dans ce récit du voyage à Moscou, le mémorialiste a su rendre présent, par son art du récit et du trait, son sens du portrait, son écriture synthétique, dont le laconisme sert parfois l'ironie, le passé. Mais de ce passé, il fait **une leçon pour l'avenir** : il y donne à voir un **dictateur auquel il s'oppose largement**, des négociations qui montrent que, **privée de principes, la politique est réduite à l'expression des appétits**, un régime communiste qui étouffe le peuple.

**L'écriture de l'histoire est donc, sous sa plume, destinée à justifier le présent**, ou tout du moins à l'expliquer et à montrer comment ses germes résidaient – pour qui savait les analyser – dans le passé.

[Source : Le Dictionnaire du Littéraire]

Définition : Portrait littéraire peut être la description physique d'un être (*prosopographie*) ou sa représentation morale et psychologique (*éthopée*). Est tantôt une forme fixe, voire un genre littéraire propre, tantôt un fragment de texte autonome, détachable, et présentant la description physique et ou morale d'un individu, le plus souvent vivant.

Origines de l'art du portrait : provient des traités d'éloquence judiciaire. Théoriciens de la rhétorique judiciaire, puis les spécialistes de l'éloge d'apparat avaient mis au point des schémas précis codifiant la description des êtres animés.

Chez les historiens ou moralistes de l'antiquité : valeur argumentative et épideictique du portrait. Lieu d'exposition des ressorts psychologiques des personnages dont ils écrivaient l'histoire, de façon à expliquer leurs actions par leur personnalité. Plutarque (Ier siècle) dans ses Vies parallèles présente une galerie d'hommes illustres qui exercera une influence considérable sur la postérité.

17<sup>e</sup> siècle : Retz, La Rochefoucauld, La Bruyère, Saint-Simon proposent des descriptions plus précises et plus réalistes que celle des portraits mondains (qui les a inspirés).

Par nature, le portrait est le lieu où se dit l'humain, et donc il révèle la « vision de l'homme » d'un auteur ou d'une époque, leur capacité à individualiser les êtres, ou à les caractériser, le type, la psychologie ou la sociologie. Le portrait relève toujours de l'épideictique. Par là, le portrait littéraire entre en concurrence avec d'autres genres de représentations, notamment le portrait pictural.

Etude formelle du portrait : travail sur la description et ses rapports à la narration ; importance de signaux démarcatifs, d'éléments non descriptifs, décompte des informations. Description toujours empreint d'un jugement : blâme ou éloge. Effet rhétorique inévitable (faire un portrait, c'est choisir un être).

[Sources : <http://classes.bnf.fr/portrait/litterature/index.htm>]

Eléments de définition.

Il peut se présenter sous **forme argumentative**.

Il peut être positif ou négatif, faire l'**éloge** ou le **blâme** d'un personnage.

Il peut être purement **narratif** et renseigner simplement sur le héros.

Il peut **témoigner**, en donnant le point de vue en **focalisation interne** d'un personnage.

Il peut être purement **documentaire** et révéler les conditions de vie difficiles ou aisées des protagonistes.

Il peut être **imaginaire et poétique**, par exemple dans l'évocation d'un personnage rêvé, mort, irréel ou encore absent.

Il peut aussi être **réaliste** et contribuer à rendre vraisemblable un type de personnages.

Enfin le **portrait se doit d'être au service du langage** : décrire, c'est savoir manier le détail à la nuance près, avec art.

Les fonctions du portrait : Elles sont différentes selon les buts du romancier. En outre un même portrait peut remplir plusieurs fonctions.

- Fonction **référentielle** :

Le portrait a pour but de permettre au lecteur de se forger une idée précise du personnage, de le visualiser en le rendant vraisemblable.

- Fonction **narrative ou explicative** :

Elle sert à mettre en valeur un personnage à un moment précis de son histoire.

- Fonction **symbolique** :

Elle montre la portée sociale, morale ou psychologique d'un personnage.

- Fonction **esthétique** :

Elle offre une galerie de personnages beaux ou laids selon les critères esthétiques de l'époque.

*Problématique :*

- Du portrait des hommes de l'histoire, qui ont fait l'histoire, à la mise en valeur de l'autoportrait.
- Disons donc que le portrait a toujours un objectif et une fonction. Il est le reflet, la traduction des intentions de l'auteur ou du personnage qui l'emploie et il est indispensable pour bien comprendre le récit qui l'utilise et dans lequel il est inséré.

I. Le portrait dans les Mémoires, une **fonction** purement **documentaire**, **strictement référentielle** ?

1. Le portrait a pour but de permettre au lecteur de se **forger une idée précise du personnage**, de le visualiser en le rendant vraisemblable. **Les portraits de grands dirigeants de la Seconde guerre mondiale : des bilans rétrospectifs.**

**Remarque :** Art du portrait qu'il est, en outre, possible de rattacher aux thèses que défend DG au cours de son œuvre (CF. Cicéron : « Instruire » = renforce l'argumentation).

- **Hist. 17<sup>e</sup> siècle :** Retz, La Rochefoucauld, La Bruyère, Saint-Simon proposent des descriptions plus **précises** et plus **réalistes** que celle des portraits mondains (qui les a inspirés).

À l'exception de Staline, tous les grands dirigeants qui ont marqué la Seconde guerre mondiale en Europe, du côté de l'Axe ou de celui des Alliés, disparaissent en 1945 : Mussolini, Hitler et Roosevelt meurent, Churchill perd les élections et se retire. Ces départs sont l'occasion, au centre du tome 3, de **portraits qui constituent autant de bilans, des sortes de pauses récapitulatives qui permettent un jugement global sur le rôle joué par ces dirigeants.**

- **Mussolini et Hitler** : leurs portraits en diptyque suivent dans les deux cas l'ascension et la chute du dictateur. Le ton diffère pour chacun, mais il s'agit à chaque fois de souligner ce qui, dans le projet démesuré du dictateur, voue celui-ci à l'échec : **irréalisme** de Mussolini (pp. 207-208), **mépris excessif** d'Hitler (p. 209, p. 189) pour ses adversaires. Le portrait d'Hitler est aussi l'occasion de glorifier les résistances française et anglaise face au projet impérialiste du despote.

□ **Mussolini** (pp. 207-208) :

**Qualités :** Valorisation de ses qualités d'orateur ; valorisation de sa capacité à rassembler les esprits, à unifier le pays ; « *Il y avait certes de la grandeur à vouloir restaurer l'antique primauté de Rome* » : éloge de la grandeur passée... DG a les mêmes préoccupations, d'où sa possible indulgence.

**Blâme / Critique :** Dévalorisation : Mise en place de la « dictature » ; dénonciation des illusions qu'offre ce pouvoir (il ne s'agit que d'une mise en scène : « *il donnait à son pays l'air d'être très uni et résolu par le moyen des cortèges, des faisceaux et des licteurs* ») : les « *cortèges* » comme illusions / Pas d'union de l'être et du paraître : il ne s'agit que d'une cérémonie vidée de toute substance : par contraste, mise en évidence de la valeur de la marche triomphale à Paris (Libération). Le recours aux guillemets : « « *Duce* » » : prise de distance avec ce terme : « *duce* » = chef : dénonciation de l'illusion : un bon chef prend soin de son peuple, défend ses intérêts. Critique de l'hybris du « *Duce* » : démesure : valeur de la maxime : « *Ayant voulu trop embrasser, il ne lui restait rien à étreindre* » (p. 208).

Un **duc**, du **latin** *dux, ducis* signifiant « *meneur, chef* », est le titulaire d'un **titre** de haute **noblesse** attribué par plusieurs **monarchies** européennes depuis le Moyen Âge.

L'origine de ce titre remonte à l'**Empire romain**. On voit sous l'empereur **Probus**, en 276, le titre de *dux* porté non-seulement par les généraux d'armée, mais aussi par les proconsuls et les préteurs. C'est surtout à partir de **Dioclétien** et de **Constantin** que ce titre devint officiel.

Avant de devenir un **titre de noblesse**, la qualité de *dux* est un titre militaire de l'armée romaine du **Bas-Empire**.

Les *duces* étaient alors chefs de l'administration et de la justice aussi bien que du commandement militaire dans les **provinces** qui leur étaient confiées. Ils étaient, ainsi que les *comes* (comtes), subordonnés au **magister militum** (chef de la milice). On comptait 13 *duces* dans l'**Empire romain d'Occident**, et 12 dans

celui d'[Orient](#). L'invasion des Barbares permit à la plupart des *duces* de se rendre indépendants dans leurs gouvernements : des chefs barbares reçurent ce titre des autorités romaines, et se le transmirent après la dissolution de l'Empire en Occident. Tels furent les duchés des [Bavarois](#) et des [Alamans](#). [Source : [Wikipedia](#), Février 2011]

□ **Hitler** (p. 209, p. 189) :

– **Qualités** : Compare Hitler à « *Prométhée* » : projet qui défie les lois divines : énergie surhumaine et inhumaine : fascination de l'abîme : « *Prométhée se jetait au gouffre* ». Est comparé au « *titan qui s'efforce à soulever le monde* » (p. 210). Valorisation de ses qualités d'orateur (« *dont la voix passionnée remuait les instincts secrets* ») ; valorisation de sa capacité à rétablir l'ordre : « *promettait la domination* » (p. 209) ; valorisation de son énergie (mortifère) : « *dynamisme allemand* » et « *énergie prodigieuse* » (p. 210). Valorisation du peuple allemand qui fait aveuglément confiance à son chef : « *jusqu'à la fin, elle lui fut soumise* ».

– **Blâme / Critique** : La métaphore des « *amants* » : couple Hitler / Allemagne : Pays qui se donne au premier venu ; importance des métaphores sexuelles : désir dévalorisé. Importance de la métaphore filée : « *se coucher* » (métaphore Grandeur / Bassesse ; mais aussi connotations sexuelles évidentes). Dénonciation du système totalitaire : « *Fascisme et racisme mêlés lui procurèrent une doctrine. Le système totalitaire lui permit d'agir sans frein* ». Importance du surnom « *Fürher* » : « *dirigeant* » « *chef* » « *guide* » : critique du mauvais chef. Jugement moral porté sur Hitler : il compte sur la « *bassesse des hommes* ». Rhétorique : « *L'entreprise d'Hitler fut surhumaine et inhumaine* » (p. 210). Mauvaise utilisation de la parole manipulatrice et auto-destructrice : « *musique héroïque et funèbre* » « *allocutions délirantes de Goebbels* » (p. 189), dénonciation de la « *fantasmagorie* » du « *désastre germanique* ».

– Mise en cause d'Hitler comme chef qui détruit son peuple : p. 189 : il sacrifie son peuple afin de « *satisfaire, durant quelques semaines encore, un orgueil désespéré* ».

**Führer** est un [substantif](#) dérivé du verbe [allemand](#) *führen* et signifie en premier lieu « *dirigeant* », « *chef* », « *guide* ». Le mot est passé à la postérité au cours du XX<sup>e</sup> siècle pour avoir désigné la personne d'[Adolf Hitler](#). [Source : [Wikipedia](#), février 2011]

## ANNEXES

1. **Atlas** : Il était autrefois également appelé « *Portera Tera* », ce qui signifie « *celui qui porte la terre* », à l'époque de la Grèce antique. Il est mêlé à plusieurs légendes, notamment celle des [pommes d'or du jardin des Hespérides](#) : [Héraclès](#) vint le voir pour qu'il aille cueillir les pommes pour lui ; Atlas accepta à condition qu'Héraclès soutienne le monde à sa place pendant ce temps. Atlas ne voulant pas reprendre le monde, Héraclès dut utiliser la ruse. Il dit à Atlas, qui n'était pas intelligent, qu'il avait mal au dos et qu'il avait besoin d'aide. Atlas accepta de reprendre le globe céleste le temps qu'Héraclès se repose. Mais évidemment il prit les pommes et reparti laissant le titan porter le monde.

2. **Prométhée** : Dans la [mythologie grecque](#), **Prométhée** (en [grec ancien](#) Προμηθεύς / *Promêtheús*, « *le Prévoyant* ») est un [Titan](#), frère d'[Atlas](#). D'après la [Théogonie](#) d'[Hésiode](#), c'est Prométhée qui créa les hommes à partir d'une motte d'argile ([Athéna](#), née en jaillissant de la tête de Zeus, introduisit le souffle de la vie dans ces corps d'argile). Prométhée compensa l'erreur de son frère [Épiméthée](#) qui avait donné aux animaux, au détriment de la race humaine, les dons les plus importants : force, rapidité, courage et ruse ; poil, ailes ou coquille. Épiméthée (Ἐπιμηθεύς / *Epimêtheús*, « *qui réfléchit après coup* »), ne sachant que faire pour les hommes, appela à l'aide son frère qui imagina un plan pour favoriser l'humanité. Prométhée fit en sorte que l'homme puisse tenir debout sur ses deux jambes, il lui donna un corps plus grand, distingué et proche de celui des dieux. Puis, après la victoire des nouveaux dieux dirigés par Zeus sur les [Titans](#), Prométhée se rendit sur le char du soleil avec une torche, dissimula un tison dans une tige creuse de [fenouil](#) et donna le feu à la race humaine. Il lui enseigna aussi la [métallurgie](#) et d'autres arts, eux-mêmes enseignés à Prométhée par [Athéna](#) qui était complice puisqu'elle l'aïda à entrer secrètement dans l'[Olympe](#). Il entra de ce fait en conflit avec [Zeus](#) qui lui infligea un [supplice](#) : [Héphaïstos](#) l'enchaîna nu à un rocher dans les montagnes du [Caucase](#), où un aigle venait lui dévorer le [foie](#) chaque jour. Sa souffrance était infinie, car chaque nuit son foie repoussait. [Héraclès](#) le délivra au cours de ses [douze travaux](#) mais pour ne pas déroger au serment de Zeus qui avait juré que le Titan resterait à jamais enchaîné au Caucase, Prométhée dut porter durant toute sa vie une bague de fer provenant de ses chaînes, accolée à un morceau de pierre du Caucase.

2. **Galerie de portraits qui inscrit DG dans l'Histoire des hommes** qui font l'Histoire et qui ont fait son histoire. **Mise en valeur de la légitimité de DG.**

- **Hist.** Chez les historiens ou moralistes de l'antiquité : valeur argumentative et épideictique du portrait. Lieu d'exposition des ressorts psychologiques des personnages dont ils écrivaient l'histoire, de façon à expliquer leurs actions par leur personnalité.
- Fonction **symbolique** : Elle montre la portée **sociale**, **politique**, **morale** ou psychologique d'un personnage.
- En fait, DG se définit à travers eux (par contraste). Rappelle ses échanges tumultueux avec ces grands hommes = manière de mettre en évidence la valeur de son action et sa légitimité.

- **Roosevelt** : (p. 238-256 : allusions à son décès) son rapide portrait suit, de façon significative, le récit de l'incident provoqué par le refus de De Gaulle d'accepter l'entrevue à Alger proposée par le président américain (p. 109-110) ; c'est par une courte prolepse que de Gaulle, évoquant la mort de Roosevelt, lui décerne un hommage un peu convenu (« *Quant à moi, il n'est point d'incidents qui aient pu m'amener à méconnaître l'envergure de son esprit, ni ses mérites, ni son courage* » « *infaillible champion de la démocratie* », p. 111) : on est ici dans un éloge funèbre plutôt sobre, qui ne compense pas tout à fait l'incident évoqué juste avant ! Le tome 3 insiste d'ailleurs plus sur les désaccords entre Roosevelt et de Gaulle et les réserves de ce dernier sur les grands projets du président américain que sur l'importance historique de Roosevelt dans la période concernée : p. 239 : « *En outre, bien qu'il n'en parlât pas, il comptait que la foule des petits pays battrait en brèche les positions des puissances « colonialistes » et assurerait aux États-Unis une vaste clientèle politique et économique* ». P. 69 : DG cherche à manipuler Roosevelt. P. 102 : Roosevelt s'oppose à la présence de la France à Yalta.

- **Truman** : portrait positif : même si DG juge sa vision du monde, reposant sur le double credo du développement économique et du « leadership » américain face à l'URSS simpliste : p. 251 et p. 256. Décore DG par surprise dans son bureau de la Maison Blanche du collier du « *mérite* ».

- Il en va un peu différemment de **Churchill** : tout en rappelant leurs multiples tensions diplomatiques, de Gaulle fait de Churchill un portrait d'autant plus frappant qu'il repose implicitement d'abord, puis de plus en plus explicitement, sur un parallèle entre les deux hommes. Le parallèle se termine sur une métaphore filée qui fait de Churchill et de Gaulle les capitaines ayant mené leurs pays à bon port, « *en se guidant d'après les mêmes étoiles, sur la mer démontée de l'Histoire* », et voués à « *quitter le gouvernail* » après la tempête (p. 245). De tous les dirigeants évoqués, de Gaulle et Churchill sont sans doute les seuls véritables « *grands hommes* » (p. 243), d'après De Gaulle.

II. Le portrait dans les Mémoires, une **fonction argumentative**.

- **Hist.** Chez les historiens ou moralistes de l'antiquité : valeur argumentative du portrait. Origines de l'art du portrait : provient des traités d'éloquence judiciaire.

1. **Effet rhétorique** inévitable (**faire un portrait, c'est choisir un être**).

- Lieu d'exposition des ressorts psychologiques des personnages dont ils écrivaient l'histoire, de façon à expliquer leurs actions par leur personnalité.
- Importance de signaux démarcatifs, d'éléments non descriptifs, décompte des informations.

Sans surprise, les portraits du Salut distribuent **l'éloge** et le **blâme** en fonction de la **position des personnages par rapport au projet gaullien** et au partage allié/ennemi durant la guerre. Cependant, il est rare que le blâme ou l'éloge soient sans nuance : le mémorialiste s'attache en effet à porter un jugement mesuré, gage non pas de son objectivité, puisqu'il ne dissimule pas ses jugements de valeur, mais du caractère élevé des critères selon lesquels il juge. Quels que soient leurs défauts et leurs qualités, les personnages sont mis en valeur lorsqu'ils ont fait les choix pertinents et blâmés lorsqu'ils n'ont pas su déceler le sens de l'Histoire et, pour la France, de la grandeur nationale. En ce sens, le mémorialiste fait passer les personnages devant le tribunal de l'Histoire.

### a) L'éloge. Célébrer la mémoire des acteurs militaires et politiques de la Libération.

L'éloge domine lorsque sont évoqués les acteurs militaires et politiques de la Libération. Dans les deux chapitres où prévalent les enjeux militaires (« La Libération » et « La Victoire »), de Gaulle évoque les grands acteurs des derniers combats de la Seconde guerre mondiale : souvent courts, parfois juste esquissés, les portraits de ces militaires mettent en valeur les qualités qui leur ont permis de jouer un rôle décisif dans les dernières opérations militaires de la guerre.

- **Rendre hommage aux militaires : Eisenhower** (début du chp. « La victoire », p. 159 ; p. 179), mais surtout les généraux français : **de Lattre** et **Béthouart** dans le premier chp, p. 44-45., Juin et de Larminat dans le chp. « La Victoire ». Leclerc ayant été évoqué dans le tome précédent, on n'en a pas de portrait à proprement parler, mais ses actions et le rôle majeur de sa Deuxième division blindée parlent d'eux-mêmes, notamment lors du récit de la prise de Strasbourg (« *un des épisodes les plus brillants de notre histoire militaire* », p. 166). Leclerc et de Lattre apparaissent bien comme deux grands héros de la Libération, mais de Gaulle rend aussi hommage à des figures moins connues, comme « *le général Brosset, combattant digne de la légende* » (p. 165), que cette formule héroïque.

- **Rendre hommage aux politiques** : Mais le tome 3 est aussi le récit d'une reconquête politique, pour laquelle de Gaulle s'appuie sur un gouvernement provisoire auquel une galerie de portraits rend hommage dans le chapitre « L'ordre ». Même s'il peut mentionner, sur le mode de la concession, certains défauts de ses ministres, de Gaulle souligne systématiquement leur compétence et la qualité de leur travail. Ex : Mendès-France « *collaborateur d'une exceptionnelle valeur* » (p. 149) ; Pléven, p. 149 ; « *Jules Jeannenot* », p. 150 ; « *Charles Tillon, tendu, soupçonneux, ne s'en consacre pas moins efficacement à la résurrection des fabrications de l'Air* ». La galerie de portraits est donc un moyen de rendre un hommage collectif à ses collaborateurs de l'époque : « *Aujourd'hui, après nombre d'années, je n'évoque pas sans émotion la cohésion de cette équipe et le concours que ses membres m'ont apporté dans une tâche historique.* » (pp. 149-150)

### b) Le blâme : Condamner l'erreur historique des traîtres de Vichy.

Dans les deux chapitres essentiellement consacrés à la politique intérieure française, « L'ordre » et « Désunion », le blâme domine évidemment lorsque de Gaulle évoque des figures, militaires ou politiques, de la collaboration, d'autant plus que ces rapides **portraits sont proposés à l'occasion du récit des procès des collaborateurs**.

Mais si les portraits condamnent bien entendu les actes des collaborateurs, ils tendent pour la plupart à souligner la façon dont ceux-ci ont été **induits en erreur** par le régime de Vichy : il en est ainsi de l'amiral Esteva, « *ce vieux marin, égaré par une fausse discipline* » (p. 135-136), ou du général Dentz, « *soldat perdu* » (p. 136-137). Le vocabulaire utilisé par de Gaulle suggère moins des défauts moraux profonds chez ces hommes, pour lesquels il peut même montrer quelque respect, que leur **erreur de jugement**. Même atténuation du blâme pour Darnand, dont le portrait en « *homme de main et de risque* » (pp. 300-301), avide d'action et d'aventure, se conclut sur une condamnation du régime qui a exploité cette personnalité dans un sens contraire à l'intérêt national : « *Rien, mieux que la conduite de ce grand dévoyé de l'action, ne démontrait la forfaiture d'un régime qui avait détourné de la patrie des hommes faits pour la servir* » (p. 301 !!!). Pétain lui-même, dont de Gaulle ne minimise pas le rôle dans le péché originel que représente pour lui l'armistice de 1940, est présenté comme un vieil homme devenu une « *proie offerte aux intrigues serviles et menaçantes* » (p. 299).

C'est donc le procès d'un régime plus que celui d'individus qui est proposé au lecteur : que ce soit par faiblesse ou manque de clairvoyance, bien des collaborateurs sont les symboles d'une erreur historique, véritable aberration : « *La condamnation de Vichy dans la personne de ses dirigeants désolidarisait la France d'une politique qui avait été celle du renoncement national.* » (p. 301). Le blâme qui frappe les collaborateurs tend à éviter l'excès, il s'agit de ne pas donner aux Mémoires le ton d'un règlement de comptes : le jugement du mémorialiste évite de donner l'impression d'une rancœur personnelle, mais tend plutôt à s'assimiler au **jugement de l'Histoire**.

**2. Fonction narrative :** Le portrait des personnages nous **informe indirectement sur la personnalité du narrateur / acteur** des Mémoires : **De Gaulle comme acteur politique / Mise en évidence de la clairvoyance du narrateur.**

Le fait de proposer de courts portraits de ses interlocuteurs politiques permet à de Gaulle de **se présenter au lecteur comme un observateur habile et un esprit clairvoyant** = Construction de son monument : cherche à **édifier sa statue d'homme d'état légitime**.

- au chp. « Discordances », dans la mise en parallèle entre le Bey de Tunis et le Sultan du Maroc, de Gaulle explique les différences entre les deux hommes par des raisons personnelles, de politique intérieure et de politique extérieure : « *Le ton de Sidi Larmino est, sans doute, plus assourdi que celui de Mohammed V, en raison de la différence de l'âge et du tempérament, d'une popularité moins assurée, du fait qu'il parle au nom d'un royaume plus faible que le Maroc.* » (p. 269). Le rythme ternaire est ici celui de l'analyse claire et rapide, manifestant la parfaite maîtrise, par de Gaulle, des enjeux humains et politiques.

- De même, quand de Gaulle évoque les mérites des ministres du gouvernement provisoire dans le chp. « L'ordre », il valorise du même coup la pertinence de ses propres choix et légitime la « *confiance* » (p. 149) qu'il accorde à ses collaborateurs de l'époque ; bref, il rappelle au lecteur ses propres compétences à bien s'entourer pour exercer le pouvoir. L'éloge des ministres rejaillit nécessairement sur celui qui les a choisis et dirigés.

- De la même façon, les portraits polémiques évoqués ci-dessus viennent asseoir l'image d'un de Gaulle aux antipodes de la faiblesse politique de la III<sup>e</sup> République, d'un dirigeant capable de se situer au-dessus des partis, à la différence par exemple de Blum, renonçant à ses conceptions institutionnelles, proches de celles de De Gaulle (il est favorable à un « *régime présidentiel* », p. 309), parce que « *très vite ressaisi par les penchants habituels de la famille socialiste* », ou encore d'Herriot, qui préfère « *se consacrer à restaurer le parti radical* » plutôt que « *d'aider à la reconstruction de la France* », comme le lui demande de Gaulle (p. 312).

CCL : Bien des portraits diffusent, outre des informations et le jugement de l'auteur, « *une certaine image* » de lui-même en homme politique avisé, indépendant, capable de prendre de la hauteur pour servir la France et d'être une force de renouveau.

III. Le portrait dans Les Mémoires, une **fonction esthétique** qui permet de mettre en valeur l'autoportrait que propose DG.

1. Elle offre une galerie de personnages beaux ou laids selon les critères esthétiques de l'époque. **Fonction épictétique**. Nous insisterons ici sur la **nature du jugement** que porte DG sur les personnages historiques qu'il peint.

→ **Hist.** Par nature, le portrait est le lieu où se dit l'humain, et donc il révèle la « vision de l'homme » d'un auteur ou d'une époque, leur capacité à individualiser les êtres, ou à les caractériser, le type, la psychologie ou la sociologie.

→ DG, **instance narrative capable d'embrasser d'un regard surplombant les événements** : isolement et mise en valeur de la supériorité de l'instance narrative : **effet d'auto-valorisation à travers le portrait des personnages évoqués.**

#### a) Hitler et Mussolini : figures de l'*hybris*

La mort des deux dictateurs est l'occasion de développer deux portraits cohérents, formant une unité, et littérairement très travaillés. **Figures de la séduction et de la démesure, de l'*hybris***, les deux hommes sont néanmoins traités sur un ton différent :

- Mussolini (p. 207-208) est du côté de l'histrionisme et du pouvoir de pacotille (champs lexicaux du théâtre et des apparences : « *gestes dramatiques* », « *donnait... l'air* », « *apparences* », « *grande vedette de la scène internationale* », « *fétiches* », « *rites* »), ne suscitant qu'une adhésion de façade ;

- DG recherche l'adhésion sincère sans manipulation : dénonciation des cérémonies sans profondeur ; recherche d'une grandeur justifiée ; accord acte/pensée.
- **Hitler** (p. 209, p. 189) est plus sombre et suivi jusqu'au bout par son peuple. Les références mythologiques et bibliques que lui associe de Gaulle : Prométhée, Moloch, Atlas (le « *Titan qui s'efforce à soulever le monde* »), les adjectifs « *surhumaine et inhumaine* » employés pour qualifier l'entreprise hitlérienne, le rythme ternaire marquant son acharnement et son jusqu'aboutisme : « *il demeura indiscuté, inflexible, impitoyable* », etc., en font une figure tragique et monstrueuse. Les références à l'humain, qui vainc finalement le monstre, le fantôme d'une larme finale qui redonnerait à Hitler une once d'humanité, ne sont pas sans donner une dimension métaphysique à la réflexion que suscite le personnage – à l'image de ce que fait un Saint-Simon lorsqu'il peint certains personnages sous les traits de « *monstres* ».
- Dénonciation de l'attitude d'un « chef » qui détruit son peuple : un grand chef œuvre sert ses citoyens. Dénonciation de la monstruosité du chef destructeur et pas « reconstruteur » !

**b) Staline et son entourage : un témoignage révélant les arcanes du régime stalinien**

À la différence de Mussolini et d'Hitler, Staline est un personnage que de Gaulle a rencontré lors de son voyage en Russie, fin 1944. Le portrait s'apparente donc ici à un témoignage et, d'ailleurs, l'auteur souligne souvent cet aspect : « *j'eus l'impression d'avoir devant moi* » (p. 77-78), « *j'aperçus* » (p. 78), etc. Les descriptions qu'en donne de Gaulle sont frappantes : on retrouve chez Staline la séduction et la volonté de domination (« *Staline était possédé de la volonté de puissance* »), l'appropriation personnelle du pouvoir et des grands projets nationaux ou encore le caractère impitoyable des autres dictateurs, mais les détails des gestes et des paroles de Staline insistent également sur la duplicité inquiétante du personnage (« *Rompue par une vie de complots à masquer ses traits et son âme* »), son inconstance, ses attitudes parfois quasi régressives (lorsqu'il « *crayonn[e] des hiéroglyphes* », p. 79, ou « *gard[e] le silence, tout en traçant des barres et des ronds* », p. 80).

De Gaulle se positionne aussi en témoin privilégié de la pression que fait peser le tyran sur son entourage (p. 82), comme dans l'impressionnante scène des toasts (p. 93-95), et sur le pays tout entier, par exemple avec la galerie de portraits d'intellectuels ébauchée lors d'une réception à l'ambassade, qui se conclut ainsi : « *Par système, la personnalité de chacun s'estompait dans une grisaille qui était le refuge commun* ». Le portrait de Staline et de son entourage sert bien entendu à mettre en valeur l'opiniâtreté de De Gaulle dans ses négociations avec ce personnage difficile, mais il dévoile également les aspects négatifs et inquiétants du régime soviétique. La visée morale et politique du portrait est très nette. P. 69 : « *gros animal* » qui a « *faim* ».

- Dénonciation de l'attitude d'un « chef » qui détruit / maltraite son peuple (p. 77 ; p. 93 !!! « **Ivan le terrible étranglant son fils** ») : un grand chef œuvre sert ses citoyens. Dénonciation de la monstruosité du chef destructeur et pas « reconstruteur » ! Autre critique fondamentale : le **décalage entre les paroles et les actes** : importance de la notion de l'illusion : p. 99.

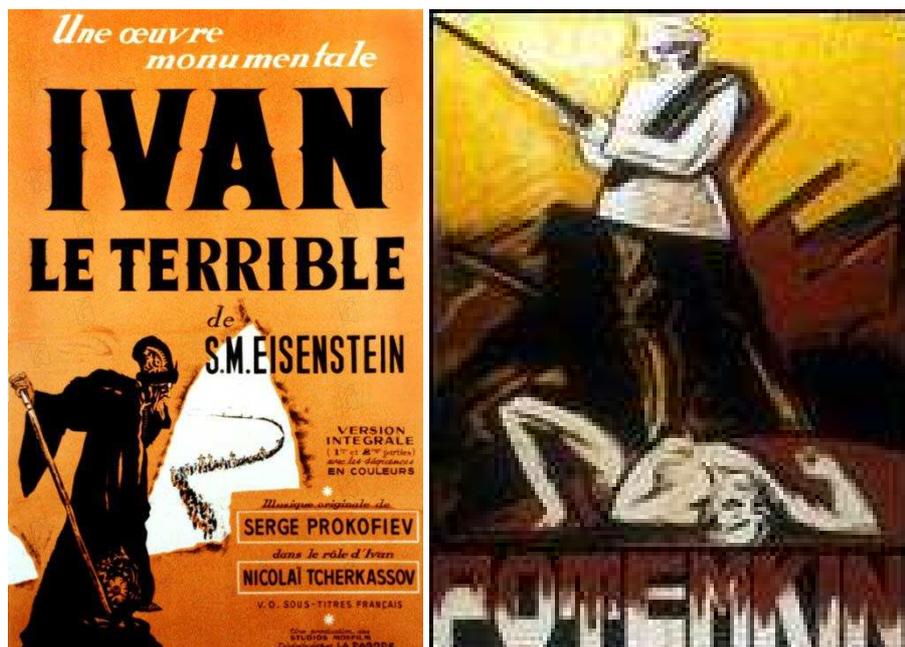
**Rq** : Si Staline n'étrangla pas son fils, il le laissa néanmoins mourir aux mains des Allemands. En effet, aviateur, le fils de Staline avait été fait prisonnier, et son père refusa tout échange contre des officiers et des généraux allemands quel les Russes avaient capturés.

Document 1 : Tableau : Ilya Repine - *Ivan le Terrible étreignant le cadavre de son fils* (1885) - Galerie Tretiakov.



## Document 2 : Eisenstein, *Ivan le Terrible*, 1941.

Sergheï Mikhaïlovitch Eisenstein est né à Riga en Lettonie le 23 janvier 1898. Après de brillantes études - il était un dessinateur prolifique et un personnage très cultivé, dont les écrits extra-cinématographiques sont malheureusement peu connus - il s'engage dans l'Armée Rouge. Démobilisé en 1920, il se destine alors à une carrière de metteur en scène et de décorateur de théâtre. Quatre ans plus tard, il réalise son premier long métrage *La Grève* et l'année suivante *Le Cuirassé Potemkine*, film qui a beaucoup contribué à sa célébrité et dont la scène fameuse de la poussette dévalant un escalier reste un des grands moments du cinéma. En 1931, il part au Mexique tourner *Que viva Mexico*, projet qui n'aboutira pas davantage que son premier film parlant "*Le Pré de Béjine*" d'après une nouvelle de Tourgueniev.



C'est en 1941 qu'il entreprend son film Ivan le Terrible, dont l'action se situe en l'an 1547, lorsque le Grand Duc de Moscovie est couronné tsar de toutes les Russies. Le film se déroule dans l'atmosphère oppressante des complots : ceux des Boyards qui craignent pour leurs privilèges et ceux de ses proches qui jalourent son pouvoir grandissant. Ivan a heureusement l'appui du peuple dans son effort pour faire de la Russie féodale un puissant Etat centralisé. En effet, Ivan IV doit faire face, non seulement aux intrigues de la cour, mais à l'opposition de sa propre tante Euphrosina. En public, toutes les marques de respect lui sont prodiguées, alors qu'en privé il est insulté et outragé. Après son mariage, il réussit à prendre Kazan, la ville de ses ennemis, les Tatars, qui lui contestaient le titre de tsar. De retour à Moscou, il tombe malade, empoisonné par ses opposants. Une fois rétabli, il fait part de son désir de gouverner pour le bien du peuple. Son grand discours sur la place Rouge est acclamé. Fort de cette ferveur populaire, Ivan entreprend alors une terrible vengeance.

Ivan le terrible se concentre sur la personnalité du premier tsar de toutes les Russies au profit d'une **méditation sur la violence du pouvoir** ( d'où le mécontentement de Staline probablement ), cela à travers des séquences d'une grande beauté plastique. Elle révèle un artiste en recherche permanente pour qui le cinéma était d'abord un discours esthétique. Ainsi a-t-il réussi une fresque grandiose aux dimensions inégalées. Comme à son habitude, et malgré l'ampleur de l'enjeu, Eisenstein y poursuit ses vertigineuses expériences. A la fois lyrique, monumental et dramatique, le film est l'aboutissement de ses recherches de cinéaste. Les audaces stylistiques, le montage polyphonique en font son œuvre la plus aboutie, bien que le second volet ne sera rendu public qu'en 1958, dix ans après sa disparition.

Son influence n'en fut pas moins immense, particulièrement sur la génération " nouvelle vague" et sur des cinéastes comme Resnais, Bresson et Godard. Si l'œuvre reste inachevée, du fait de la mort d'Eisenstein survenue à l'âge de 50 ans, ce dernier opus correspond, dans l'ensemble de son œuvre, au passage du conflit collectif au drame personnel, de l'intérêt qu'il portait à une foule sans visage à celle qu'il accorde soudain au héros solitaire, entre l'image pleine de compassion qu'il se faisait du petit peuple grouillant et celle grandiose et inhumaine du monarque.

Il n'est pas incongru de supposer qu'**Ivan était une projection de Staline, devenu un tyran et qui aspirait à changer la Vieille Russie**. Cette supposition affleura certainement l'esprit du dictateur, puisque le film ne put être projeté dans les salles qu'après sa mort et celle de son auteur, par la même occasion. "*Il n'est pas d'art sans conflit*" écrivait le cinéaste et il nous le démontre superbement en nous faisant vivre le combat singulier de son héros aux prises avec les événements qui le conduiront à son déclin, à sa chute et à son anéantissement. Outrepasant l'ancienne distinction entre le contenu et la forme, il déclarait que si le contenu était un principe d'organisation, le principe d'organisation de la pensée constituait, en réalité, le véritable "*contenu*" de l'œuvre.

Quoi qu'il en soit, Ivan le Terrible reste un film magistral, où Eisenstein tire toutes les ressources esthétiques que permet l'alliance de l'image et de la musique - en la circonstance celle admirable de Prokofiev - ainsi que du montage comme construction plastique, ce qui était une véritable innovation à l'époque. Cette originalité et cette intuition qu'il avait de ce que le cinéma était en mesure de révolutionner dans l'art, ont placé au rang des maîtres celui que les étudiants de la cinémathèque nommaient volontiers, à cause de ses initiales "Sa Majesté Eisenstein".

*Les machiavéliens venus d'Italie recommandent au tsar de mentir : il leur apprend qu'il est plus efficace encore de mélanger le vrai et le faux, le pur et l'impur, la faveur et le courroux.*

C'est peu de dire qu'Ivan IV le Terrible (1533-1584), le petit-fils d'Ivan III, incarne l'autocratie. Il la hante. Ce qui, chez la plupart de ses prédécesseurs ou successeurs, reste virtuel, occasionnel, s'accomplit dans son règne - cinquante-et-un ans, le plus long de l'histoire russe... - avec une netteté absolue. Avec lui, le pouvoir monarchique devient révolution, révolution permanente, ouragan qui secoue et disloque l'Etat et la société : une leçon que méditera Staline quatre siècles plus tard, quand il voudra, en sens inverse, se faire le tsar d'une révolution. Ivan le Terrible assume toutes contradictions, toutes les antinomies, les exhibe, en joue, en jouit, en use. Les machiavéliens venus d'Italie recommandent au tsar de mentir : il leur apprend qu'il est plus efficace encore de mélanger le vrai et le faux, le pur et l'impur, la faveur et le courroux.

- Dénonciation de la **dictature de Staline** : P. 81 : le commentaire de Staline sur la France et la réponse de DG : ironie mordante : « *Et, pour le faire, je ne puis prendre exemple sur vous, car vous êtes inimitable.* ». Cherche à répondre aux attaques de ses adversaires qui le traitent de dictateur. Dénonciation de la **propagande** : pp. 95-96.

### c) Des portraits au service de l'argumentation politique.

Certains portraits viennent également appuyer les opinions de De Gaulle en matière de politique intérieure française. Les exemples les plus nets sont aussi les plus polémiques : il s'agit des portraits concernant des hommes de la III<sup>e</sup> République.

La rencontre avec **Albert Lebrun**, dernier président de la III<sup>e</sup> République, dans le premier chapitre, donne ainsi lieu à cette formule féroce : « *Au fond, comme chef de l'État, deux choses lui avaient manqué : qu'il fût un chef ; qu'il y eût un État.* » (p. 32). La phrase mêle la dépréciation de l'homme, qui n'a pas l'envergure d'un chef, à celle du régime de la III<sup>e</sup> République, incapable de garantir la force et le prestige de l'État. Le portrait sert ici d'anti-modèle, de repoussoir, par rapport à la conception gaulliste de la présidence de la République.

De même, dans le chapitre « Désunion », la galerie de portraits de trois figures importantes de la vie politique de la III<sup>e</sup> République qui refusent d'entrer dans le gouvernement provisoire (**Léon Blum** (p. 309), **Édouard Herriot** (p. 311-312 !!!) et **Louis Marin** (p. 312)) fait de ceux-ci les représentants d'un groupe plus large, les anciens parlementaires incapables de prendre de la hauteur par rapport à la logique des partis et du parlementarisme d'avant-guerre, tel Louis Marin, « *attaché jusqu'aux moelles à la vie des assemblées* » (p. 312)

- Résumé des positions de DG en la matière : p. 308 !!

De Gaulle use donc des portraits pour suggérer des réflexions qui concernent aussi bien la **condition humaine**, avec les figures tragiques de la démesure que sont les dictateurs ennemis, que la **politique d'après-guerre**, puisque la **réflexion sur le stalinisme** comme celle qui concerne les **défaillances de la III<sup>e</sup> République** tendent à persuader le lecteur de la pertinence du gaullisme politique.

## 2. Du portrait à l'autoportrait : DG et les autres... De Gaulle en grand homme : le sens de l'Histoire et de la mesure

Cette mise en valeur de soi par l'intermédiaire des portraits d'autrui fonctionne aussi lorsqu'il s'agit de tracer les caractéristiques du grand homme, figure historique majeure, mais capable de modération dans son rapport au pouvoir.

Le parallèle entre de Gaulle et Churchill valorise ainsi le mérite éminent du Français, dans la mesure où, pendant la guerre, Churchill bénéficiait de tout ce dont de Gaulle était dépourvu : « *du moins se trouvait-il, lui, investi par les instances régulières de l'État, revêtu de toute la puissance et pourvu de tous les leviers de l'autorité légale, mis à la tête d'un peuple unanime, d'un territoire intact, d'un vaste Empire, d'armées redoutables* » (p. 243). De Gaulle a joué, pour la France, un rôle aussi historique et glorieux que Churchill pour l'Angleterre, mais « *seul* » (p. 244). De plus, alors que Churchill quitte le pouvoir sur une défaite électorale (p. 244), de Gaulle tient à ce que la décision d'abandonner le pouvoir vienne de lui-même (p. 338), et ne lui soit pas imposée (« *je prévoyais le moment où je quitterais le gouvernail de la France, mais de moi-même, comme je l'avais pris* » p. 245 : le parallèle Churchill/de Gaulle doit aussi se lire comme une annonce du dernier chapitre !). Tout en rapprochant deux destins, le parallèle met de Gaulle en valeur. Toujours est-il que pour Churchill comme pour de Gaulle, le destin du grand homme ne peut s'accomplir qu'en des circonstances exceptionnelles, leurs qualités sont « *inadéquates au temps de la médiocrité* » (p. 243, en parlant de Churchill).

Mais il y a un autre parallèle, implicite cette fois, à faire entre de Gaulle et trois autres personnages du Salut en ce qui concerne la grandeur : il s'agit des trois dictateurs, Staline, Mussolini et Hitler. Car tous trois sont présentés comme des hommes d'exception, ayant de grands projets pour leur pays et bénéficiant d'un charisme exceptionnel, toutes choses que de Gaulle revendique aussi pour lui-même.

C'est pourquoi leurs portraits s'attachent à mentionner ce qui discrédite leur grandeur, une grandeur dévoyée. La politique de Staline est « *grandiose* » (p. 78), mais destructrice et marquée par la dissimulation permanente, il est le « *champion* » de la Russie, comme de Gaulle celui de la France, mais un « *champion rusé et implacable* » (p. 78), et son charme a quelque chose de « *ténébreux* » (p. 79).

Pour Mussolini, de Gaulle reconnaît qu'il « *y avait, certes, de la grandeur à prétendre restaurer l'antique primauté de Rome* », mais le projet mussolinien est discrédité par son anachronisme et l'alliance, que de Gaulle considère contre nature, entre « *la métropole de la latinité* » et le « *déferlement de l'oppression germanique* » (p. 208).

Quant à Hitler, il est grand mais dans la noirceur : la « *sombre grandeur de son combat* » (p. 210) le met du côté de l'oppression et du crime.

En somme, il faut lire les troublants échos entre les portraits des trois dictateurs et l'image gaullienne du grand homme comme une façon de **se démarquer clairement de toute posture dictatoriale**. En **condamnant l'excessive personnalisation du pouvoir** et la volonté de puissance destructrice des dictateurs, de Gaulle semble répondre, au moment même où il reprend le pouvoir en France (n'oubliez pas la date de parution du tome 3 : 1959 !), aux accusations et inquiétudes suscitées par sa personnalité et la place qu'il entendait donner au pouvoir présidentiel.

**3. Historique, éthique et esthétique** : la re-création poétique de l'histoire : Etude du lien Parole / action.

→ **Hist.** Le portrait se doit d'être au service du langage : décrire, c'est savoir manier le détail à la nuance près, avec art. Il s'agit, pour DG, de **faire de beaux portraits** pour montrer à ses contemporains qu'il est un **grand homme**. Importance du style !

→ Effets de mise en abîme (DG cite DG ; DG à la fois narrateur et acteur de l'Histoire) : DG se fait AEDE : Et surtout, par son nom continûment cité entre l'histoire et la fable, il cherche à **offrir une résonance nationale et universelle à « l'homme du 18 juin »**. But : ériger **la statue du Commandeur, bâtir le mythe**. Invoquer la parole de l'aède dans l'Odyssée : il faut parler en permanence de DG afin de le rendre immortel, de rendre son histoire universelle : la parole permet la naissance de l'épopée gaullienne.

a) **Faire de « beaux » (au sens moral du terme) portraits sublimés par la langue :**

La plupart des portraits étant bien entendu marqués par les valeurs morales et politiques de l'auteur, ils lui permettent de **se présenter en moraliste** attaché à distinguer quelques qualités, récurrentes dans les portraits élogieux : intelligence, loyauté, courage, autorité. Le prince régent de Belgique, « *lucide et ferme dans l'exercice de ses devoirs* », le syndicaliste Léon Jouhaux, avec « *son intelligence et son habileté, qui étaient grandes* ». Les portraits des militaires français soulignent systématiquement les aspects de leur personnalité qui peuvent être utiles dans un contexte militaire, et notamment ce qui en fait de bons chefs : il en est ainsi du général Béthouart, « *l'homme des plans conçus méthodiquement et poursuivis d'une âme égale* », du général de Larminat, « *chef autoritaire mais humain et généreux* », ou encore du général Juin, « *intelligent, diligent, sachant arrondi les angles* » des rapports entre de Gaulle et les alliés (de Gaulle fait ainsi de Juin un auxiliaire dont le sens diplomatique lui est précieux : on sent que les deux hommes fonctionnent de façon complémentaire). Le Salut met ainsi en avant les valeurs de De Gaulle lui-même.

b) **Animer, humaniser le récit :**

Mais les portraits viennent aussi **animer, humaniser le récit historique**. De Gaulle s'inscrit dans une lignée littéraire où l'écriture de l'histoire interroge le lien entre l'individuel et le collectif, la façon dont le

caractère des hommes explique leur positionnement, leurs réussites et leurs échecs, dans les grandes aventures historiques.

**c) « Bien écrire », soigner son style.**

C'est aussi en écrivain que veut se montrer de Gaulle, par exemple lorsque les **rythmes ternaires** condensent en quelques adjectifs ou substantifs bien choisis les caractéristiques d'un personnage, tels Mussolini, « ce « Duce » *ambitieux, audacieux, orgueilleux* » (notez l'homéotéleute !), Staline, « *communiste habillé en maréchal, dictateur tapi dans sa ruse, conquérant à l'air bonhomme* ». L'attention portée au choix des mots et des formules nous oriente vers un art du portrait classique comme celui des Caractères de La Bruyère.